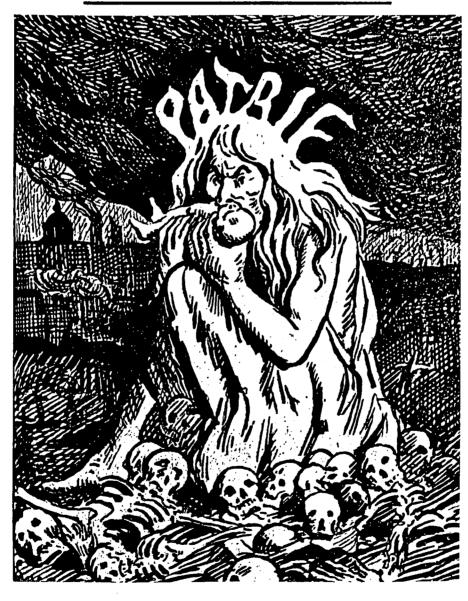
COMMUNISTE LE

organe central en français du Groupe Communiste Internationaliste

"DICTATURE DU PROLETARIAT L'ABOLITION | DU TRAVAIL SALARIE»



-LE PROLETARIAT N'A PAS DE PATRIE:

Nº15 1982

B. P. 54 correspondance: Bruxelles 31 1060 Bruxelles

FB FF FS

SOMMAIRE

		pages				
-	COMMUNISME ET PARTI	•	•	•	•	2
-	CONTRE LA MYTHOLOGIE JUSTIFIANT LA LIBERATION NATIONALE (I)		•	•	•	27
_	NOUS SOULIGNONS::		•	•	•	33
	"La régularisation des sans papiers" à l'avant-garde des campagnes racistes, anti-immigrés					
	"El Oumami" : Du léninisme au nationalisme ouvert					
	Aperçu du marché capitaliste mondial	;				
_	QUELQUES LECONS DE LA COMMUNE DE PARIS	•	•	•	•	40
_	Mémoire ouvrière:	•	•	•	•	62
	MANIFESTE DE LA FRACTION ITALIENNE DE LA GAUCHE COMMUNISTE - EN DEHORS DES PARTIS COMMUNISTES DEVENUS DES INSTRUMENTS DU CAPITALISME MONDIAL					

Vu le manque de place nous n'avons pas republié notre analyse des récents événements du Liban. Nous renvoyons le lecteur intéressé au texte: "GUERRE AU LIBAN - LE PROLETARIAT N'A PAS DE PATRIE" publié dans Action Communiste n°7 et dans Comunismo n°11, en français et en espagnol.

"Le déterminisme n'a, dans son acceptation la plus mûrie, rien à voir avec la passivité. Il montre seulement que l'homme agit avant d'avoir voulu agir et veut avant de savoir pourquoi il veut, son cerveau étant encore le moins sûr de ses organes. Aussi, le meilleur usage qu'un groupe d'hommes puisse faire de son cerveau est-il de prévoir le moment hsitorique où (rien à voir donc avec la passivité) il sera catapulté dans le tourbillon de l'action et de la lutte, la tête en avant pour une fois."

(A. Bordiga - Dialogue avec les morts)

COMMUNISME

PARTI

CONTRIBUTION A LA DITE "QUESTION DU PARTI"

"... je leur ai dit tout net: notre désignation comme représentants du parti prolétarien ne vient de personne d'autre que de nous-mêmes. Mais elle est confirmée par la haine exclusive et générale que nous vouent le vieux monde et les vieux partis." (Marx à Engels - 18/5/1859)

I. LE COMMUNISME COMME DETERMINATION ESSENTIELLE

Nous avons, à différentes reprises, touché de près ou de loin la question fondamentale dite du parti (1). Plus encore pour cette question que pour d'autres, il nous paraît essentiel de la concevoir non séparée, de la situer dans la globalité que constitue le programme communiste. Plus encore que pour d'autres points programmatiques, la "question du parti" a été extraite et détachée du reste du programme, a été conçue comme une "question en soi" (le "deus ex machina") que cela soit pour "dépasser" le parti "porteur de tous les maux" (2) ou encore pour en faire un "devoir être idéal" par rapport auquel le mouvement prolétarien devrait être modelé (3). Aucune de ces conceptions (et leurs multiples sous productions provenant toutes du même moule social-démocrate) ne parvient à saisir le parti comme la force sociale historiquement déterminée à imposer violemment le communisme.

Au sein du mode de production capitaliste dominant totalitairement la planète, deux classes sociales, deux projets sociaux sont toujours plus antagoniques, toujours plus violemment opposés: le projet social capitaliste l'esclavage salarié, personnifié par la bourgroisie et qui, produit de l'histoire passée, domine notre présent, notre immédiateté— et le projet social communiste—la communauté humaine mondiale portée et personnifiée par le prolétariat—. C'est, du point de vue le plus global, le projet social capitaliste qui détermine le parti de l'ordre et le projet social communiste, réalité non immédiatement perceptible, qui détermine le parti de la révolution. Les forces capitalistes, unifiées face au prolétariat en un parti unique même si celui-ci prend la forme de plusieurs "partis" défendant tous le même programme, sont celles qui maintiennent, sous des formes différentes (parlementaires, bonapartistes, ...), les rappports de production capitalistes, le salariat, camouflés et unifiés au sein de communautés fictives (la religion, la nation, le peuple, ...), de communautés du capital (4). Antagoniquement à ces communautés fictives, le prolétariat s'affirme comme étant la force sociale (5) qui, depuis

qu'il existe, organise sa lutte pour détruire le capitalisme, pour imposer une nouvelle communauté enfin humaine. En ce sens, le communique, en ce qu'il est théorie, est à la fois description de la nouvelle communauté que le prolétariat est historiquement contraint de réaliser et description de l'action que mène dans la réalité le prolétariau pour imposer son programme et donc description de la préfiguration du communisme: le parti. La détermination essentielle du parti prolétarien n'est donc pas tel ou tel événement circonstanciel présent mais est directement le communisme.

"Faisant un bond par-dessus tout le cycle, le communisme est la connaissance d'un plan de vie pour l'espèce, c'est-à-dire pour l'espèce humaine." (Bordiga - "Propriété et capital")

C'est pourquoi les tâches, l'activité centrale du parti, ne varient pas, n'étant pas, tout comme le parti, déterminées par la réalité immédiate mais bien directement par tout l'arc historique, du communisme primitif au communisme intégral. Le parti est donc communiste parce que dans le présent, il représente le futur et agit pour sa réalisation. Il est à la fois la condition indispensable à l'instauration du communisme et sa préfiguration. Cette préfiguration ne signifie nullement la constitution d'utopiques communautés où règnerait le communisme intégral (cf. le retour aux phalanstères fouriéristes et autres communes anarchistes) mais signifie qu'au sein du capitalisme existe nécessairement une force sociale agissante ayant ses intérêts propres, se structurant, se centralisant, s'organisant, s'unifiant pour affronter et détruire violemment tout l'ordre existant et réaliser son essence propre, la société sans classe. L'ensemble de la société capitaliste se divise donc toujours plus en deux camps ennemis, en deux forces organisées, en deux classes, en deux partis: l'un le parti du capital, l'autre le parti du communisme (6).

Le marxisme révolutionnaire retient principalement le niveau le plus général, le plus abstrait -- capitalisme contre communisme-pour comprendre les classes sociales et leur antagonisme, rejetant ainsi toute vision statique, sociologique, économiste des classes. "Les classes ne sont pas des données statiques mais des forces organiques agissantes. Elles se déterminent et se définissent dans la lutte comme mouvement d'opposition à d'autres classes." ("Classe et Parti" dans "Rupture avec le CCI", brochure du GCI). Lorsque Marx dit: "Le prolétariat est révolutionnaire ou il n'est rien." (Marx à Engels - 1865), il n'exprime rien d'autre que soit le prolétariat agit réellement comme classe, c'est-à-dire comme force porteuse du communisme, comme parti, soit il n'existe pas comme classe, comme parti, il ne reste alors que des individus, citoyens atomisés, ouvriers sociologiques, producteurs et reproducteurs du capital (7). De la même manière, Bordiga expliquait que "C'est dans les caractères saillants de leur mouvement qu'il faut chercher et reconnaître une classe." (Parti et Classe - 1921), voulant lui aussi, insister sur cet élément central de notre théorie, qu'une classe n'existe que lorsqu'elle manifeste ses intérêts, son programme, que lorsqu'elle s'organise en parti. Comme nous l'avons vu à différentes reprises, au sein du mode de production capitaliste, la classe ouvrière est la classe révolutionnaire parce qu'elle est porteuse du nouveau projet social, le communisme, la communauté humaine mondiale. Nous ne pouvons donc comprendre l'existence même de la classe ouvrière qu'en tant que force sociale organisée agissante pour imposer son programme propre, antagonique à tout l'ordre social existant, négation violente, destruction du capitalisme c'est-à-dire de la loi de la valeur, du salariat. Cette action, cette lutte du prolétariat contre la bourgeoisie est sa tendance historique permanente à se constituer en parti mondial. L'affirmation de toujours de la gauche communiste est ainsi éclairée: le prolétariat

n'agit comme classe que lorsqu'il se constitue en parti.

"Quand nous découvrons une tendance sociale, un mouvement dirigé vers un but donné, alors nous pouvons reconnaître l'existence d'une classe au vrai sens du terme. Mais alors existe, d'une façon substancielle sinon encore formelle, le parti de classe."

(Bordiga - Parti et Classe 1921)

La méthodologie marxiste (en rupture avec les théories kantiennes) explique que le contenu --ici le programme historique-- n'est pas une chose en soi à laquelle "adhérerait" une forme quelconque, au contraire, c'est le contenu lui-même qui donne naissance à la forme qui était déjà contenue en lui à l'état latent (8). C'est <u>le partihistorique</u> qui exprime le contenu et le devenir révolutionnaire de la classe ouvrière. C'est pourquoi, sans jamais identifier parti et classe, le marxisme révolutionnaire définit le passage du prolétariat de non-classe à classe pour soi (9) par sa constitution, son organisation en parti.

Lorsque Marx écrit dans le manifeste du parti, en 1847, la fameuse phrase:

"Cette organisation du prolétariat en classe et donc en parti politique est sans cesse détruite par la concurrence que les ouvriers se font entre eux. Mais elle renaît toujours, toujours plus forte, plus solide et plus puissante."

ou encore, dans les statuts de l'A.I.T., en 1872:

"Dans sa lutte contre le pouvoir collectif des classes possédantes, le prolétariat ne peut agir comme classe qu'en se constituant lui-même en parti politique distinct, opposé à tous les anciens partis formés par les classes possédantes. Cette constitution du parti politique est indispensable pour assurer le triomphe de la révolution sociale et de son but suprême: l'abolition du salariat

il exprime de manière indiscutable que la seule organisation des prolétaires luttant pour le communisme est l'organisation en parti, qu'il n'existe qu'un seul et unique mouvement qui, s'il peut à certaines périodes de contre-révolution disparaître du fait "de la concurrence que les ouvriers se font entre eux" renaît toujours, toujours plus ferme, plus clair ... que ce mouvement n'est rien d'autre que celui de l'organisation, de l'unification du prolétariat en classe et donc en parti. Le mouvement permanent des ouvriers à s'associer, à se centraliser, à s'unifier pour défendre leurs intérêts propres, l'associationnisme ouvrier, est le moteur de l'organisation en parti, de l'organisation des prolétaires les plus conscients autour des noyaux qui ont pu tirer les leçons des luttes passées, qui ont pu le mieux défendre le programme du communisme, constituant ainsi, en période de lutte internationale, le parti communiste mondial. Le moteur unique est donc la pratique de classe (au sens où la théorie est évidemment l'un des aspects de cette pratique tout comme la grève, la propagande, la lutte armée, ...), l'affrontement donnant "spontanément" naissance à des multiples cristallisations, à des organisations de prolétaires en lutte, plus ou moins éphémères, qui, toujours, pour continuer à s'opposer au capital, doivent s'unifier, se centraliser, doivent toujours mieux comprendre le mouvement propre qui les anime, en liaison avec les luttes passées. Pour le prolétariat, tirer de son passé des leçons toujours plus critiques, c'est détenir de mieux en mieux la cle de l'avenir de l'humanité. Cette tendance permanente à l'associationnisme pour la lutte dont les structures formelles sont

périodiquement détruites, est la tendance historique du prolétariat à s'organiser en parti.

La détermination essentielle à la lutte du prolétariat pour détuire le capitalisme est son programme révolutionnaire, c'est le communisme. Quitte, une fois de plus à faire rugir les matérialistes vulgaires, le communisme porté par la classe ouvrière n'est pas le simple et immédiat produit de la place sociologique occupée par le prolétariat dans les rapports de production capitalistes mais est le produit de l'ensemble du développement de l'humanité qui détermine historiquement (le marxisme est un déterminisme historique implacable) la place du prolétariat à un pôle des rapports de production et donc les intérêts matériels qui en découlent, engendrant nécessairement le communisme, à la fois comme mouvement de destruction du capital et comme affirmation de la nouvelle communauté (10). C'est l'ensemble du développement des forces productives, c'est le cycle de la valeur qui détermine, comme produit de toute l'histoire des sociétés de classes, à un pôle des rapports de production; le prolétariat, producteur collectif et associé de valeur et à l'autre pôle: la classe bourgeoise, personnification du capital qui a comme fonction et vit de la gestion de cette sur valeur.

Les classes n'existent pas en soi, ni comme entité figées, mais existent uniquement en tant que forces agissantes. Les classes se déterminent par leur pratique, sur base du pôle qu'elles occupent dans les rapports de production et sur base des intérêts que ces derniers déterminent. C'est pourquoi le caractère révolutionnaire ou réactionnaire d'une classe ne peut s'exprimer qu'antagonisuement à l'autre, l'une comme porteuse d'une communauté humaine, l'autre comme force conservatrice des rapports de production qui enveloppement et entravent les forces productives de l'humanité. Dans le capitalisme, la bourgeoisie en tant que personnification du rapport capitaliste de production est nécessairement réactionnaire face à la classe révolutionnaire: le prolétariat. Lorsque nous exprimons le fait qu'il n'y a pas de classe sans parti, cela signifie essentiellement qu'il n'y a pas de collectivité humaine historiquement déterminée sans qu'existe en tant que force agissante, son programme, son projet social. Il est donc contre-révolutionnaire de vouloir définir la classe ouvrière sans donner sa caractéristique essentielle: celle d'être la classe révolutionnaire porteuse du communisme. Si, tendanciellement le prolétariat d'abord, par l'instauration de sa dictature de classe, l'ensemble de 1'humanité ensuite, s'organise en parti communiste mondial (sachant que lorsque l'ensemble de l'humanité est organisée en parti celui-ci n'existe plus sinon en tant que réalisation de la communauté humaine mondiale), il est totalement erroné d'identifier classe et parti (de mettre entre ces deux termes un signe d'égalité) car, non seulement il est méthodologiquement absurde d'identifier l'être à sa caractéristique fondamentale, mais de plus, il est extrêmement dangereux d'identifier la collectivité humaine à un projet, à un programme qu'elle ne réalise que tendanciellement (de la même manière que cette collectivité n'est que tendanciellement consciente de son projet) et n'est donc que tendanciellement le projet, le programme, le parti de tous les membres de cette collectivité.

Du point de vue du matérialisme historique, c'est le communisme qui définit le mouvement prolétarien, c'est le parti qui définit la classe. Mais cette réalité historique n'est vraie aujourd'hui, qu'en tant que tendance plus ou moins forte à détruire le capitalisme. Le communisme n'est évidence (la gauche communiste d'Italie le définit "comme un fait déjà advenu") que pour une extrême minorité de la collectivité, de la classe qui sera pourtant historiquement contrainte de la réaliser. Pour la très grande majorité des prolétaires, c'est encore l'hétérogénéité de conscience qui prédomine alors que dans la

globalité du processus, le mouvement communiste est le premier mouvement de l'histoire pleinement conscient, le premier mouvement pour lequel c'est la conscience du communisme qui précède et détermine l'action. Ce processus où, de plus en plus, pour le prolétariat c'est sa conscience, son programme qui détermine son action est celui du renversement de <u>la praxis</u>, renversement car, contrairement au matéria-lisme vulgaire, ce n'est pas la réalité immédiate qui détermine l'être mais bien son devenir historique. "Ce processus fondamental du renversement de la praxis n'est pas l'apanage ou la propriété privée de tel ou tel parti formel, mais un mouvement réel qui se concrétise et s'exprime au travers de noyaux, groupes, fractions voire individus communistes. Ceux-ci ont "en retour" pour tâche de s'unifier, de se centraliser internationalement pour, sur base de leur convergence pratico-théorique, constituer <u>le parti communiste mondial."</u> ("présentation"-Le Communiste n°6). Aujourd'hui donc, tout comme hier et demain, c'est le communisme qui définit, qui caractérise le mouvement, le programme de la classe ouvrière. De la même manière que Marx expliquait en quoi "c'est l'anatomie de l'homme qui est la clef du l'anatomie du singe", c'est le stade supérieur, le communisme --produit ultime de l'évolution des sociétés de classes, du cycle de la valeur-- qui est la clef de l'"anatomie" de la classe ouvrière. Le prolétariat est communiste ou il n'est rien; il s'organise en parti ou il n'est plus qu'une somme d'individus atomisés ("non-classe") produisant et reproduisant le capital. "C'est de la description de la société communiste que Marx et Engels ont tiré les caractères de la forme parti" ("Origine et fonction de la forme parti" - Invariance nº1 - 1968).

II. LENINISME ET ANTI-LENINISME: LA THEORIE CONTRE-REVOLUTIONNAIRE DU PARTI (+)

Les fondements méthodologiques de la théorie léniniste du parti (développée dè 1900 notamment dans: "Les objectifs immédiats de notre mouvement" et dans "Que faire" en 1902) ne sont essentiellement que la reprise, radicalisée (du fait surtout de la différence de situation politique entre l'Allemagne et la Russie) de la théorie dominante au sein de la social-démocratie --la IIème Internationale-- dont Kautsky était le maître et gardien incontesté de l'"orthodoxie" ("qualité" qu'il détenait formellement d'Engels vieillissant). Si les militants des multiples groupes léninistes associent immédiatement au nom de Kautsky le qualificatif de renégat (cf. "La révolution prolétarienne et le renégat Kaustky"), c'est sans se rendre compte que si Kautsky était un "renégat", c'est d'abord parce qu'il était le maître à penser de toute la social-démocratie et donc aussi de Lénine (mais aussi de Pannekoek, de Luxembourg, ...). Pour l'ensemble de ses concentions, que cela soit, comme nous le voyons aujourd'hui, par rapport à celles du parti, mais encore celles du capital, de l'impérialisme, de la

⁽⁺⁾ Lorsque dans ce chapitre nous critiquons à la fois les conceptions "léninistes" (évidemment présentes chez Lénine lui-même) et celles antithétiques, "anti-léninistes", c'est en fait pour démolir les idéologies et pratiques bourgeoises produites de la contre-révolution triomphante. Ces idéologies proviennent toutes deux de la falsification, du pillage du programme révolutionnaire pour n'en garder que la forme tout en transformant le contenu. Le "léninisme" n'a en ce sens rien à voir avec la pratique/critique de Lénine. Et, d'ailleurs, historiquement, le "léninisme" (et donc son contre-pied "anti-léniniste") n'est apparu qu'à la mort de Lénine comme momification et détournement de la méthode critique de Lénine. Le "léninisme" n'est rien d'autre que le stalinisme, son opposé, l'"anti-léninisme", n'est rien d'autre que l'anti-stalinisme des démocrates puants.

"philosophie", de la révolution, de la question nationale, ... Lénine n'a jamais pleinement rompu avec les interprétations social-démocrates c'est-à-dire avec la compréhension et les pratiques bourgeoises du mouvement ouvrier, avec la compréhension du prolétariat comme classe exploitée mais non comme classe révolutionnaire. Et si, nous reconnaissons en Lénine un révolutionnaire, c'est fondamentalement de par son action qui, de fait, s'opposait en grande partie à ses propres théories. Si Lénine a essayé de rompre en pratique avec le social-démocratie (notamment en organisant l'insurrection armée d'Octobre 1917), il n'a presque jamais poussé ses tentatives de ruptures pratiques jusqu'à l'affirmation nette du communisme impliquant le rejet en bloc des conceptions réformistes que la Ième Internationale avait dès sa fondation (11). Sur les questions du parti, de la conscience, etc. Lénine était et se reconnaissait comme un disciple de Kaustky qu'il cite d'ailleurs abondamment:

"... la conscience socialiste serait le résultat nécessaire, direct, de la lutte prolétarienne. Or, cela est entièrement faux (...) La conscience socialiste d'aujourd'hui ne peut surgir que sur la base d'une profonde connaissance scientifique (...) c'est en effet dans ce cerveau de certains individus de cette catégorie (les intellectuels bourgeois) qu'est né le socialisme contemporain et c'est par eux qu'il a été communiqué aux prolétaires intellectuellement les plus évolués, qui l'introduisent ensuite dans la lutte de classe du prolétariat là où les conditions le permettent. Ainsi donc, la conscience socialiste est un élément importé du dehors dans la lutte de classe du prolétariat, et non quelques chose qui en surgit spontanément."

Et Lénine de reprendre la même idée a-marxiste:

"La conscience politique de classe ne peut être apportée à l'ouvrier que de l'extérieur, c'est-à-dire de l'extérieur de la lutte économique, de l'extérieur de la sphère des rapports entre ouvriers et patrons." ("Que faire?")

Et si ces citations sont souvent reprises pour critiquer les conceptions léninistes du parti (notamment par les courants "antiléninistes"), c'est à la fois sans comprendre en quoi la pratique de la fraction regroupée autour de Lénine a, dans les faits, tenté de rompre avec les conceptions de Lénine lui-même (lorsque, par exemple, Lénine doit faire appel au mouvement "spontané" des prolétaires organisant l'insurrection pour obliger par la force le comité central du parti bolchévik à officialiser cette préparation en cours) et à la fois, sans tirer toutes les implications de la critique de la conception idéalisto-ouvriériste de l'importation de la conscience de l'extérieur". Critiquer cette conception en signifie pas, comme le font les conseillistes, nier l'organisation des prolétaires en parti, mais signifie au contraire comprendre le mouvement ouvrier en tant qu'unité, resituer toute expression spontanée de la lutte prolétarienne dans la ligne historique de constitution du parti, resituer chaque lutte dans la totalité que constitue le programme communiste.

Qui dit lutte ouvrière dit <u>lutte politique</u>. "Toute lutte de classe est une lutte politique" disait Marx. Qui dit lutte politique dit <u>unité</u> entre la lutte, le mouvement (même inconscient) et son but historique intrinsèque. Le mouvement prolétarien n'est d'ailleurs, comme nous l'avons déjà vu, inconcevable sans son but, sans son programme. Toute l'essence de la falsification kautskyste/léniniste réside justement dans la séparation entre d'une part les luttes, le mouvement et d'autre, part, le but, le communisme, le parti. Lorsque Bernstein (social-démocrate de droite) exprime cruement cette falsi-

fication: "Le but n'est rien, le mouvement est tout", l'orthodoxie kautskyste ne lui répond qu'en introduisant une médiation, les réformes, le programme de transition, le "parti", ... entre le mouvement et le but, entérinant en cela totalement la dichotomie. C'est en effet parce que Kautsky, comme Lénine, reconnaît cette séparation qu'il est obligé, pour répondre au révisionisme ouvert de Bernstein, d'introduire un nouvel élément extérieur pour "réunir" ce qu'il conçoit comme séparés.

Et évidemment, lorsque nous critiquons le léninisme et l'antiléninisme, ce n'est pas uniquement en tant qu'idéologies, en tant qu'idées fausses, mais c'est surtout en tant que pratiques contrerévolutionnaires sur lesquelles ont pu s'ériger les idéologies, les idées bourgeoises. C'est parce qu'une partie importante du prolétariat n'avait pas rompu avec les pratiques syndicalistes, réformistes, légalistes, ... que les théorisations de ces pratiques contre-révolutionnaires ont pu si facilement s'imposer au sein de l'Internationale Communiste, renforçant ainsi dialectiquement les pratiques bourgeoises au sein du prolétariat. C'est parce qu'existaient encore des pratiques syndicalistes au sein du prolétariat que l'Internationale Syndicale Rouge put se créer en 1920-21 aussi rapidement et, par sa création, renforcer et cautionner ces pratiques syndicalistes. En ce sens, la problématique des idéologies au sein du prolétariat ne peut nullement être réduite à de simples problèmes "d'idées fausses", de "fausses consciences" (contre lesquelles il suffirait d'apporter la "vraie conscience"), elle a ses racines dans l'existence réelle de forces sociales agissant dans le sens conformiste donnant ainsi un "support" matériel aux idéologies. C'est pourquoi nous insistons chaque fois sur le fait que les idéologies sont avant tout <u>des forces matérielles</u>; que s'il existe une idéologie religieuse, c'est avant tout dans et par la réalité de <u>sa force</u> terrestre de son armée de curés et de mollahs, de <u>son Etat</u> du Vatican, de ses intérêts capitalistes, ... Détruire la religion ne signifie donc pas uniquement détruire l'idée religieuse, mais d'abord, détruire les forces sociales, les rapports de production sur base desquels a pu exister, en les justifiant, l'idée religieuse. "Le monde religieux n'est que le reflet du monde réel." (Le Capital - Marx)

Lénine, comme tous ses successeurs, reprend donc pour l'essentiel, la théorie d'un "double mouvement ouvrier", d'une "double centralisation": d'une part le mouvement "spontané" ne pouvant dépasser la conscience "trade-unioniste" c'est-à-dire la conscience "économique" (nous dirions presque: la conscience "alimentaire") et d'autre part la conscience "politique", la conscience "communiste" existante en soi et devant être importée au mouvement "spontané" par des intellectuels bourgeois convertis au "socialisme".

"Les ouvriers, avons-nous dit, ne pouvaient pas avoir encore la conscience social-démocrate. Celle-ci ne pouvait leur venir que du dehors. L'histoire de tous les pays atteste que, par ses seules forces, la classe ouvrière ne peut arriver qu'à la conscience trade-unioniste, c'est-à-dire à la conviction qu'il faut s'unir en syndicats, mener la lutte contre le patronat, réclamer du gouvernement telles ou telles lois nécessaires aux ouvriers, etc." ("Que faire?")

Pour Lénine donc, les ouvriers peuvent tout juste avoir conscience qu'ils sont exploités; il leur faut une aide extérieure pour avoir conscience que leur force d'exploités est révolutionnaire. Cette conception de Lénine-Kautsky est directement à l'opposé de celle de Marx qui définit très clairement sa position dans une lettre circulaire justement adressée aux chefs de la social-démocratie allemande, les Bebel, Liebknecht, Brack, ...

"Quant à nous, d'après notre passé, une seule voie nous reste ouverte. Nous avons, depuis presque quarante ans signalé la lutte de classe comme le moteur de l'histoire le plus décisif et nous avons notamment désigné la lutte sociale entre la bourgeoisie et le prolétariat comme le grand levier de la révolution sociale moderne. Nous ne pouvons donc, en aucune manière, nous associer à des gens qui voudraient retrancher du mouvement cette lutte de classe. Nous avons formulé, lors de la création de l'Internationale, la devise de notre combat: l'émancipation de la classe ouvrière sera l'oeuvre de la classe ouvrière ellemême. Nous ne pouvons par conséquent, faire route commune avec des gens qui déclarent ouvertement que les ouvriers sont trop incultes pour se libérer eux-mêmes et qu'ils doivent être libérés par en haut, c'est-à-dire par des grands et petits bourgeois philanthropiques ..."

Brouillon de la lettre circulaire de Marx-Engels - Septembre 1879)

Encore une fois, nous retrouvons chez Lénine la séparation kautskyste qui en théorie sépare sujet et objet, être et conscience, mouvement et but, "classe" exploitée et "classe" révolutionnaire, luttes "économiques" et luttes "politiques", luttes "immédiates" et luttes "historiques" ... (12) et qui en pratique donnera la criminelle séparation entre un "mouvement économique" organisé dans les syndicats réformistes et "un mouvement politique" organisé dans les partis de la social-démocratie (calqués sur le modèle de la social-démocratie allemande) ne s'occupant que du "suffrage universel" et des magouilles parlementaires. Cette séparation du mouvement ouvrier a été en même temps la liquidation du programme révolutionnaire et le dévoiement des luttes ouvrières dans l'ornière de la réforme du système. La contre-révolution qui s'était imposée avec l'écrasement de la commune de Paris et la dissolution de l'A.I.T. domine entièrement cette période (de 1871 au début du siècle, 1905) et ce non seulement sous les coups de la répression ouverte, mais aussi et surtout sous ceux plus vicieux des idéclogies réformistes, syndicalistes, légalistes, parlementaristes, ... A l'opposé de la première Internationale qui se donnait comme but d'unir les prolétaires du monde entier en une seule force organisée pour détruire le capitalisme, la IIème Internationale constituée en pleine période de contre-révolution, divisait directement le mouvement, non seulement, comme nous l'avons vu, en un "mouvement économique" et un autre "politique", mais aussi, rompait son caractère internationaliste en regroupant les prolétaires par pays plus ou moins fédérés, se donnant ainsi, dès la naissance, toutes les bases de sa future participation à la première boucherie mondiale de 1914. Et si la IIIème Internationale a surgi comme tentative de rupture d'avec la pourriture bourgeoise de la seconde, et ce en période de luttes révolutionnaires dans le monde entier, c'est en reprenant en grande partie, dans la filiation Kautsky-Lénine non seulement la double organisation: d'une part 1'I.C. "politique" et d'autre part 1'"économique", 1'I.S.R., mais en reprenant aussi l'organisation par pays conçue comme addition de partis nationaux, dirigée par un exécutif (qui fut de fait le parti bolchévik).

A cette séparation contre-révolutionnaire du mouvement ouvrier -- "economique"/"politique", "immédiat"/"historique", ...- reproduite tant par les courants "léninistes" que par les "anti-léninistes" (qui au mot "syndicats" substituent le mot "soviets" soi-disant pur de toute déviation) correspondent les idéologies légalistes -- "voie pacifique au socialisme"--, réformistes, parlementaristes, ... et celles "a-politiques", gestionnistes, syndicalistes, ... Comme nous l'écrivions dans une de nos revues:

"Le syndicalisme trouve la source de son existence dans la sé-

paration contre-révolutionnaire entre d'une part les luttes dites "immédiates" --"luttes" contre les "effets" du système laissées aux trade-unions et aux ouvriers incultes-- et d'autre part les luttes dites "politiques" -- "luttes" soi-disant révolutionnaires laissées aux professionnels du politique, aux parlementaires et autres racailles politicardes--, le syndicalisme est ainsi historiquement le complément parfait de la politique réformiste et parlementaire. La séparation social-démocrate entre classe et parti se trouve prolongée par la séparation entre classe organisée dans les syndicats et/ou les soviets, lutte "immédiate" ou "économique" et parti/lutte "politique" ou "révolutionnaire". Le syndicalisme, produit de ces séparations, est donc uniquement la "lutte" dans le cadre du système, le reproduisant et le renforçant, et est incompatible avec la réelle lutte communiste pour l'abolition du salariat." (Action Communiste n°6 - "A propos d'un certain 'bilan' de l'activité du groupe 'Des chômeurs en lutte')

A chaque vague internationale de lutte, la force du prolétariat s'exprime notamment, non dans la division mais dans sa capacité d'unifier, de centraliser toutes les expressions ouvrières dispersées en une force unique dépassant toutes les vieilles formes d'organisation produites et figées par les longues années de contre-révolution. Ainsi, c'est évidemment en période de luttes révolutionnaires que se dépassent dans les faits les séparations bourgeoises, la concurrence que les ouvriers se font entr'eux pour déjà constituer en tendance, une nouvelle communauté devant s'affirmer comme classe dominante, comme Etat ouvrier (semi-Etat) avant de se nier en se généralisant à l'humanité entière (extinction par son extension au monde entier).

En ce sens, le première Internationale, 1'A.I.T., avec toutes les limites propres à son époque --pénible dégagement de la phase "socialiste utopique", période des sectes proudhoniennes, lassalliennes, saint-simoniennes, ...- matérialisait beaucoup plus clairement "l'organisation des prolétaires en classe et donc en parti" que la seconde "Internationale" morte née, mais aussi, que la IIIème Internationale qui sombra très rapidement (13) dans la contre-révolution. L'A.I.T. en effet, se donnait comme but: "L'abolition de tout régime de classes" et organisait directement, comme tâche première, l'unification de tous les prolétaires en lutte dans le monde: "article premier: -L'association est établie pour créer un point central de communication et de coopération entre les sociétés ouvrières des différents pays aspirant au même but, savoir: le concours mutuel, leprogrès et le complet affranchissement de la classe ouvrière" (Statuts de 1'A.I.T. - Marx. Engels - Textes sur l'organisation). Cette première Internationale n'est évidemment pas un modèle organisatif à reproduire aujourd'hui, mais elle exprimait "plus purement" la réponse prolétarienne de toujours, l'organisation des prolétaires de tous pays, de toutes conditions, de toutes provenances idéologiques, ... autour de la fraction internationale qui a le mieux pu défendre pratiquement et théoriquement les intérêts historiques du mouvement, en l'occurence: Marx et Engels. C'est un peu de la même façon que partout dans le monde, des fractions, groupes, "partis", internationalistes se sont reconnus dès 1917 dans le caractère communiste et destructeur de la révolution en Russie et, sans connaître les positions des bolchéviks et en étant presque toujours plus radicaux que ces derniers, se sont reconnus dans le parti de Lénine (14). La tendance de toujours est ainsi dévoilée: les périodes révolutionnaires sont des périodes d'unification, de fusion, au feu de la lutte, des différentes forces ouvrières que la contre-révolution avait dispersées et détruites. Les périodes de contre-révolution s'affirment au contraire, comme la dislocation généralisée des forces ouvrières, comme le retour contraint et forcé, pour les quelques minorités qui résistent encore, à l'état de "sectes" que

seule une nouvelle période révolutionnaire permettra de dépasser. En opposition à la vision kautskyste qui voyait le parti grossir graduellement jusqu'à englober tous les ouvriers (de même que la conception léniniste du parti de masse) pour, après les avoir éduqués, "passer pacifiquement au socialisme", la vision marxiste voit l'existence du parti comme un saut quelitatif dû à la fusion, à la centralisation, en période révolutionnaire, des milliers de groupes ouvriers --produit de l'hétérogénéité de la classe- sous la direction unique de la fraction qui a le mieux pu préserver, défendre, restaurer théoriquement et pratiquement, le programme du communisme. C'est dans ces brefs mais très intenses moments d'unification générale et mondiale du prolétariat que se concrétise le plus clairement l'organisation unique du prolétariat en classe et donc en parti, que se concrétise de manière la plus visible la position centrale de Marx: "la conscience ne peut être autre chose que l'être conscient" (Idéologie allemande), que le prolétariat ne peut être autre chose que la force sociale imposant le communique, le parti.

A l'opposé de cette conception totalisante, "moniste", se retrouvent toutes les "théories" réactionnaires provenant fondamentalement des falsifications social-démocrates, qui définissent "la classe et le parti" de manière séparée. Elles sont donc obligées, par la suite (et c'est d'ailleurs l'essentiel de leur "théorie") de rechercher les multiples "trucs", "programmes de transition, "programmes intermédiaires", "courroies de transmission", ... qui "lieraient" la classe à son parti. L'erreur méthodologique de base de toutes ces "théories" réside justement dans la dichotomie qu'elles effectuent entre deux concepts -- la classe et le parti-- certes différents mais qui en aucune manière ne peuvent être séparés. De la même manière, la vie ne peut se définir séparément de 1 homme, de 1 animal ou du végétal vivant. Si "la vie" existait séparément de l'homme, alors seulement se poserait le problème de la "liaison" entre 1'homme et sa vie. De même que dans le concept marxiste de marchandise, la valeur d'échange ne peut exister, et donc être définie, sans son support qu'est la valeur d'usage; le concept de classe ne peut exister sans sa constitution tendancielle en parti. La filiation Kautsky-Lénine dans la question du parti, que cela soit sa version léniniste classique --trotskyste, staliniste, bordiguiste, ...- ou sa version antithétique -- antiléniniste, conseilliste, libertaire...- correspond donc bien, tant dans ses fondements méthodologiques, dans ses théorisations que dans sa pratique, à une compréhension contre-révolutionnaire du parti, signifiant la liquidation de la réelle ligne historique de constitution du parti, signifiant la fétichisation à outrance de l'aspect formel --1'organisation comme fin en soi se construisant n'importe quand et n'importe comment -- entraînant inévitablement les pratiques démocratiques, bureaucratiques, suivistes, ... au détriment du réel mouvement, du programme invariant, du parti historique.

III. "PARTIS" FORMELS ET PARTI HISTORIQUE

Outre la question de la division entre mouvement et conscience, entre classe et parti, la tradition Kautsky-Lénine a également voilé la différence essentielle que Marx effectuait entre le parti dans son acception historique et les multiples groupes, ligues, ... existant à tel ou tel moment, dans tel ou tel endroit: les "partis" formels.

"En parlant de parti, je donne à ce terme son sens éminemment historique." (Marx à Freiligrath - 1860)

Marx, comme par la suite Bordiga (cf. "L'existence substanciel-

le du parti") soulignera avec force cette différence essentielle entre d'une part la tendance historique permanente du prolétariat à se constituer en parti, à s'affirmer comme classe consciente et les diverses matérialisations plus ou moins claires de cette tendance, dans le temps et dans l'espace. "La 'Ligue' comme la 'Société des Saisons' de Paris, comme cent autres sociétés, ne fut qu'un épisode dans l'histoire du parti qui naît spontanément du sol de la société moderne" (Marx lettre à Freiligrath - 1860). De la même manière, Marx et Engels ont synthétisé magistralement le programme communiste dans le célèbre manifeste de 1847 qui, s'il était commandé" par un "parti" formel --la Ligue des Communistes--, a une validité, un contenu qui dépasse tellement largement le cadre restreint du petit groupe de militants communistes, que personne aujourd'hui n'oserait réduire la portée universelle du manifeste au simple programme de la Ligue. Le manifeste est directement oeuvre de parti "dans sa large acception historique".

De plus, si la ligne invariante du parti est celle du parti historique, ses différentes expressions formelles ont toutes été, dans le passé, plus ou moins marquées par leurs limites --limites de la restauration non intégrale du programee révolutionnaire dues à l'influence plus ou moins grande de l'idéologie bourgeoise-- et ont été, en ce sens, non seulement éphémères (cf. Marx) mais également contingentes et limitées. Il va de soi que ces caractères contingents et limités sont entièrement relatifs à l'action menée par ces partis "formels" dans l'histoire. Plus ils s'éloignent en théorie et en pratique de la ligne historique et invariante du programme communiste, plus leurs caractéristiques "bornées et a-historiques" sont grandes, plus leur qualité communiste se transforme, glisse d'abord vers le centrisme puis vers la contre-révolution. Comme le disait "Bilan": "Les partis ne meurent pas, ils trahissent".

Inversément, l'oeuvre de toujours des fractions et noyaux communistes est de représenter dans le présent, le programme historique. Au plus cette tâche centrale de restauration théorique et pratique est pleinement assumée, au plus se concrétise, dans la réalité immédiate, le parti historique. C'est pourquoi, la tâche des noyaux communistes n'est pas de constituer, de diriger un "parti" formel, mais d'être le pôle central dirigeant du parti combattant, le parti qui, dans la réalité assume l'insurrection armée et impose le communisme au monde entier. Le parti mondial qui imposera la victoire définitive du prolétariat est le parti historique agissant dans le présent comme centralisateur dans le temps et dans l'espace de tout le programme communiste (16). En ce sens, la ligne historique de constitution du parti existe toujours; ce qui disparaît ou trahit, du fait de la force de la contre-révolution, en sont les différentes expressions formelles.

"Après que, sur ma demande, la Ligue eut été dissoute en novembre 1852, je n'ai appartenu (ni n'appartiens) à aucune organisation secrète ou publique; donc le parti dans ce sens tout à fait éphémère a cessé d'exister pour moi depuis huit ans (...)" (Marx à Freiligrath)

En période de contre-révolution dominante, ne parviennent donc à subsister que de minuscules petits groupes, fractions, ... fermement ancrés au programme historique exprimant plus ou moins adéquatement la pérennité de la ligne du parti tout en étant entièrement à concrecourant de toute la réalité immédiate. La seule boussole est l'invariance du programme. "C'est l'attachement à cet être (l'être humain qui est la véritable Gemeinwesen de l'homme), en apparence nié dans les périodes de contre-révolution (tout comme à l'heure actuelle, la révolution semble être à tout un chacun une utopie) qui permet de résister" (Origine et fonction de la forme parti - Invariance 1968).

C'est dans ce type de période noire que les communistes, à la suite de Marx, déclarent: "J'ai toujours fait fi de l'opinion momentanée du prolétariat" (Marx - 1850). Outre le cas de Marx, ce fut aussi celui de Lénine en 1915, de la fraction italienne de la gauche communiste dans les années '30 qui lutta passionnément pour la défense intransigeante du programme communiste et contre toute fondation artificielle, sur des bases programmatiques confuses, de nouveaux partis voués, de ce fait, inévitablement à la contre-révolution. (cf. La lutte de la fraction "Bilan" contre la fondation de la IVème Internationale trotskyste).

Dans ces périodes les plus noires du mouvement ouvrier, les tâches des groupes, noyaux, fractions communistes ne varient pas non plus, seul évolue le rapport entre les différentes tâches -- théorie, action directe, propagande, agitation, centralisation internationale, etc. --, vu l'extrême faiblesse de ces groupes, il faut alors faire primer les tâches les plus centrales, les plus directement historiques. De la même manière, en pleine période insurrectionnelle, tout en maintenant la globalité des tâches, ce seront évidemment celles dont dépend la victoire militaire qui devront, à ce moment, primer. Comme l'exprime très clairement Bordiga dans les "considérations sur l'activité organique du parti quand la situation générale est historiquement défavorable": "Nous revendiquons donc toutes les formes d'activité propres aux moments favorables, dans la mesure où les rapports de forces réels le permettent" (1965). La réelle activité de parti, dans son acception historique, est donc l'assumation de la globalité des tâches de toujours, le rapport entre elles étant déterminé par notre force relative: plus les forces communistes sont concentrées, puissantes au niveau mondial, plus l'ensemble des tâches se trouve renforcé à tous les niveaux de l'action communiste. C'est seulement notre capacité, même très limitée, à répondre à cette globalité, à apporter des réponses programmatiques à tous les niveaux de la lutte ouvrière qui nous situera dans la ligne historique du parti. Ce travail de toujours des communistes est le seul réel travail préparatoire au surgissement "spontané" du parti. En ce sens, casser la totalité que constitue l'activité, la pratique communiste sous prétexte d'assumer "mieux", plus "à fond" l'une ou l'autre de ces tâches (soit celles "théoriques", "militaires" ou "d'action dans les luttes aujourd'hui") signifie en fait détruire l'activité de parti au profit du résultat immédiat, au profit de l'un ou l'autre aspect devenant nécessairement hypertrophié et, dégénérant rapidement vers l'activité en soi, vers l'apologie de telle forme devenue privilégiée par rapport au tout, cette tâche perd son caractère communiste. Encore une fois, c'est retomber dans les aspects contingents et limités au détriment de l'aspect global, <u>l'aspect historique</u>.

C'est malheureusement l'état actuel de la grande majorité des faibles forces communistes. En effet, le catastrophisme de la crise capitaliste --moteur essentiel de la lutte prolétarienne-- ne fait de jour en jour que s'amplifier; les luttes, les révoltes éclatent de en plus nombreuses et radicales alors que les "forces communistes" "discutent", "traînent", "jouent", ... "pinaillent" et ne parviennent nullement à assumer ce pourquoi elles sont apparues. La dispersion est multiforme.

Certains veulent compenser artificiellement les manques réels de restauration tant programmatique qu'organisationnelle, par de "vieilles solutions tactiques": "aller aux masses", se noyer dans le moindre conflit partiel pour y trouver "la solution" à la crise du mouvement communiste pour, en fin de compte, tout perdre à la fois, et les tâches programmatiques et celles d'action, d'agitation, de propagande au sein des luttes partielles, car ils s'avèrent incapables de répondre tant à la lutte en cours qu'à son développement ultérieur

potentiel. L'activisme règne en roi; pour unir n'importe qui, sur n'importe quelles bases, il faut s'agiter, "faire des enquêtes", "tâ-ter le poul des ouvriers", ... mais surtout ne pas toucher aux questions de fond, au programme révolutionnaire et donc en dernière instance brader celui-ci.

D'autres, par contre, se retranchent dans la tour d'ivoire du "travail théorique" compris comme un préalable séparé du reste des tâches. Le prétexte n'est plus "aller aux masses", "connaître les ouvriers", ...mais résoudre toutes les questions programmatiques avant de pouvoir prendre explicitement position sur tel ou tel événement (17). Ici aussi, nous retrouvons la destruction du travail militant dans le sens d'une totalité, dans le sens réellement communiste. La théorie communiste ne puise, en effet, sa fonction et sa force qu'au sein de la totalité qu'est la praxis révolutionnaire: "Nous ne pouvons pour autant dresser une barrière entre théorie et action pratique parce que, au-delà d'une certaine limite, ce serait nous détruire nous-mêmes, ainsi que toutes nos bases de principes" ("Considérations sur l'activité organique du parti quand la situation générale est historiquement défavorable").

D'autres déviations existent --militarisme, propagandisme, localisme, sectarisme, ...- et peuvent se compléter l'une l'autre. Toutes ont en commun la mise en exergue d'une forme particulière devenant la solution et autour de laquelle le "vrai parti" devrait se construire. De nouveau, c'est confondre les formalisations actuelles encore essentiellement déterminées par la réalité immédiate et donc capitaliste (déviation plus ou moins forte de tous les groupes existant) et la tendance historique à la constitution du parti qui, dans sa concrétisation en une force unique mondiale, le parti de la révolution --existence pleine et entière du parti historique dans la réalité immédiate-- impliquera nécessairement la destruction, l'éclatement de toutes les vieilles formes, de tous les groupes qui aujourd'hui se prétendent être le parti, de tous les groupes qui se seront situés en "constructeurs de parti", en fait, constructeurs de formes plus ou moins figées et nécessairement dépassées et détruites par le contenu révolutionnaire du mouvement prolétarien.

La tâche des noyaux communistes n'est pas de "construire des partis", au contraire, elle est d'agir consciemment et volontairement en fonction de la réalité historique que constitue le programme, afin de préparer, de diriger le surgissement du parti, afin de préparer les cadres militants et théoriques à même de le diriger dans le sens de la nouvelle communauté. Lorsque Marx déclare ouvertement que "notre désignation comme représentants du parti prolétarien ne vient de personne d'autre que de nous-mêmes", il ne fait une fois de plus que passer outre toute "représentativité démocratique", toute mystique majoritaire et électoraliste et c'est ce que tous les humanistes et philanthropes bourgeois lui reprocheront toujours. "Notre seule désignation comme représentants du parti prolétarien" vient du programme que nous défendons, vient de notre défense intransigeante des intérêts historiques du prolétariat quitte à nous retrouver comme tous les communistes la plupart du temps, à contre-courant des idées dominantes, même au sein des ouvriers. Ce qui définit donc l'avant-garde ouvrière, la direction réelle du mouvement n'est ni la désignation démocratique --élection, révocabilité et tout le fatras démocratico-libertaire-ni l'auto-proclamation d'être <u>la</u> direction, mais la <u>réelle capacité</u> de diriger le mouvement dans le sens du communisme. Comme le définit Marx dans le manifeste, les communistes ne sont pas nécessairement ceux qui se nomment eux-mêmes "communistes", "internationalistes", "révolutionnaires", mais ceux qui, dans la réalité des luttes sont "la fraction la plus décidée", ceux qui "entraînent tous les autres" non dans le sens d'une "victoire éphémère" mais dans celui des "intérêts du mouvement dans son ensemble", ceux qui dans chaque lutte "font valoir les intérêts indépendants de la nationalité et commun à tout le prolétariat". C'est donc en fonction d'une réelle pratique globale --action, théorie, propagande, agitation, ...- que se définissent les communistes et qu'ils démontrent la validité de leur conception du monde. C'est cette réelle direction toujours déterminée non par le "succès immédiat" mais par "le mot d'ordre révolutionnaire: abolition du salariat" (Marx - Salaire, prix et profit) qui permettra au mouvement de ne pas toujours recommencer son histoire, ses faiblesses, ses hésitations, son manque de décision, de ne pas toujours refaire les mêmes erreurs, qui permettra au mouvement de se réapproprier son propre passé et donc son futur. "Qui commande le passé, commande l'avenir". (G. Orwell 1984).

Et si, comme nous le verrons, nous critiquons les conceptions et les pratiques des "constructeurs de partis", c'est pour toujours plus fermement y opposer la nécessité de la "construction", de la formation préalable des cadres, de la direction du parti, comme organe indispensable à la cristallisation du parti mondial. C'est ce travail conscient et volontaire, dès avant l'émergence de vastes mouvements, de constitution du noyau central assumant le mieux les tâches de restauration programmatique de centralisation mondiale des forces révolutionnaires, d'action au sein des luttes, de propagande, ... qui seul permettra, le moment venu, c'est-à-dire en période révolutionnaire, de cristalliser les forces ouvrières encore dispersées en une force unique, dirigée par un centre mondial unique: l'organe dirigeant du parti. C'est ce travail préparatoire -- vieille taupe creusant le sol de la société sans que presque personne ne s'en rende compte-- qui doit toujours plus être renforcé, centralisé, organisé, ... pour que la prochaine vague révolutionnaire ne se dilapide pas, mais puisse emporter tout le vieux monde. La tâche centrale des communistes est donc de travailler mondialement à la constitution d'un centre, de la direction du parti de demain. Les communistes n'ont aucun intérêt qui les différencierait du reste des prolétaires en lutte, ils n'en sont que l'avant-garde, que <u>la direction réelle et ils s'organisent en</u> conséquence.

IV. LE SURGISSEMENT "SPONTANE" DU PARTI

1.1 Une autre question essentielle dans la théorie marxiste du parti est celle du processus de sa constitution. La prémisse de base en est que le déterminant fondamental de la classe et donc du parti est "le sol de la société moderne": les rapports de production capitalistes faisant surgir "spontanément" (cf. Marx) la tendance à se constituer en parti. Ce surgissement spontané signifie à la fois l'inéluctable apparition des forces donnant naissance au parti et la nécessaire cristallisation, centralisation de ces forces en une organisation unique. Cette centralisation exprimant le passage du parti de sa forme substancielle à son existence pleine et entière, n'est possible que grâce au travail préalable e formation des cadres théoriques et militants de la minorité communiste qui seule permet l'en-cadrement des poussées classistes, dans le sens communiste. Nous avons ainsi éclairé le processus spontané du surgissement du parti de classe qui, dans la compréhension marxiste implique donc un élément préalable de préparation, d'organisation, de direction de cette "spontanéité", processus synthétisé par la gauche communiste dans la phrase: Comme la révolution, <u>le parti ne se crée pas, il se dirige</u>.

"On en crée ni les partis ni les révolutions. On dirige les partis et les révolutions en unifiant toutes les expériences révolutionnaires utiles à l'échelle internationale, afin d'as-

surer le maximum de chances de victoire du prolétariat dans la bataille qui est l'aboutissement inévitable de l'époque historique que nous vivons. Telle nous semble devoir être la conclusion."

(Parti et Action de Classe - 1921 - Rassegna comunista)

Cette compréhension liquide à la fois le <u>spontanéisme</u> et le <u>léninisme</u>; le suivisme dilettant <u>et</u> l'activisme des "constructeurs de parti".

- En effet, pour le spontanéisme, la classe est directement, d'un seul coup, révolutionnaire. Il nie le travail préparatoire, théorique et pratique, des noyaux communistes, l'indispensable travail d'organisation de cette spontanéité. Il ne reste plus alors, aux communistes, s'ils doivent encore exister, qu'à "commenter" la lutte de classe et tout au plus à illuminer, à guider par leurs seules idées, la classe ouvrière. Il existe des formes plus sophistoquées du spontanéisme dont notamment les différentes variantes conseillistes, démocratiques, culturalistes, éducationnelles, anti-substitutionnistes, libertaires (18), etc. Mais il existe également des formes du spontanéisme camouflées derrière de grandes phrases et affirmations ultra-partitistes qui, au-delà de leurs affirmations formelles du parti, ne conçoivent en fait leur activité soit uniquement comme propagandiste (et rejoignent en cela, par la bande de l'activisme, le conseillisme propagandiste) soit uniquement comme "théorique" sans comprendre en quoi le programme communiste est une praxis, unité indissociable de la théorie et de la pratique.
- A l'autre pôle, se trouvent (comme nous l'avons vu plus haut) les théories "léninistes" plus ou moins dérivées d'une interprétation réductrice du "Que faire?", de la "construction du parti" conçue comme addition du "travail syndical" --reproduisant le syndicalisme que cela soit dans les syndicats "officiels" ou dans d'autres groupes "ouverts", "immédiats", ...- et du "travail politique", avec en corollaire toute la problématique contre-révolutionnaire de la transcroissance du programme minimum, des revendications transitoires, du "pont" à établir entre la classe et le parti, entre le mouvement et le but, dès lors considérés comme entités séparées. Cette conception nie bien entendu l'émergence spontanée du parti du sol de la vieille société et lui oppose tout un plan de construction, en fait de recrutement individuel de prolétaires, nécessitant l'entrisme dans tout groupe où se trouvent des "prolétaires sociologiques" --dans les syndicats, cercles sportifs, culturels, ...-- pour y gagner, à force de manoeuvres, la direction et ainsi pouvoir diriger de larges masses ouvrières. Mais cette direction ne peut s'obtenir qu'en abandonnant le programme communiste, dans un premier temps nécessairement minoritaire, et en adoptant un programme bourgeois puisque l'idéologie dominante est l'idéologie de la classe dominante. Ces militants parvenus à la tête d'organisations bourgeoises, cela signifie leur liquidation à court terme soit comme dirigeants, soit comme communistes; cela signifie presque toujours la liquidation du parti lui-même, de son programme entraîné à la suite de ces militants, dans une spirale activiste/opportuniste, sombrant rapidement dans une pure et simple pratique bourgeoise, syndicaliste. Ce processus qui a déjà entraîné de mulitples groupes dans le camp bourgeois, se complète caricaturellement de la panoplie de "tactiques souples" (de compromissions) toutes justifiées au nom du "réalisme", du "concrétisme" et appuyées sur la tristement célèbre brochure de Lénine: "La maladie infantile du communisme: la gauchisme". Ces "tactiques" vont de la magouille pure et simple à l'élaboration méticuleuse de toutes les étapes, de la succession des revendications qui devraient infailliblement entraîner les prolétaires à la révolution. Toutes ces constructions artificielles, ces plans étapistes, ces cahiers de revendications transitoires, outre qu'ils veulent modeler le mouvement sur leurs shémas idéologiques, ne servent, au mieux, à rien, dépassés totalement par le déclenchement généralisé du mouvement

et, au pire, ils sont de réels freins, des entraves à une lutte qui ne se développe pas graduellement pais par sauts qualitatifs et qui, pour aller de l'avant, ne doit pas se fixer de limites préalables, au contraire, elle doit tendre à tout vouloir, à tout prendre. Comme nous l'avons vu plus haut, c'est le contenu même du mouvement qui dépæsse dans les faits toutes les étapes transitoires inventées par les "constructeurs" et qui, dans la plupart des cas, sont autant d'obstacles à la marche même des luttes.

De la prémisse de base déterminant le surgissement du parti du sol de la société moderne, une conséquence s'impose: le parti se dirige centralement et directement au niveau mondial --centralisme organique: centralisation dans le temps et dans l'espace--. Son existence pleine et entière n'est donc matériellement possible que portée par une vague internationale de lutte de classe telle celle de 1917-1923. C'est en ce sens, que nous pouvons dire qu'une réelle et effective concrétisation du parti, que son existence mondiale (non plus tendancielle, substancielle) n'est possible que lorsqu'existent de puissantes forces prolétariennes agissantes, certes dans leur grande majorité encore inconsciemment, que lorsque la période est ouvertement une période de révolution, de renversement du rapport de forces entre bourgeoisie et prolétariat qui ne peut se concevoir qu'au niveau mondial. C'est dans ces conditions, au feu de la lutte, que les différents rents noyaux, groupes communistes dispersés de par le monde, ayant assumé le plus adéquatement les tâches préparatoires, parviennent à s'unifier, à se centraliser pour effectivement diriger la révolution communiste mondiale. Le parti ne vient donc pas d'une matrice pure et dure, d'une zones géographique particulière ou d'un unique noyau communiste, mais au contraire, il surgit "spontanément" des flancs de la société en décomposition et la garantie de son contenu pleinement révolutionnaire lui est donné grâce justement au travail impersonnel des noyaux communistes, fournissant, le moment venu, la capacité de na pas toujours refaire les mêmes erreurs, la capacité de diriger le mouvement à la victoire difinitive. Idendifier les noyaux communistes d'aujourd'hui au parti de demain, outre le côté mégalomane, signifie ne pas comprendre les deux aspects fondamentaux de l'existence du parti, à la fois son surgissement spontané et l'indispensable maturation préalable à ce surgissement préparé ultra-minoritairement au sein de petits groupes communistes qui, aux moments décisifs, seront les seuls capables de donner au parti une direction pleinement communiste. Comprendre cette différence essentielle -- quantitative et qualitative -- entre le parti de la révolution et les groupes qui, quels que soient les changements de nom et autres vicissitudes, préparent inlassablement son surgissement, c'est se donner les réels moyens de travailler aujourd'hui à cette tâche centrale qui est d'assumer dès aujourd'hui, avec nos faibles forces, toutes les tâches qui, en période révolutionnaire, détermineront la victoire prolétarienne.

Déjà la gauche communiste d'Italie en exil ("Bilan" - "Prometeo") avait perçu cette réalité lorsqu'elle définissait, sur base du changement fondamental du rapport de forces entre capitalisme et communisme durant les années '30, les tâches de la fraction: toujours plus passer au crible de la critique les expériences passées, toujours plus combattre toutes les falsifications pour restaurer le programme communiste tout en rejetant le volontarimse organisationnel, l'activisme, la construction artificielle du "parti" ne pouvant, dans cette période de contre-révolution, ne servir qu'à l'ennemi (comme l'a démontré la création de l'"internationale"trotskyste). En ce sens, la direction non-activiste de la fraction (Vercesi, Pieri, Jacobs, ...) donna à celle-ci la capacité théorique et pratique (elle fut quasiment le seul froupe au monde à pouvoir le faire) d'interpréter et d'intervenir d'un point de vue de classe contre la guerre impérialiste déclenchée en Espagne pour détruire le prolétariat (1936-39). Mais, quelques

années plus tard, cette même position de "repli" en période de contrerévolution, sur les tâches les plus fondamentales, de rejet des succès éphémères de "la conquête des masses", fut battue au profit de la création volontariste et sans principe du "parti" en Italie autour de Damen en 1943-45, alors que Vercesi comme Bordiga maintinrent une position de retour au travail plus fondamental de restauration programmatique (ce qui notamment provoqua la scission de 1952).

Au travers de cette expérience historique, nous voyons en quoi la capitulation des communistes devant la difficulté à avancer à contre-courant, au profit de la popularité, de l'immédiateté, entraîne inévitablement ceux-ci sur la voie de la dégénérescence, de la liquidation des acquis programmatiques du mouvement ouvrier. Les communistes resteront donc, même en période révolutionnaire une extrême minorité alors qu'ils représentent les intérêts de l'immense majorité des hommes, de l'humanité entière; et cela non du fait de notre volonté, mais parce que le rapport de forces n'est durablement imposable en faveur du prolétariat qu'après la victoire mondiale de la révolution, qu'après une période de dictature révolutionnaire. Ce n'est qu'en détruisant l'Etat bourgeois mondial, en détruisant les rapports de production capitalistes, l'esclavage salarié et tous ses défenseurs, --curés, patrons, gauchistes, syndicalistes, ...- que le parti com-muniste pourra devenir un "parti de masse", le "parti de l'humanité", la nouvelle communauté victorieuse, la société communiste. Le parti communiste, même s'il agit dans l'intérêt de l'humanité, même s'il dirige dans la lutte et dans l'insurrection, des millions de prolétaires, restera une extrême minorité de prolétaires unis par le programme défendant les intérêts historiques du prolétariat et donc ceux de la libération de l'homme.

V. LE MODE DE VIE DU PARTI

Du communisme comme détermination essentielle du parti découle immanquablement les caractéristiques du parti de demain, son mode de vie:

"Etant donné qu'il est préfiguration de la société communiste, le parti ne peut pas s'accomoder d'un mécanisme, d'un principe de vie, d'organisation qui soit lié à la société bourgeoise; il doit réaliser la destruction de celle-ci." (Origine et fonction de la forme parti - Invariance n°1)

Cette question n'est pas une simple question technique, mécanique, il en va de la vie même du parti car pour le communisme il ne peut être question d'antagonisme entre les "principes" (la stratégie) et les "tactiques", entre les affirmations programmatiques et la pratique quotidienne. "On en peut pas séparer mécaniquement les questions politiques des questions d'organisation" (Lénine - ler congrès du P.C.R.).

Nous avions, il y a quelques années, essayé, dans un rapide énoncé de thèses, de, à la fois, synthétiser le peu d'acquis programmatiques sur cette question (principalement dus à la gauche communiste d'Italie) et à la fois, tracer notre propre ligne de conduite. Nous reproduisons ici ce document car il exprime toujours, dans ses grandes lignes, notre orientation et ce, en parfaite adéquation aux thèses centrales de ce texte "Communisme et parti".

- 1. Le mouvement social communiste existe et s'affirme pour et comme unification de la dernière classe exploitée et révolutionnaire de la pré-histoire humaine: le prolétariat. La base matérielle de cette unification se trouve dans la mondialisation des rapports de production, réalisée entièrement par le capitalisme.
- 2. Mais qui dit mouvement <u>d'unification</u> et <u>unificateur</u> (Â) dit d'abord séparation. Et effectivement, si le mouvement communiste est l'unification/affirmation du prolétariat comme classe pour soi, ce mouvement est l'anti-thèse du mouvement capitaliste visant à la parcellisation, à l'atomisation des individus (négation des classes) en tant que "citoyens" et donc à la réalisation de la séparation/réification achevée: la démocratie.
- 3. La tendance du prolétariat à s'unifier est donc principiellement anti-démocratique et totalitaire car elle vise à résoudre la contradiction travail salarié/capital par la dictature du prolétariat, dictature de la classe révolutionnaire et exploitée contrainte de toujours agir dans le sens de la négation même des bases de sa domination. (Ce qui explique le dépérissement des classes et de l'Etat ouvrier.) C'est pourquoi: "les communistes n'ont pas de constitutions codifiées à proposer. Ils ont un monde de mensonges et de constitutions cristallisées dans le droit et dans la force de la classe dominante à abattre. Ils savent que seul un appareil révolutionnaire et totalitaire de force et de pouvoir, sans exclusion d'aucun moyen, pourra empêcher que les infâmes résidus d'une époque de barbarie ressurgissent et qu'affâmé de vengeance et de servitude, le monstre du privilège social relève la tête, lançant pour la millième fois le cri menteur de Liberté" (Bordiga 1951).
- 4. Le marxisme rejette catégoriquement toute vision anti-autoritaire, démocratique et fédéraliste qui ne sont en fait que l'acceptation organisationnelle de la réalité des séparations capitalistes et de leur idéologisation. En effet, ces idéologies signifient en pratique l'addition (=entérinement) des particularismes, des localismes, des corporatismes, ... (de toutes les séparations/catégories du capital, le fétichisme des décisions majoritaires et donc la soumission politique aux idées dominantes, émanant nécessairement de la classe dominante. Répondons encore une fois avec Engels: "qu'une révolution est certainement la chose la plus autoritaire qui soit, c'est l'acte par lequel une partie de la population impose sa volonté à l'autre au moyen de fusils, de baïonnettes, et de canons, moyens autoritaires s'il en est; et le parti victorieux, s'il ne veut pas avoir combattu en vain, doit maintenir son pouvoir par la peur que ses armes inspirent aux réactionnaires" (De l'autorité).
- 5. Le communisme, comme mouvement social, est donc par essence (nécessité) centraliste et organique, car il tend à agir en tant que classe pour soi, en tant qu'un et un seul corps -organisme- uni (=dépassement dialectique des séparations internes) par ses intérêts historiques. Le mouvement communiste ne peut agir comme organe -tout uni et homogène- qu'en étant strictement centralisé. En ce sens, le centralisme communiste ne peut être qu'organique. Le mouvement pour être organique doit se centraliser; la centralisation du mouvement est organique.
- 6. Ce mouvement communiste existe depuis qu'existe le prolétariat. Il se matérialise dans le temps et dans l'espace, notamment par

- l'existence de groupes, fractions, noyaux, ... communistes, à la fois produits de la tendance à l'association du mouvement ouvrier -tendance à la centralisation organique- et comme agent, volontaire et conscient, de la centralisation/unification -organicité de la classe-. Le programme des communistes n'est en effet rien de plus (ni de moins) que la synthèse des buts et des moyens d'un mouvement historique qui se déroule sous nos yeux.
- 7. Les lois générales déterminant le mouvement communiste sont celles qui déterminent l'action et l'organisation des minorités communistes. Le parti agit donc comme un corps et est centralisé, il se centralise pour agir comme un corps; son régime interne est le centralisme organique (B). "La démocratie ne peut pas être pour nous un principe; le centralisme, lui en est indubitablement un puisque les caractères essentiels de l'organisation du parti doivent être l'unité de structure et de mouvement. Le terme de centralisme suffit à exprimer la continuité de la structure du parti dans l'espace, et pour introduire l'idée essentielle de la continuité dans le temps, c'est-à-dire la continuité du but vers lequel on tend et de la direction dans laquelle on avance à travers des obstacles successifs qui doivent être surmontés, mieux, pour relier dans une même formule ces deux idées essentielles d'unité, nous proposerions de dire que le parti communiste fonde son organisation sur le 'centralisme organique'." (Bordiga - 1922)
- 8. La base de l'action unitaire du parti est son programme. Le centralisation interne est donc uniquement politique (son corollaire est la décentralisation technique, la division du travail). La fonction du centre politique est de synthétiser l'ensemble de l'activité organisationnelle et de diriger celle-ci en parfaite adéquation avec son programme. La liaison permanente entre centre et périphérie (base et sommet si on y enlève la connotation "bureaucratico-libertaire") est indispensable au fonctionnement dialectique de l'organisation: synthétiser les acquis, les pratiques de toutes les "sections", "commissions", "cellules", parties, ... de l'organisation et, en même temps, diriger celles-ci dans une action unitaire et compacte. "On ne crée ni les partis ni les révolutions. On dirige les partis et les révolutions en unifiant toutes les expériences révolutionnaires utiles à l'échelle interna-- tionale, afin d'assurer le maximum de chances de victoire du pro-· létariat dans la bataille qui est l'aboutissement inévitable de 💮 l'époque historique que nous vivons." (Bordiga - 1921)
- 9. Il s'agit ici, encore une fois, du rejet principiel de tout démocratisme, car ce n'est pas à la "base de contrôler de temps en temps le sommet", ni à celui-ci d'imposer n'importe quelle orientation. Il n'y a pas à contrôler le centre car celui-ci n'a pas le pouvoir -délégation- de changer le programme -principes et tactiques- de l'organisation. Le corollaire de cette conception est le développement permanent et réel de la conscience -formation et information- de chaque militant pour qu'il puisse être en prise directe et politique avec l'ensemble de la praxis organisationnel-1e. C'est ainsi que chaque militant est le garant de l'orientation générale de l'organisation et que celle-ci garantit la pratique de chacun de ses militants (C). C'est pourquoi, il ne s'agit jamais, dans une organisation communiste de "déléguer" son pouvoir et donc d'"élire" le centre; "déléguer c'est en effet renoncer à la possibilité d'une action directe et la prétendue souveraineté du droit démocratique n'est qu'une abdication, le plus souvent en faveur de filous" (Bordiga - 1951).
- 10. La question de la discipline/auto-discipline se règle de la même manière; il y a auto-discipline stricte dans l'application de

- l'orientation organisationnelle car celle-ci est conforme au programme politique, base d'adhésion volontaire de chaque militant. On en peut donc faire appel à la discipline que s'il y a accord politique; si celui-ci n'existe plus, l'appel à la discipline n'est plus qu'une mesure bureaucratique utilisée pour étouffer des divergences politiques (émanant la plupart du temps de minorités) et signifie l'incapacité de l'organisation à répondre à de nouvelles questions posées par la lutte de classe.
- 11. Nous savons programmatiquement (cf. "Le principe démocratique") qu'il faut différencier le mécanisme démocratique (prise de décision à la majorité) de sa fétichisation (la majorité a par définition raison et la minorité tort). Et si dans l'organisation, nous devons utiliser techniquement le mécanisme de prise de décision majoritaire (s'il en existait un autre globalement plus adéquat, il serait à mettre directement en pratique), c'est en le libérant expressément de la mystique démocratique ("un homme, une voix", "éligibilité / révocabilité", "contrôle démocratique", "campagne électorale", ...) apanage de tout organisme bourgeois. "Le critère démocratique est pour nous, jusqu'ici, un élément matériel et accidentel dans la construction de notre organisation interne et la formulation de nos statuts de parti: il n'en est pas la plateforme indispensable. C'est pourquoi, quant à nous, nous n'érigerons pas en principe la formule organisative bien connue de 'centralisme démocratique'" (Bordiga 1922).

février 1980

Notes

(A) Comme le dit Luckas, le concept d'unité, "unité du sujet et de l'objet, du fini et de l'infini, de l'être et de la pensée, etc. présentent cet inconvénient que les termes d'objet et de sujet etc. désignent ce qu'ils sont en dehors de leur unité; ils n'ont plus le sens que leur expression énonce dans leur unité" (Histoire et conscience de classe - 1922).

٠.

- (B) Il va de soi que si le régime interne d'une organisation doit être conforme aux principes politiques de celle-ci, il ne peut être conçu comme une garantie "en soi" de l'action et de la pratique de cette organisation. "Le parti peut être ou ne pas être adapté à sa tâche qui est de propulser l'action révolutionnaire; au reste, la question ne se pose pas pour le parti en général mais pour le parti communiste; et le parti communiste lui-même n'est pas garanti à l'avance contre mille dangers de dégénérescence et de dissolution; ce qui le met à la hauteur de sa tâche, ce ne sont ni ses statuts, ni de simples mesures d'organisation intérieure: ce sont des caractères positifs qui se développent en même temps que lui DU FAIT qu'il participe à la lutte en tant qu'organisme possédant une orientation unitaire dont il est redevable à sa conception du processus historique, à un programme fondamental entré dans la conscience collective et sa discipline" (Bordiga 1922).
- (C) Nous voyons ici en quoi le centralisme organique n'est pas unilatéral; de la périphérie vers le centre, mais nécessite également que chaque militant soit lui-même un agent centralisateur; (contre la vision stalinienne du centre omnipotent et des militants inconscients) qu'il soit réellement, à tout moment, "les bras et les yeux" de l'organisation. Le corollaire de la fonction synthétique du centre est donc bien la responsabilisation personnelle de chaque militant, sa pleine compréhension de sa praxis.

Bien entendu, ces thèses ne sont encore qu'une <u>ébauche</u> dans la compréhension pratique du centralisme organique. Ce que nous savons surtout, et c'est primordial, c'est ce que nous ne voulons pas. C'est dans l'ensemble de la pratique ouvrière, au sein du développement général et mondial de la lutte de classe que s'affirme et s'affirmera comme unique mode de vie et de fonctionnement, le centralisme organique, la réponse organique —du tout— et organisationnelle aux besoins de la lutte prolétarienne, balayant toutes les règles et fétiches démocratiques. Pas de parti sans centralisme organique. La centralisation organique—l'organicité de la classe— est la concentration de toute la force, de toute la puissance prolétarienne, c'est l'organisation en un parti unique. Ainsi, la ligne historique de constitution du parti s'articule autour de la centralisation dans le temps et dans l'espace en un corps unique vivant, agissant. C'est cela que nous appelons le centralisme organique.

Il est clair, à la suite de ce développement, que, tout comme nous rejetons dos-à-dos le léninisme et l'anti-léninisme, nous rejetons autant le démocratisme ("contrôle par les militants, élections et révocabilité des "responsables", ...) que son complément bureaucratique et militariste (congrès de prestige, fonctionnariat, suivisme, prédominance des "techniciens", ...), tous deux répondant à la formule du "centralisme démocratique". Cette formule, comme son nom l'indique, cumule tous les inconvénients: et le fonctionnement démocratique et évidemment les magouilles bureaucratiques. Parfaite image du fonctionnement de la société bourgeoise (et en particulier, parfait recopiage du fonctionnement parlementaire), le centralisme démocratique (complété par la "bolchévisation": l'organisation sur base des cellules professionnelles et donc corporatistes) est un des plus parfaits modèles de fonctionnement pour les organisations de la bourgeoisie. Pour elle aussi il s'agit d'avoir une parfaite adéquation entre son programme, celui du capital, et son mode de fonctionnement, le mécanisme démocratique. C'est la cohérence de la contre-révolution.

Historiquement, le centralisme démocratique fut une tentative des bolchéviks de concilier la nécessaire direction dictatoriale des actions pour pouvoir répondre correctement aux besoins de la lutte (dans un climat général de clandestinité) et le mode de vie de la social-démocratie dilettantiste, académique et magouilleur. C'est ce qui donna naissance à l'adjonction contre-nature de la centralisation des actions ouvrières --programme du communisme-- et de la démocratie --programme du capital--. Ce qui s'est révélé pratiquement inadéquat, faux puisque chaque fois que Lénine ou Trotsky durent faire triompher une position de classe (cf. le défaitisme, les thèses d'avril, le boycott de la Douma, la préparation de l'insurrection, ...) ce fut strictement anti-démocratiquement. Lénine passait ouvertement au-dessus de toutes les règles démocratiques internes pour faire appel aux militants d'avant-garde, menaçant le "parti" bolchévik de sa démission, ... et, au contraire, chaque fois qu'il s'agissait d'entériner une politique bourgeoise, cela se fit en grande pompe majoritaire, dans la stricte légalité démocratique (cf. les II, III, IV, V, ...èmes congrès de 1'I. "C".). Nous ne répèterons jamais assez que l'unique pratique "parlementariste révolutionnaire" de Lénine fut de faire dissoudre a constituante à coups de baïonnettes. Nous aussi, nous détruirons le parlement, même contre l'avis majoritaire des ouvriers.

Si le centralisme démocratique était déjà, du temps de Lénine, une aberration contre-nature, il est rapidement devenu, dans les partis staliniens, trotskystes, ... voire conseillistes, la panacée pour faire avaliser majoritairement par une base "inculte" n'importe quelle décision d'une direction inamobible (sauf, comme il se doit en cas de règlement de compte inter-fractions, lors de la liquidation d'une partie de l'"ancienne" direction choisie comme bouc émissaire, cf. les

retournements tragico-comiques de la direction des P. "C" chinois, russe, ...). Et il est dès lors du plus haut comique de constater que dans tous ces "partis" soi-disant révolutionnaires, fonctionnant grâce au centralisme démocratique, n'importe quel changement d'orientation (parfois même de 180°) sera toujours démocratiquement avalisé, car c'est démocratiquement que ces partis poursuivent leur politique bourgeoise.

Encore une fois, entre communisme et démocratie se situe une frontière de classe. Le mode de vie de notre parti ne peut que, tendanciellement, exprimer notre projet, la communauté humaine. Il ne peut être question d'accepter, de valoriser en notre sein des pratiques, des fonctionnements, des attitudes, ... en contradiction avec notre programme. Nous devons, au contraire, les détruire, comme nous agissons pour détruire tout le vieux monde.

Nous avons essayé, dans cette contribution à la "fameuse" question dite du parti, de redéfinir quelques concepts de base de la théorie marxiste --destruction de toutes les idéologies -- dans la perspective unique du communisme, de la réunification de l'espèce. Agir pour cette réunification ne peut se concevoir que comme un tout, que comme un seul et unique mouvement d'unification détruisant toutes les médiations imposées par le vieux monde. Il n'y a pas plusieurs mouvements révolutionnaires, partis, orientations, ... à choisir selon une "libre pensée", il n'y a qu'un mouvement révolutionnaire, un parti, une seule orientation, une seule direction qui démontre la vérité, du point de vue prolétarien, par sa pratique, par l'instauration de la dictature du prolétariat --évidemment dictature de parti-- pour l'abolition du travail salarié, transition vers la nouvelle communauté, le communisme intégral. C'est pourquoi, le "vrai" parti communiste mondial est celui qui nous conduira à la victoire définitive, et non, la chimère reproduction des formes passées, des pseudo-recettes infaillibles, le parti idéal planant tant dans la tête des léninistes que dans celle de leurs frères ennemis, les anti-léninistes.

"La classe vit, lutte, avance, vainc grâce à l'oeuvre des forces qu'elle a engendrées dans les douleurs de l'histoire. La classe part d'une homogénéité immédiate de situation économique, qui nous apparaît comme le premier moteur de la tendance à dépasser, à briser l'actuel système de production mais pour assumer cette tâche grandiose, elle doit avoir une pensée propre, une volonté propre visant précisément à atteindre les buts que la recherche et la critique ont définis, une organisation de combat propre qui canalise et utilise avec le meilleur rendement les efforts et les sacrifices. Tout cela, c'est le parti." (Bordiga - Parti de classe - 1921) (souligné par nous).

NOTES

(1) Notamment dans:
"Classe et Parti" - "upture avec le CCI - brochure du GCI
"Présentation" - Le Communiste n°6
"Contribution au regroupement des révolutionnaires" - Le Communiste n°7

- "A propos de l'activité du groupe 'Des chômeurs en lutte'" Action Communiste n°6.
- (2) Dans l'ensemble des courants démocratico-gestionnistes, le courant conseilliste est celui qui a certainement le plus ouvertement renié la compréhension marxiste de l'organisation du prolétariat en parti (cf. notamment la brochure du CCI: "Organisations communistes et conscience de classe" et plus récemment le texte: "Au-delà du parti" du Collectif Junius paru aux éditions spartacus).
- (3) Nous envisageons ici plus particulièrement les conceptions léninistes "dures" du "parti" construit pierre après pierre sur base de l'utilisation des "tactiques souples" et non les courants léninistes plus populistes dont les conceptions du "parti" de masse, du front unique, ne sont que la reproduction exacte, même pas radicalisée, des partis sociaux-démocrates. Donc, lorsque nous critiquons la conception léniniste du parti, il s'agit de celle du "Que faire?" et non de ce que les épigones du "léninisme" en ont fait.
- (4) Sur cette question, nous renvoyons le lecteur à notre texte: "De l'aliénation de l'homme à la communauté humaine" paru dans Le Communiste n°14.
- (5) Lorsque nous employons le terme "social" (cf. mouvement social, projet social, révolution sociale, ...) ce n'est nullement pour sacrifier à la mode passagère du petit milieu de f'ultra-gauche européenne, mais pour signifier par ce terme la totalité que représente notre mouvement, notre projet, notre révolution, ... ne pouvant jamais être identifié à l'un de ses aspects: économique, philosophique, politique, militaire, ... L'on pourrait, avec le même contenu totalisant et totalitaire, utiliser le perme politique si celui-ci n'était pas vulgairement interprété dans le sens de la politicaillerie, de la simple représentation superstructurelle du gouvernement. Dans la langue française existe d'ailleurs la différenciation entre le politique (au sens de la totalité) et la politique (au sens de la magouille parlementaire). Face à ces difficultés linguistiques, nous utiliserons préférentiellement le terme "social" pour identifier la totalité (sociale, économique, politique, ...) que représente notre mouvement.
- (6) Marx, quitte à faire grincer tous les formalistes, opposait au parti de l'ordre, l'ensemble du parti de l'anarchie (cf. Les luttes de classe en France): "Aussi varié que fût d'ailleurs le socialisme des diverses grandes fractions du parti de l'anarchie, (...) il était d'accord sur un point: proclamer qu'il est le moyen d'émancipation du prolétariat et que l'émancipation de celui-ci est son but".
- (7) Tous les matérialistes vulgaires s'arrêtent à une définition sociologique voire strictement économique de la classe ouvrière qui les entraînent inévitablement sur le terrain de la bourgeoisie, ne comprenant le prolétariat qu'en tant que classe exploitée, reproductrice du capital et non en tant que classe révolutionnaire.
- (8) De la même manière, dans le mode de production capitaliste, la forme valeur --la valeur d'échange-- découle nécessairement de la substance de la valeur, le travail abstrait (cf. Le Capital).
- (9) "La situation extrême du prolétariat en tant que "non-classe" est celle de son existence unique "pour le capital", sa totale atomisation, sa dissolution dans le peuple. La domination intégrale de la contre-révolution dans la démocratie purifiée --fasciste ou antifasciste- est parvenue presque entièrement à réaliser cet état de négation de classe dans la période préludant à la seconde guerre mondiale (cf. Bilan). Pour notre part, nous utiliserons préférentiellement le

concept de "non-classe" à celui "plus classique" de classe pour soi pour mieux indiquer justement que la différence entre "classe en soi" et "classe pour soi" exprime d'une part l'inexistence du prolétariat en tant que classe révolutionnaire et d'autre part son affirmation comme telle." (Le Communiste n°14).

- (10) Le matérialisme historique ne s'appuie pas sur la simple réalité immédiate --la place de tel ou tel individu ou groupe d'individus dans la société bourgeoise-- pour en déduire mécaniquement le projet social, le programme politique; la caricature de ce procédé vulgaire étant l'ouvriérisme pour qui tout dépend du travail effectué par chaque individu pour déterminer sa nature "individuelle" de classe! Au contraire, le matérialisme historique s'appuie sur la réalité matérielle et historique de tout l'arc historique --de la communauté primitive au communisme-- pour affirmer qu'historiquement une collectivité d'hommes, le prolétariat, classe exploitée dans le processus de production capitaliste, est la classe révolutionnaire qui imposera le communisme à l'humanité et libérera celle-ci du règne de la nécessité. Sur cette question, nous renvoyons le lecteur à notre texte: "Notes critiques sur le matérialisme dialectique" publié dans Le Communiste n°13.
- (11) Nous considérons "l'Etat et la révolution", les différents textes "Contre le courant" développant les positions défaitistes révolutionnaires ainsi que le "Que faire?" non réduit aux simples questions de la "construction du parti" et de la "conscience extérieure", mais exprimant la lutte contre l'économisme, l'idéologie terroriste et réaffirmant la nécessité du parti combattant, comme étant parmi les plus hautes tentatives de Lénine à rompre avec la bourgeoisie, en restaurant, partiellement, le programme communiste. D'autre part, dans notre texte "Quelques leçons d'Octobre" dans Le Communiste n°10/11, nous avions largement développé en quoi c'est Lénine lui-même qui dut changer tout le programme de son "parti" (cf. les thèses d'avril) tout en luttant avec acharnement contre tous les cadres et "vieux bolchéviks" (Zinoviev, Kamenev, Staline, ...) que rien ne différenciait des menchéviks. Comme le dit justement J. Barrot: "La révolution russe s'est déroulée contre les idées du "Que faire?" (Le "renégat" Kautsky et son disciple Lénine).
- (12) Cette conception erronée et dichotomique, séparant les "luttes immédiates" des "luttes historiques" est même apparue dans certains de nos textes. Elle matérialise pour nous aussi, un manque de rupture avec les vieilles conceptions léninistes et/ou conseillistes.
- (13) Nous ne développerons pas ici la question complexe de la création tardive (en 1919) et de l'extrême rapidité d'involution de la IIIème Internationale. Nous voulons simplement souligner que si cette création matérialise indiscutablement une tentative de classe, la direction prise dès le début de son existence (exécutif de Moscou avec à sa tête Zinoviev) entraîna très rapidement l'I.C. à renoncer au programme communiste (cf. l'élimination des exécutifs "gauchistes" entre les Ier et IIème congrès, l'établissement des vingt et une conditions, l'exclusion du K.A.P.D., le frontisme, les alliances inter-classistes dont le "national-bolchévisme", ... le "socialisme en un seul pays"). Nous reviendrons prochainement à ces questions.
- (14) C'est le cas des multiples groupes qui avaient pris une position défaitiste dans la première guerre mondiale et qui s'organisèrent dès avant la création de l'I.C.; cf. la fraction abstentionniste du P.S. en Italie, les I.K.D. en Allemagne, le P.C. de Van Overstraeten en Belgique, la F.O.R.A. communiste en Argentine/Chili, ... le groupe Péricat en France, le P.C. de S. Pankhurst, le P.C. d'Inde, les I.W.W. et le S.L.P. aux U.S.A., le P.C. de Hollande, ... etc.

- (15) Si nous donnons cet exemple, c'est en sachant bien qu'il est toujours très délicat d'exemplifier un processus social par un fonctionnement physiologique. Nous ne voulons retenir de cet exemple que l'image dialectique exprimant une réalité non séparée et non identique.
- (16) Cela disqualifie, dès maintenant, tous les "partis" qui, en période non-révolutionnaire, s'autoproclament "parti de la révolution" alors qu'une des bases de la compréhension marxiste du surgissement du parti est justement que celui-ci ne se "proclame pas" n'importe quand, mais cristallise, centralise, immédiatement au niveau mondial, la réalité des forces communistes dirigeant la vague révolutionnaire.
- (17) C'est notamment le cas du groupe "Communisme ou Civilisation" qui, s'il doit résoudre toutes les questions, planifiées dès aujourd'hui, à la vitesse de ses publications, postpose son action "pour tranformer le monde" à de nombreuses dizaines d'années. En disant cela, nous ne voulons nullement critiquer le fait d'entreprendre un tel travail, ce que nous critiquons (outre certaines de leurs positions), c'est d'entreprendre exclusivement ce travail.
- (18) Ayant toutes en commun la peur pathologique et bourgeoise de "violer" la pureté de la classe conçue évidemment dans le sens économiste le plus vulgaire.

NOUVELLE PUBLICATION DU GROUPE COMMUNISTE INTERNATIONALISTE

"BOLETIN" SUPLEMENTO para espana de COMUNISMO

Sommaire du numéro 1:

- PRESENTACION
- SOBRE LAS GUERRAS

- ESPANA 1982 : Sobre los sindicatos
Un nuevo gobierno contra el
proletariado
Respuesta obrera.

Pour_toute_correspondance écrire à :

Apartado de correos 61.058 Madrid -Chamartin-Espana

CONTRE LA MYTHOLOGIE JUSTIFIANT LA LIBERATION NATIONALE

L'ensemble des idées fausses sur le développement du capitalisme lui-même et sur les formes de luttes nécessaires pour le combattre dominent encore non seulement la majorité des ouvriers mais aussi de nombreux groupes de militants révolutionnaires qui s'organisent à différents niveaux pour combattre cette société. Le combat contre toute cette idéologie --idéologie qui est une force matérielle qui maintient la division du prolétariat mondial et dont on ne pourra se libérer intégralement que par sa destruction qui ne se réalisera elle-même qu'au travers de la destruction despotique de la base matérielle qui la produit: la société capitaliste-- est une tâche essentielle et permanente des communistes.

A chaque fois que le capitalisme montre ouvertement sa vraie nature: la soumission de toute l'humanité à la misère, la barbarie et la tyrannie, l'ensemble des mythes qui prédominent dans la société ont comme commun dénominateur l'attribution des causes de ces calamités à des phénomènes extérieurs au développement propre du capitalisme, à l'existence de "dirigeants archaïques", de "fautes de développement", de "restes de féodalisme", etc.

Même des groupes ouvriers qui se sont retrouvés à l'avant-garde de luttes, limitées régionalement, restent partiellement prisonniers de cette mythologie; ce qui les conduit en permanence à des pratiques contradictoires qui ne contribuent pas du tout à la victoire de la ré-volution communiste, au contraire. L'emprise de cette idéologie s'exprime au pire, dans la vision communément admise de la misère extrême des dits "pays pauvres", "dépendants", "retardés", de la "paysannerie", etc., termes qui cachent, maquillent, distordent la réalité. Cependant, cette vision (qui est celle de l'ensemble du capital) amène à justifier des "tactiques spécifiques" pour telle ou telle région, pour la "paysannerie", pour les "pays pauvres", etc. telles les "réformes agaires", les "tâches démocratiques", les "révolutions par étapes" ou "permanentes", les "assemblées constituantes", etc. qui ont toujours divisé le prolétariat et l'ont même conduit au massacre. Et cette vision est au moins aussi enracinée chez les révolutionnaires qui habitent les puissances impérialistes que chez les révolutionnaires qui seraient directement impliqués par cette politique. Ainsi, le mythe d'une Amérique Latine (d'une Afrique ou d'une Asie) moitié capitaliste, moitié autre chose, est plus fort aux Etats-Unis et en Europe qu'en Amérique Latine même (en Afrique ou en Asie) où la confrontation directe à la réalité de tous les jours se charge de le combattre. Mais en contre-partie, en Amérique Latine, Afrique ou Asie, le mythe selon lequel l'ouvrier européen et nord-américain est embourgeoisé est plus fort qu'aux Etats-Unis ou en Europe où la confrontation directe à la réalité quotidienne se

charge aussi de le démentir. Ces mythes se complètent pour entraver la solidarité internationale de classe: dans les dénommés "pays développés", on ne comprend pas le caractère directement communiste de la lutte du prolétariat de ces continents "peuplés presqu'exclusivement de paysans" (!); dans les dénommés "pays sous-développés" (!), on ne comprend pas non plus le caractère révolutionnaire de la lutte prolétarienne en Europe, aux Etats-Unis, ... "menée par des ouvriers réformistes" (!)

Pour combattre les mythes plus enracinés et contribuer à la tâche indispensable d'affirmation du programme communiste, nous avons lancé cette série de textes, chacun d'eux présentant dans la forme la plus exacte possible quelques uns de ces mythes/thèses, les critiquant de façon brève et concluant avec une contre-thèse. Systématiser de cette façon l'idéologie de libération nationale, pour la critiquer, ce n'est pas facile et dans beaucoup de cas, il y aura des réitérations d'une thèse à l'autre, l'une pouvant inclure partiellement ou totalement l'autre. Cela est dû à ce qu'elles sont étroitement liées et que toutes peuvent se résumer à une incompréhension du développement du capitalisme et de son antagonisme: le communisme; à ce que chaque thèse dominante est une condensation de mythes. Le lecteur qui a suivi attentivement nos publications comprendra que cette série de textes donne suite en la concrétisant, au texte "La libération nationale: couverture de la guerre impérialiste" publié dans Comunismo n°2 et 3 et que nous publierons prochainement en français.

THESE I: La misère est due à une pénétration insuffisante du capitalisme (ou de la civilisation). Et encore, cet énoncé ne rapporte que l'aspect du mythe qui est ouvertement proclamé. Le complément nécessaire, moins ouvertement proclamé, c'est l'identification entre capitalisme et richesse, capitalisme et développement des forces productives.

Cette thèse réactionnaire est une clé de toute l'idéologie de libération nationale parce que d'elle va découler, de façon plus ou moins consciente, presque toutes les autres. Elle imagine la société bourgeoise sans les calamités inhérentes et nécessaires à la société bourgeoise, elle imagine le capitalisme sans la "désagréable" existence du prolétariat, du prolétariat en chômage, du prolétariat en hailons (lumpenprolétariat), de la "prole" (1) décimée par la malnutrition.

Non seulement le capitalisme ne peut exister sans exproprier de façon permanente une masse toujours plus grande de producteurs, ne leur laissant d'autre moyen d'existence que la vente de leur force de travail, mais, de surcroît, son propre développement engendre fatalement le développement de la production mondiale dont une partie sans cesse croissance ne peut se procurer ses moyens de subsistance. Les destructions massives de la population excédentaire, qu'elles soient permanentes (famines, maladies ... curables, ...) ou cycliques (guerres), sont le produit le plus pur du mode de production capitaliste qui, depuis son origine et de manière toujours accrue, recquiert, pour son développement, la destruction des forces productives tant existantes que potentielles de l'humanité.

⁽¹⁾ Proletariat signifie originairement celui qui n'a que ses enfants, sa progéniture.

Toutes les sociétés d'exploitation ont connu la misère et l'extermination mais aucune ne les a connues avec autant de férocité que la société bourgeoise. Sous le capitalisme, "réapparaît la barbarie, mais engendrée dans le propre sein de la civilisation inhérente à elle; de là la barbarie lépreuse, la barbarie comme lèpre de la civilisation" (Marx). Quand la bourgeoisie présente le capitalisme comme synonyme de richesse et de développement, les communistes dénoncent ce mythe face à la classe, dévoilant ce que le capitalisme a toujours été et qu'il est à chaque fois de façon plus brutale: richesse pour les uns, misère pour le reste, développement et destruction des forces productives.

Nos ennemis présenteront toujours comme modèle exclusif de la société que nous vivons, telle ou telle réalisation de l'industrie européenne, telle ou telle "grandiose réussite" américaine, telle ou telle réalisation de l'industrie soviétique ou chinoise (dans la mesure où c'est l'apologie de la société capitaliste qui est faite, il est indifférent de parler de "socialisme", d'"Etat ouvrier", ... ou de pays "occidentaux") et ils cacheront que le capitalisme c'est aussi l'accroissement de la misère relative et même dans de nombreux cas absolue des ouvriers du monde entier.

Du point de vue communiste, la société "du bien être" des exploiteurs du monde entier est tout autant un modèle du capitalisme que l'extermination à laquelle sont soumis les prolétaires du monde entier. L'industrie de guerre et l'industrie spatiale de l'URSS et des USA sont tout autant des exemples des modèles du capitalisme que les cadavres des enfants du Cambodge, d'Inde ou de Bolivie morts de sous-alimentation pour le capital. La mort de malnutrition et la faim chronique sont les frères jumeaux de l'abondance et du gaspillage; leur géniteur commun est le capitalisme.

CONTRE-THESE I : Le capitalisme est en même temps richesse et misère, accroissement et destruction des forces productives, civilisation et barbarie, barbarie de la civilisation.

THESE II: Il existe des pays pauvres, retardés ou sous-développés et des pays riches, avancés ou développés. Les raisons qui les ont conduits à ces situations sont nécessairement distinctes et donc les changements ("révolutionnaires" ou non selon les variantes) à inciter sont distincts.

La terminologie est déjà intégralement mystificatrice et tend à occulter l'histoire de la société, le présent du capitalisme et avec lui les perspectives de destruction de la société bourgeoise. En niant la clé du capitalisme, unification de l'histoire de l'humanité. les lois uniques qui expliquent le développement contradictoire du capitalisme mondial, on estompe les perspectives de destruction du développement capitaliste et de ses antagonismes sans cesse croissants, l'on divise le prolétariat mondial, on le fait courir comme un âne derrière des carottes inaccessibles qui ont pour noms: "progrès", "richesse", "développement", "capitalisme pur", ... Pays "pauvres" et pays "riches", "retardés" et "avancés", "développés" et "sous-développés", ces expressions sont non seulement la plus grossière négation moraliste, religieuse, raciste, de la réalité de la richesse et de la pauvreté existant dans tous les pays comme expressions des classes sociales antagoniques, mais en plus, elles occultent brutalement l'histoire de la pauvreté et de la richesse dans une région comme produit social pour la présenter comme un phénomène naturel, racial, climatique, divin ou encore "politique" (2) soluble par le développement du capitalisme qui amèrerait la richesse, le progrès, la civilisation. Pour démasquer ce mensonge, il suffit de rappeler quelques vérités historiques:

- Dans les zones où actuellement le prolétariat meurt de faim, ses ancêtres vivaient dans des sociétés d'abondance.
- C'est la brutale accumulation "primitive" du capital qui a détruit toutes les formes de subsistance qui ne servaient pas directement à la production/reproduction de la force de travail qui valorise le capital, ou à conserver et reproduire la force de travail que le capital maintient comme armée industrielle de réserve.
- Beaucoup de zones géographiques où, au jourd'hui, la misère absolue du prolétariat atteint des niveaux des plus spectaculaires, constituèrent, dans le passé, (sous les modes de production tribale, esclavagiste ou féodal), des zones de concentration de la tellement renommée richesse.
- Lorsque 1'on se réfère à la richesse "naturelle" (des mines, des terres arables, ...), certaines régions qui sont actuellement les plus pauvres du monde ont constitué, des siècles antérieurs durant, des pôles d'accumulation capitaliste et leur pauvreté actuelle s'explique par leur richesse passée.
- Depuis que le capital unifia l'humanité en un système social unique (au XVIème siècle); aucune "richesse", aucun "progrès", aucun "développement" dans une région, pas plus qu'un "retard", une "pauvreté", un "sous-développement", ne peut s'expliquer par des raisons autres que les lois du capital (la recherche de la plus grande rentabilité).
- Cette "pauvreté", ce "retard", ce "sous-développement" actuels sont abattus avec incomparablement plus de brutalité sous le capitalisme que toutes les misères ont pu l'être auparavant et cette brutalité se renforce avec le développement du capitalisme.
- Dans beaucoup de zones, la "richesse" a précédé la "pauvreté", le "développement" manufacturier, bancaire, culturel, commercial a précédé le "sous-développement", le "progrès" a précédé le "retard", autant de réalités tout à fait niées par toute cette phraséologie sur l'évolution linéaire d'une région en accord avec le "modèle de la civilisation".
- Le capitalisme cherche à obtenir la plus grande valorisation possible, c'est-à-dire le profit le plus élevé. Comme c'est de cette valorisation que dépend le développement et comme par définition la valorisation la plus rapide ne peut s'obtenir partout à la fois, elle sera nécessairement plus élevée dans certaines lieux, les capitaux, tendent à s'y concentrer et donc à déserter les lieux où leur valorisation est moindre. Cela explique que le développement du capitalisme tend à être polaire. En améliorant les conditions infrastructurelles -transports, etc.-, la technologie productive et en concentrant des masses humaines à la recherche de travail, le capital abaisse les coûts de production en une zone par rapport à d'autres zones (en langage bourgeois: le coût du facteur travail, les économies externes, etc.) ... et le capital attire le capital. Le développement se fait de façon toujours plus polarisée, contradictoire, comme nous pouvons le constater dans le monde entier, du Brésil à l'URSS, de la Chine aux USA.
- Pour cela, aucune administration d'Etat bourgeois, d'un pays "développé" ou d'un pays "sous-développé", d'une "économie libérale" ou d'une "économie planifiée" (3), n'a pu et ne pourra (quelle que

⁽²⁾ Appartiennent sans doute à ce type d'explication celles qui prétendent que le "sous-développement" est dû à la volonté ou à l'incompétence des administrations des Etats "sous-développés" ou à la mainmise des Etats "développés".

soit sa bonne volonté philanthropique) éviter cette polarisation croissante du développement du capital, ni dans le monde ni dans

des régions particulières.

- La décadence d'un pôle, son "sous-développement", peut être ralenti par des solutions politiques, mais jamais évité; nécessairement le capital rencontrera des possibilités d'investissements alternatifs, plus intéressantes dans d'autres pôles d'accumulation. Cela peut provenir soit de l'épuisement des conditions "naturelles" (4) qui ont favorisé son surgissement (ce pôle cessant d'être rentable relativement à des travaux ou à des recherches "artificielles"), soit à une crise de suraccumulation particulièrement concentrée en une région, un pôle, qui pousse des masses de capitaux à chercher une sortie (c'est-à-dire une autre possibilité d'investissements rentables en rapport avec la rentabilité de l'ensemble des investissements) en un autre point. Dans tous les cas, le pôle se "sous-développe" parce que le capital rencontre des possibilités supérieures d'inversion et de concentration dans d'autres pôles.

- Le développement polaire n'autorise en aucun cas une description en terme de pays qui, non seulement, occulterait l'antagonisme de classes qui fait que dans beaucoup de cas au plus est riche un pays au plus est misérable son prolétariat, mais de plus, occulterait que le développement du capital est "développement du développement et développement du sous-développement" et ce, simultanément (5), et qui, enfin, suggérerait que le présent des pays dits sous-développés est similaire au passé des pays développés, ce qui est in-

tégralement faux!

- Il est utopique et réactionnaire de croire qu'il puisse y avoir, sous le capital, un "développement" sans "sous-développement", un accroissement des forces productives sans destruction, que les pays "sous-développés" ont un chemin, des étapes à parcourir pour at-

teindre le modèle des pays "développés".

Le capitalisme est progressif par rapport à tous les modes de production qui l'ont précédé, non pour avoir "développé" tous les pays (utopie réactionnaire) mais pour avoir établi une base productive qui permettra le développement de l'humanité, non pour avoir développé les aberrations, contradictions propres à sa forme de développement, non pour avoir contenu un modèle de développement des forces productives en extension sur toute la planète (de la ville à la campagne, d'un pays "avancés" aux pays "retardés"), mais, justement, sur base d'un développement toujours plus antagonique, parce qu'il a unifié l'histoire de la planète et la pousse lui-même

⁽³⁾ Toute la terminologie est mystificatrice y compris toutes ces catégories. De fait, la "planification" du capitalisme par les technocrates est un mythe en soi. L'anarchie capitaliste est implanifiable. Que ce soit en Russie ou dans n'importe quel autre pays, ce ne sont pas les planificateurs qui planifient l'économie, mais l'économie, le capital qui "planifie" l'activité et des gouvernements et des planificateurs; plus encore, c'est la crise du capital qui les oblige à rectifier leurs perspectives et tâtonnements.

⁽⁴⁾ En réalité, il n'y a rien qui soit strictement naturel, la nécéssité même de l'or et du pétrole est strictement déterminée par un type spécifique de développement social à une étape historique précise.

⁽⁵⁾ Pour désigner ce phénomène par lequel existe un développement unique du capitalisme, celui qui engendre des pôles d'expansion à l'intérieur d'un corps en putréfaction croissante, nous avons utilisé des expressions telles que "développement du sous-développement". Si, bien des expressions similaires ont été utilisées par le matérialisme bourgeois, de la "grande patrie" ("Amérique Latine une nation", "Etats-

à sa propre destruction, dissolution, parce qu'il a fortifié et concentré dans de monstrueux pôles de concentration urbaine et industrielle une partie sans cesse croissante de la force sociale —le prolétariat— qui immanquablement balayera le capitalisme et tous ses antagonismes.

- C'est la contradiction exacerbée du capitalisme entre forces productives et rapports de production qui, non seulement, fera sauter en morceaux les rapports de production et de distribution capitalistes (et toutes ses superstructures), mais aussi, toutes les contradictions inhérentes aux forces productives actuelles (qui ont surgi et se sont développées avec l'empreinte des rapports capitalistes de production et qui ne sont donc pas neutres). Ainsi, par exemple, ce qu'il y a de plus progressiste dans le développement capitaliste (parce que préparant sa destruction), la concentration de millions de prolétaires dans des villes où l'on ne peut plus voir le ciel, ne persistera dans la première phase du communisme que comme réminiscence réactionnaire à combattre.

- C'est seulement la dictature révolutionnaire mondiale des producteurs (principale force productive) qui pourra abolir les rapports de production capitalistes avec toutes ses conséquences et parmi elles le développement irrationnel, atrophié des forces productives qui a comme corollaire l'unité indissociable entre gaspillage et

pénurie, entre surproduction et sous-consommation.

CONTRE-THESE II: Toutes les contradictions s'expliquent en tant que contradictions au sein d'une même unité: le développement contradictoire du capital, des lois qui régissent sa valorisation. Il n'existe pas une ligne évolutive de développement par pays -étapes par lesquelles chaque pays devrait passer- mais une ligne de développement du capital qui est la fortification et la concentration du prolétariat dans certains pôles et l'exacerbation de tous les antagonismes de ce développement. Face à cela, il n'y a pas différentes solutions, il n'y a que la révolution prolétarienne à mener dans le monde entier.

(5)unis socialistes d'Asie" d'Afrique ou d'Amérique latine), cette expression a le mérite de mettre en évidence qu'il s'agit d'un processus contradictoire. Evidemment, elle exprime seulement la moitié de la réalité mais nous n'en avons pas trouvé de meilleure, ... encore un exemple de la domination idéologique de la bourgeoisie: tout le langage est idéologique.

(A SUIVRE

NOUS SOULIGNONS ...

"LA REGULARISATION DES SANS PAPIERS"

A L'AVANT-GARDE DES CAMPAGNES RACISTES, ANTI-IMMIGRES !

Tous les gouvernements du monde refoulent, expulsent, chassent leurs "étrangers". "Il ne faut pas confondre générosité et laxisme ... nous ne payerons pas le chômage des immigrés", tels sont aujourd'hui les propos tenus par les bourgeois qui, il n'y a pas vingt ans, encourageaient l'immigration. Dès qu'elle n'est plus rentable, la force de travail est rejetée et les prolétaires rejetés aux poubelles de la société; le seul fait d'exister, d'avoir des besoins vitaux à satisfaire devient de trop pour les rapaces qui nous gouvernent.

En R.F.A. le gouvernement, libéral, se charge d'appliquer les derniers règmements pris par l'ex-ministre, social-démocrate, dont le principe lapidaire est "d'encourager à tout prix le retour au pays des immigrés". Les petits fils des bourreaux Noske et Scheideman n'ont à offrir aux deux millions de turcs vivant encore en R.F.A. que les fusils et les camps des militaires en Turquie. Les Etats-Unis limitent à 450.000 par an le nombre des immigrants; les employeurs ne peuvent embaucher des personnes que si elles sont américaines ou porteuses d'une autorisation de résidents provisoires, or il y a entre 14 et 15 millions d' "illégaux" et c'est par centaines de milliers qu'arrivent annuellement des hommes, femmes et enfants fuyant les champs de bataille d'Amérique latine, les camps de travaux forcés de Cuba, d'Haiti, du VietNam, du Cambodge, etc. financés par les capitaux du monde entier! La législation belge en préparation est explicite quant au climat de répression et de restriction qui s'étend partout: quasi suppression des permis de travail à durée illimitée et son remplacement par des permis de travail (et donc de séjour) octroyés pour un employ-eur unique et pour une seule activité! Les socialistes français et leurs rabatteurs trotskysto-démocrates se sont fait les propagateurs d'avant-garde de cette campagne internationale du capital, à telle enseigne que les U.S.A. et l'Italie s'inspirent de la méthode "socialiste" pour durcir leurs propres projets.

C'est en mettant en avant le principe "des droits des travailleurs immigrés", "la régularisation des sans papiers", la lutte contre l'immigration "clandestine" que le gouvernement français, en collaboration avec les polices des Etats d'origine et avec l'aide des organisations humanitaires et politiques des immigrés, a systématisé le flicage et le repérage, la fermeture des frontières et a dressé un énorme dispositif de rafle. L'opération de régularisation permet au gouvernement de mettre un arrêt définitif à toute arrivée: les candidats à la régularisation devant faire la preuve de résider en France avant le mois de janvier '81. Elle instaure un processus de refoulement massif progressif, misant tout sur la division par catégories et la concurrence entre prolétaires: les candidats doivent justifier un contrat de travail d'un an ce qui exclut les intérimaires et les chômeurs, de plus

la régularisation est temporaire et n'est valable qu'une année, ce qui signifie la menace d'expulsion à la fin de l'échéance. Dorénavant, tout "fraudeur" repéré est automatiquement expulsé. Contrairement à ce qui est annoncé, un tel chantage ne vise qu'à renforcer l'exploitation des "clandestins" ainsi que des "réguliers": "Comparée aux chiffres de300.000 clandestins en France, la régularisation de 130.000 personnes peut être considérée comme un succès très satisfaisant; désormais, la loi sera appliquée avec vigueur!" (Autain, secrétaire d'Etat aux affaires sociales et à la solidarité nationale)!

Les "droits des travailleurs immigrés" ne sont rien d'autre qu'une arme de la bourgeoisie pour développer les divisions par catégories, le racisme et le nationalisme. L'égalité des droits' est octroyée à l'ouvrier immigré qui répond aux critères du bon citoyen français, celui qui défend l'intérêt national, la justice sociale et la légalité de la mère patrie. L'immigré irrégulier, "non-contrôlé", sans papiers est mis au pilori parce que déserteur de son pays et illégal dans l'autre, il concrétise le fait que le prolétaire n'a pas de patrie. C'est au nom de "la sincérité des travailleurs français", de la chasse "aux ennemis du droit de la nation", que l'opération de bouclage des frontières et de contrôle d'identité s'effectue. Les 7.000 agents de police nationaux, les 2.000 gendarmes et les 1.500 policiers de l'air et des frontières nouvellement affectés selon le plan "antiterroriste" ont pour tâche essentielle de chasser les immigrés et autres prolétaires "illégaux", ... (Mitterrand a clairement signifié qu'il combattait tout ceux qui prônent la violence et qui ne respectent par l'ordre démocratique). La campagne pour "les droits des travailleurs immigrés" destine le prolétaire immigré à donner le ton à l'ensemble des prolétaires: être un sujet reconnaissant envers l'Etat bourgeois d'avoir du travail, être disposé à accepter les sacrifices que lui impose sa situation précaire, être l'agent et la cible du racisme et du nationalisme à travers le soutien aux mesures "d'intérêt national".

Le flicage, les restrictions de revenus aux "mauvais éléments", l'isolement de ceux qui n'acceptent pas les mesures d'austérité, la dispersion de tous ceux qui ont de moins en moins à perdre et tout à gagner dans la lutte, ... touchent toute la classe ouvrière, sapent son unité et sa force. Il n'y a pas de terrains spécifiques à "la lutte des immigrés" mais une spécificité de la lutte du prolétariat contre l'intérêt sacré de la "nation"; contre les sacrifices qu'impose le respect de l'économie capitaliste, contre l'Etat bourgeois, sa légalité, son ordre, sa justice. C'est cette internationalisme qu'il nous faut organiser, contre les actuels et incessants coups de force de la bourgeoisie, contre les campagnes nationalistes pour les "droits des immigrés"!

-"E1 OUMAMI"-

DU LENINISME AU NATIONALISME OUVERT

Le groupe "El Oumami" ("L'Internationaliste") section du "P.C.I." ("Le Prolétaire" - "Programme Communiste") pour l'Algérie vient de quitter avec "armes et bagages" cette organisation. Conséquence d'une "crise larvée (qui) ronge le parti communiste international depuis au moins un an", c'est sur l'appréciation des événements du Liban (1) et plus particulièrement sur la "légitimité du sentiment national arabe", sur le soutien plus ou moins ouvert au nationalisme palestinien impliquant de facto la participation à la boucherie capitaliste, que s'est effectuée cette scission organisationnelle.

Jamais, le P.C.I. n'a su clairement prendre position sur la question nationale: un jour l'ère de révolutions nationales est close; un autre, cela dépend des régions du monde. Mais en fait, il ne fait que véhiculer l'idéologie social-démocrate qui voit le capital, aujourd'hui encore, étendre progressivement sa domination sur la planète. Pour les sociaux-démocrates, le capital n'est pas un mode de production englobant nécessairement toute la planète, mais une addition de capitalis-mes nationaux. Pour eux, la société n'est pas seulement divisée en deux classes antagoniques, mais encore, entre différents capitalismes et le reste du monde qui ne le connaît pas encore. De même, ils ne conçoivent pas le développement du mode de production capitaliste comme polaire, contradictoire, ils n'en retiennent que le pôle positif, ils l'assimilent à la richesse, la croissance industrielle et nient la conséquence inévitable que sont la paupérisation, les destructions. Pour le P.C.I. et similaires, le capitalisme modèle est l'Europe occidentale: tant que le monde n'a pas le même aspect partout, le prolé-tariat doit aider la bourgeoisie "autochtone" à s'"émanciper" (le plus souvent de l'impérialisme des Etats-Unis et prenant donc parti pour celui d'U.R.S.S.) pour développer le "progrès". En d'autres termes, le prolétariat devrait défendre les intérêts de la bourgeoisie tout en restant "autonome" (tout en défendant ses propres intérêts de classe contradictoires à ceux de la bourgeoisie!), ce qui revient à lui demander de développer sa propre exploitation !!

Sur base de ce frontisme, la social-démocratie a toujours écrasé les prolétaires en lutte; les staliniens, léninistes, ... se sont rapidement alliés aux Atatürk et Chang-Kai-Chek locaux contre la lutte prolétarienne. Et le P.C.I., après avoir soutenu la lutte des "peuples de couleur" --alliant le nationalisme, le racisme, le populisme, ... niant la lutte des classes-- jusqu'à reprendre le mot d'ordre "Palestine vaincra" --niant également la lutte prolétarienne puisque selon l'O.L.P. et consorts l'Etat et donc la bourgeoisie palestienne n'existerait pas encore--, ne doit pas s'étonner de voir ses partisans aboutir à la lutte pratique pour la défense des nations "arable" et donc prendre fait et cause pour le capital en guerre contre le prolétariat.

En fait, au niveau des positions programmatiques, El Oumami ne fait que pousser, un peu plus loin la dynamique même du P.C.I. qui, depuis une vingtaine d'années, s'enfonce de plus en plus dans l'idéo-logie léniniste et son corollaire, l'activisme, syndicalisme, légalis-

me, opportunisme dans le soutien aux luttes des "peuples de couleur". El Oumami ne fait donc que dire tout haut ce que le P.C.I. pense tout bas ... "Imaginons un instant l'invasion de la Syrie par l'armée sioniste. Devons-nous rester indifférents ou pire appeler au défaitisme révolutionnaire sous prétexte que l'Etat syrien est un État bourgeois à abattre? Si les camarades du "Prolétaire' sont conséquents, ils doivent le déclarer publiquement" (Quelques remarques sur l'article intitulé "Le Moyen-Orient à la limite de deux époques" dans El Oumami de septembre 1982). (Nous soulignons). En effet, El Oumami (2) a raison sur ce point, si le P.C.I. a un minimum de cohérence, il doit lui au aussi inévitablement rejoindre ses anciens amis dans le soutien non seulement de l'Etat bourgeois palestinien, l'O.L.P. (ce qu'il fait critiquement!) mais aussi de la Syrie (!) tombant dans la "guerre populaire révolutionnaire" vieil adage maoîste qui ne sert que de cachesexe à la participation à l'un des fronts de querre impérialiste. Comment peut-on en effet rejeter la seule position ouvrière, <u>le défaitisme révolutionnaire</u> et donc participer à une guerre bourgeoise, tout en "sauvegardant l'indépendance de classe"? C'est en revenir aux vieilles inepties social-chauvines (participer oui mais ...) qui n'ont comme unique fonction que de faire participer les prolétaires à une boucherie, pour des intérêts qui n'ont jamais été et ne seront jamais les siens. Le P.C.I. et ses jeunes disciples jouent aujourd'hui le même rôle contre-révolutionnaire que les trotskystes dans les années '30: le recrutement radical et critique de prolétaires pour l'un des fronts bourgeois, le soutien direct à l'un des camps impérialistes.

Et évidemment, des ces arguties pseudo-théoriques, nos "léninistes algériens" tombent rapidement dans la plus plate apologie nationaliste et chauviniste: "Palestine vaincra" ne signifie une fois de plus que le sacrifice de centaines de milliers de prolétaires sur l'autel de la nation, de la patrie, ... quelles soit arabe, russe ou allemande, c'est celle du capital! "Palestine vaincra" comme hier "F.N.L", "Viet-Nam", ... "vaincra" signifie toujours d'abord le cimetière généralisé, puis avec la "reconstruction nationale", les camps de travail forcé! Ce sont ces soi-disant communistes (mais "vraiment algériens"!) qui, vingt ans après l'"indépendance nationale de l'Algérie" veulent orienter la lutte des prolétaires de Palestine, du Liban, de Jordanie, etc. dans la même ornière pourrie qui a permis au capital d'encore un peu plus se développer à partir du massacre d'ouvriers en Algérie, comme dans tous les pays "libérés". La libération nationale n'est que la libération du capital! Et qu'en est-il de leur mot d'ordre "Pas de paix sans la destruction d'Israël" (El Oumami nº1)? Outre la signification contre-révolutionnaire du mot d'ordre de "paix", la paix comme la guerre n'étant toutes deux que des moments de la politique du capital, la destruction nécessaire est celle de tous les Etats bourgeois du monde entier parce qu'ils maintiennent tous les rapports de production capitalistes, l'esclavage salarié, Israël tout comme l'O.L.P., la Syrie, ... ou l'Algérie.

Mais évidemment, "Le Prolétaire" n'ose pas encore ouvertement affirmer de telles inepties contre-révolutionnaires, il préfère grenouiller avec "des limites entre deux époques", avec des "clôtures de la phase nationale-bourgeoise" ... pour enfin de compte soutenir dans les faits, la même politique bourgeoise que ses anciens amis d'El Oumami. De plus, les pieds que mettent ces derniers dans le plat bourgeois permettra au P.C.I. d'apparaître comme "plus radical", lui permettra presque, de se refaire une nouvelle "virginité" ...

Mais nous ne nous faisons aucune illusion, El Oumami n'est qu'un pur produit du P.C.I. et celui-ci en arrivera, tout naturellement, à ressortir, un peu plus tard, les mêmes positions bourgeoises que toutes ses "théorisations" préparent depuis bien longtemps. En ce sens, le titre de l'article de scission "Du parti-programme au parti d'ac-

tion révolutionnaire" explicite clairement la démarche d'El Oumami, simplement continuer la même ligne que celle du P.C.I., un peu plus activiste, un plus ouvriériste, un peu plus populiste, un peu plus léniniste, un peu plus nationaliste, ...tout à fait bourgeoise.

C'est cette involution sinistre que sont contraints de suivre tous les groupes et individus qui, au nom du "concrétisme", de l'"activité", des "tâches immédiates", du "programme minimum", des "renvendications transitoires", ... quittent le terrain de la défense intransigeante des intérêts historiques du prolétariat pour s'enfoncer toujours plus dans le marais de la contre-révolution. Que les révolutionnaires mesurent la distance séparant ces soi-disant successeurs du combat de la gauche communiste d'Italie, de sa pratique et ses prises de position (3) ! Qant à nous, c'est au nom de la gauche communiste d'Italie et de toutes les fractions communistes du monde que nous appelons les prolétaires à détruire ces organisations du capital.

Notes

- (1) Sur la guerre au Liban, nous renvoyons les lecteurs à nos textes: "Contre la guerre impérialiste: la révolution communiste mondiale" dans Le Communiste n°14 et "Guerre au Liban: Le prolétariat n'a pas de patrie" dans Action Communiste n°7.
- (2) El Oumami est devenu, entretemps, l'"organe des communistes léninistes algériens" et ces individus ne se sont même pas rendus compte de la contradiction existant entre le titre de leur revue: "L'Internationaliste" et leur conception nationaliste du parti et de l'internationale conçue comme une addition de partis nationaux, contradiction de plus avec la gauche communiste d'Italie et sa conception marxiste du parti mondial.
- (3) Il nous suffit de rappeler l'ensemble des contributions de la fraction à l'étranger (Bilan-Prometeo) systématiquement camouflées par tous les épigones actuels de même pour de multiples contributions d'individus comme Brodiga, Vercesi.

APERCU DU MARCHE CAPITALISTE MONDIAL

L'empire des multinationales occidentales est, depuis toujours, le gri-gri des gauchistes et de toutes les forces "anti-capitalistes". Contre ce système économique "sans âme qui tyranise et opprime les peuples et les nations", dont le seul idéal est celui de l'intérêt privé, la bonne conscience de gauche, s'appuyant sur les économistes "progressistes" à la Mandel, répand l'idée selon laquelle un nouveau système économique et un monde meilleur basé sur la propriété publique, la nationalisation des entreprises et des terres, la planification de la production pourrait se construire pierre par pierre, année par année dans l'intérêt de tous et en particulier des travailleurs. En un grand choeur dissonant, les "anti-capitalistes" trotskystes, maoïstes, castristes, titistes, sandinistes, stalinistes, ... critiquent les

méfaits de l'économie de marché, de la production pour le profit et s'attellent, dans une surenchère nationaliste écoeurante, à la création de la grande fédération socialiste mondiale ... Chacun de défendre son Etat modèle, du socialisme albanais au socialisme tanzanien. Mais les disciples de la planification socialiste, de la barbarie de la civilisation, à l'ouest comme à l'est, ont du mal à expliquer comment deux systèmes qui seraient aussi opposés ont pu, depuis la soidisant instauration du communisme en Russie, partager des intérêts économiques identiques et complémentaires, s'associer dans diverses entreprises industrielles, établir de larges échanges commerciaux, utiliser les mêmes méthodes de production, appliquer les mêmes politiques de gestion, développer les mêmes guerres impérialistes, s'allier pour écraser des insurrections ouvrières, ... Suivent quelques exemples de tractations commerciales qui démolissent de fait toute l'idéologie qui prétend qu'aujourd'hui dans le monde coexisteraient différents modes de production parmi lesquels les prolétaires auraient à choisir et défendre le moins mauvais.

Actuellement, des dizaines de milliers de prisonniers et d'exilés sibériens construisent le gazoduc euro-sibérien. La mise au travail de prolétaires en Grande-Bretagne, France, Belgique, R.F.A., Italie, au Japon, est directement liée à la production de ce gazoduc. L'importance de cet ouvrage pour l'économie des Etats européens est telle que ces derniers n'ont pas craint de rejeter le boycott prôné par les U.S.A. qui eux-mêmes ne sont pas en reste puisqu'ils viennent de reconduire l'accord céréalier américano-soviétique conclu en 1975 prévoyant la fourniture d'au moins 23 millions de tonnes de blé à l'U.R. S.S. A cette occasion, Reagan déclarait que "le marché soviétique est le plus grand du monde. Nous voulons le retrouver après un embargo qui a permis à d'autres pays comme l'Argentine et le Canada de nous remplacer. Notre économie en a besoin". Le VietNam venait à peine de faire son entrée dans le camp des pays "communistes" après avoir vaincu l'"impérialisme yankee", que son gouvernement invitait les capitaux occidentaux à investir: "Le VietNam constitue le plus stable et le plus prometteur des pays de 1 Asie du sud-est (...). Il ne craint pas aujourd'hui les millions de francs, de yens ou de dollars qui pourront s'investir sur son sol" (code des investissements au VietNam -1977). Ce mois d'octobre, la société IPI Trade, filiale du groupe Integrata qui appartient à J-B Doumeng, militant du P.C.F., surnommé le "milliardaire rouge" de l'industrie agro-alimentaire, a signé avec le gouvernement du VietNam d'importants accords de troc et de coopération dans le domaine agricole. Alors que des centaines de milliers de prolétaires crèvent dans les camps de rééducation, dans les Boat People et que le restant de la population est sous-alimentée, le VietNam s'est engagé à livrer cent mille tonnes de riz et cinq cent mille tonnes de charbon par an à cette société. Cuba, le modèle de tous les pseudorévolutionnaires, nationalistes et tiers-mondistes, des sandinistes aux guerilleros de Namibie, vient d'ouvrir ses frontières aux capitaux étrangers, après avoir livré aux U.S.A. des milliers de "mauvais éléments". Désormais la loi autorise la création d'entreprises mixtes sous forme de sociétés anonymes aux actions nominatives dont les actionnaires étrangers seront exemptés de l'impôt sur les bénéfices bruts. Cetteloi sur les investissements étrangers fait miroiter les avantages spécifiques de Cuba: jamais de grève (sous peine de prison), coûts salariaux extrêmement bas, ... La Chine est le plus gros propriétaire foncier de Hong-Kong où elle se fournit pour près de 40% en devises fortes. En créant des "zones économiques spéciales" (ZES), le gouvernement chinois cherche à attirer les capitaux là où le coût de la force de travail est très faible, en reprenant l'exemple des expériences de Singapour, des Philippines et de Taïwan. Ainsi dans la nouvelle zone de ShenZhen, la Hopewell China Developpement, une des plus importantes sociétés de la colonie anglaise de Hong-Kong, s'est vu attribuer les travaux d'aménagement de l'infrastructure de cette zone. Plus

de 30.000 ouvriers du bâtiment ont été déplacés de l'intérieur du pays sur place; les salaires de ces ouvriers sont ridiculement bas par rapport à ceux de Hong-Kong et les ouvriers déportés de force, préfèrent être exilés en Sibérie que dans ces nouvelles zones. Durant ces deux dernières années, les échanges commerciaux entre la Chine et l'Afrique du Sud ont atteint le niveau de 500 millions de dollars. Pékin fournit à Pretoria un large éventail de produits: depuis le pétrole et l'uranium jusqu'aux équipements spéciaux de police! Une étude réalisée en '79 révélait qu'environ trois cents sociétés détenues par des entreprises d'Etats de l'est travaillaient à l'ouest et environ cent quatre vingt cinq dans les pays d'Afrique et d'Amérique du sud. Les "multinationales rouges" ne sont pas simplement des sociétés commerciales ou de service qui écoulent avant tout des marchandises produites à l'est; partout où la force de travail est bon marché, elles se sont lancées dans la production, installant des usines et des machines clés sur porte. Des entreprises polonaises sont établies dans tous les pays de l'ouest africain; une importante usine textile polonaise fonctionne en Iran depuis l'époque du Shah. La Hongrie a investi massivement dans l'industrie textile et pharmaceutique en Inde, au Pakistan et en Grèce. Toutes ces entreprises sont menées en association avec des sociétés dites privées. La banque commerciale pour l'Europe du Nord, propriété du Comecon a multiplié par 150 le total de son bilan annuel en jouant le jeu de la concurrence et en trouvant les deux tiers des fonds qu'elle utilise dans des sociétés occidentales.

Tous ces exemples illustrent le fait que les sociétés "anonymes" et les entreprises "publiques", les sociétés "nationalisées" et les "multinationales", les capitaux "privés" et les capitaux "d'Etat", de l'est et de l'ouest, se marient, s'affrontent, s'associent, se bouffent, dans un même mouvement d'accumulation et de concentration du capital dont le moteur est la valorisation. Ce qui importe, c'est uniquement la capacité d'extraire un maximum de survaleur du travail des prolétaires. La loi de la valeur qui domine totalement l'activité humaine a établi partout le travail salarié, développant un immense et même marché à l'échelle planétaire, une incessante guerre dont les prolétaires sont les pourvoyeurs et les victimes.

"Ces contradictions provoqueront des explosions, des cataclysmes et des crises au cours desquelles les arrêts momentanés de travail et la destruction d'une grande partie de capitaux ramèreront, par la violence, le capital à un niveau d'où il pourra reprendre son cours. Ces contradictions créent des explosions, des crises, au cours desquelles tout travail s'arrête pour un temps, tandis qu'une partie importante du capital est détruite, ramenant le capital, par la force, au point où, sans se suicider, il est à même d'employer de nouveau pleinement sa capacité productive.

Cependant, ces catastrophes qui le régénèrent régulièrement se répètent à une échelle toujours plus grande et finiront par provoquer son renversement violent."

(Marx - Grundrisse)

QUELQUES LECONS DE LA COMMUNE DE PARIS

I. "L'HISTOIRE DE TOUTE SOCIETE JUSQU'A NOS JOURS EST L'HISTOIRE DE LA LUTTE DES CLASSES" (Manifeste du parti communiste - Karl Marx).

A l'apparition de la bourgeoisie et de ses revendications correspond la naissance de la classe sur laquelle repose son enrichissement: le prolétariat. La naissance du prolétariat s'accompagne de son programme propre: le programme communiste avec ses perspectives, sa méthode, ... son histoire. Une des tâches essentielles des communistes est la réappropriation de leur histoire. Celle-ci a subi à travers les siècles, les falsifications nécessaires à la continuation de l'exploitation du prolétariat par la classe dominante. Nous réapproprier notre histoire est une nécessité: non pour en faire un étalage de vieilleries, une simple accumulation/description des événements passés mais pour en faire la critique révolutionnaire: voir dans les combats menés par le prolétariat où et comment a pu se développer la contrerévolution, dénoncer les erreurs commises, puiser dans l'expérience passée les éléments nous permettant de créer l'histoire aujourd'hui et de mener le combat dans la perspective invariante du programme communiste: la société future, la société sans classe; c'est là le fondement de la pratique marxiste: hier - aujourd'hui - demain.

La lutte des classes mène à la dictature du prolétariat. C'est cette perspective qui est totalement évacuée par la bourgeoisie lorsque celle-ci s'attarde à la description d'événements "historiques". Les historiens s'appliquent à nier l'expérience révolutionnaire de différentes façons. Les uns, en bons défenseurs de l'ordre existant, en font la critique stérile: ils prétendent décrire les événements de manière neutre, objective et se placent de fait du point de vue de la classe dominante. Une autre façon de rendre incompréhensible les leçons qu'accompagnent nécessairement toute situation révolutionnaire est de glorifier, de faire l'éloge dithyrambique de ce qui s'est passé. L'aspect subversif de l'expérience disparaît dès lors complètement derière le baume dont on l'a recouvert et il devient impossible d'en tirer un quelconque enseignement. Les monuments n'attirent que les pigeons, disait Lénine. Ils servent aussi à écraser le programme, les buts pour lesquels l'entièreté d'une classe exploitée s'est insurgée et à enterrer ainsi à jamais les hommes qui les ont défendus. "Du vivant des grands révolutionnaires, les classes d'oppresseurs les récompensent par d'incessantes persécutions; elles accueillent leur doctrine par la fureur la plus sauvage, par la haine la plus farouche, par les campagnes les plus forcenées de mensonges et de calomnies. Après leur mort, on essaie d'en faire des icônes inoffensives, de les canoniser pour ainsi dire, d'entourer leur nom d'une certaine auréole afin de 'consoler' les classes opprimées et de les mystifier, ce faisant, on vide leur dictrine révolutionnaire de son contenu, on l'avilit et on en émousse le tranchant révolutionnaire" (L'Etat et la Révolution - Lénine). Dans les deux cas, l'histoire est falsifiée de manière à ne plus être qu'objet de collection.

Pour nous donc, l'histoire ne s'arrête pas plus en 1871 qu'en 1980 contrairement à ce que nous enseignent les "historiens". L'his-

toire est à considérer du point de vue de ceux qui la créent. C'est l'expérience accumulée d'une classe qui vit et affronte d'Etat bourgeois aujourd'hui comme hier pour s'armer mieux encore en perspective des affrontements de demain. En ce sens, l'expérience de la Commune de Paris est essentiellement négative. Contrairement à ce que font les gauchistes lorsqu'ils se lancent dans l'apologie des événements de 1871, ceux-ci doivent être l'occasion pour les révolutionnaires de faire apparaître les erreurs commises durant les mois d'insurrection, de montrer derrière quels masques l'idéologie bourgeoise s'est cachée pour briser l'élan prolétarien. Là où les gauchistes ne décriront que pureté des intentions et héroïsme, nous ferons l'intransigeante critique de l'incapacité organisationnelle dans laquelle restaient les communards ainsi que de l'absence de cadres d'où auraient pu se dégager une action dans le sens réellement communiste. Comprendre en quoi la généralisation de la révolution au reste du monde est une condition sine qua non pour la réussite de l'insurrection et montrer que c'est, entre autres, pour ne pas s'être placée dans cette perspective que la Commune est tombée, voilà la compréhension des évenements que nsus opposons à l'apologie qui en est faite par toute la fraction "marxologue" de la bourgeoisie. De même, lorsque les humanistes éclairés se font "défenseurs" de la Commune en démontrant que celle-ci avait un fonctionnement réellement démocratique, nous leur opposons l'anti-démocratisme et la nécessité de la terreur en période insurrectionnelle. C'est justement parce que la mystification démocratique fonctionnait à merveille sous la Commune que des mesures comme les prises d'otages, la prise de la banque, les actions offensives contre Versailles n'ont pas été prises. Tous les efforts pour tenter de démontrer la bonté des intentions des dirigeants parisiens se tranfroment en autant d'entraves placées sur le chemin de la révolution par les moralistes de tous poils. Et, comme le disait Brecht: "A quoi sert la bonté si l'on assassine les bons sur le champ ... au lieu d'être bons seulement, faites en sorte que la bonté soit possible, mieux, qu'elle soit superflue". La vision des communards héroïques en lutte contre les méchants versaillais réduit l'analyse à une compréhension manichéenne de l'histoire. On ne peut pas poser le pro-blème de la révolution en termes de bons et de méchants. Ce ne sont pas les "meilleurs" qui gagneront. Ce qui détermine la victoire, c'est le rapport de forces existant entre la classe exploitée et celle qui la domine. Toute l'analyse marxiste tend dès lors à rechercher les raisons pour lesquelles ce rapport de forces n'a pas permis la victoire de la classe révolutionnaire. Quelles sont les forces, les personnes, les mesures qui ont affaibli la Commune et ont permis l'entrée des Versaillais dans Paris? La non-destruction de l'Etat bourgeois et l'impossibilité du prolétariat à s'organiser en classe dominante, le démocratisme, l'absence de terreur, l'inorganisation du parti révolutionnaire, l'incapacité à mettre en avant une pratique défaitiste sont autant de leçons essentielles à tirer pour ne pas permettre à l'histoire de répéter éternellement la victoire des exploiteurs.

II. LA COMMUNE ET LE MYTHE DEMOCRATIQUE

"La critique théorique de la démocratie et du libéralisme bourgeois atteint le summum d'intensité par l'expulsion faite par les ouvriers armés, de ce ramassis de canailles que constitue l'Assemblée Constituante élue démocratiquement." (Lénine sur le chemin de la révolution - A, Bordiga)

Février 1848 avait fait apparaître les premiers socialistes: les bourgeois radicaux, les républicains. Appuyés par le prolétariat, ils ont pu s'emparer du pouvoir mais ils se devaient dès lors de désarmer ces mêmes ouvriers qui les avaient aidés à chasser Louis-Phi-

lippe du pouvoir. En effet, la fraction libérale de la bourgeoisie, dans sa lutte contre le gouvernement, avait du faire de plus en plus appel aux fractions radicales et républicaines de la bourgeoisie. Mais derrière ces forces se trouvaient les prolétaires: un prolétariat avec des revendications encore troubles, confuses mais où transparaissaient néanmoins les revendications de suppression des classes entre ouvriers et capitalistes qui constituaient bien évidemment un danger pour l'ordre social nouvellement établi. La république une fois faite, il convenait donc de désarmer les ouvriers. La république "sociale" et ses bourgeois républicains précipitèrent alors les ouvriers dans l'insurrection de juin 1848 qui dura cinq jours et au bout desquels les ouvriers furent écrasés. Le massacre des prisonniers sans défense s'ensuivit, sans comparaison toutefois avec ce qui se passa après la défaite de la Commune en 1871. Cette première expérience aura tout au moins fourni comme enseignement que jamais le prolétariat n'a à défendre ou à cautionner de quelque manière que ce soit le programme de la bourgeoisie; celui-ci ne peut être appliqué qu'à son détriment.

Ce n'est que parce qu'elle s'affirme en tant que classe révolutionnaire, porteuse de son projet propre et donc en s'organisant de manière autonome que la classe ouvrière se donne la possibilité de vaincre. En 1848, pour avoir fait front avec une partie de la bourgeoisie -les socialistes radicaux- elle s'est fait massacrer. Quelles que soient les fractions bourgeoises en lutte, les prolétaires n'ont pas plus intérêts à combattre aux côtés de l'une que de l'autre. Ils n'ont rien à gagner à s'associer aux luttes des "sauveurs de patrie" et autres "libérateurs du peuple". Le prolétariat se bat pour abolir l'esclavage salarié et non pour remplacer une clique d'exploiteurs par une autre. A aucun moment les objectifs communistes ne coïncident avec ceux de la classe dominante. Les polarisations dans lesquelles le capital réussit à entraîner les ouvriers -fascistes/antifascistes, monarchistes/républicains, terroristes/anti-terroristes, ... ne sont rien d'autre que la mise en place de la solution bourgeoise à la crise capitaliste: la guerre; on prépare l'élimination d'un maximum de mains d'oeuvre excédentaire en amenant les prolétaires à combattre sous le drapeau de la "juste guerre". Gauchistes en tête, ils proclament la nécessité d'une première libération du joug colonial, des sinistres fascistes, de l'occupant ou encore des tyrans, comme une étape menant à la révolution. Concrètement, ils appellent à prendre parti pour l'un ou l'autre camp et à participer ainsi à la boucherie que constitue la guerre impérialiste. Le prolétariat, en tant que force antagonique à la bourgeoise, renvoie dos-à-dos les différentes fractions et situe sa lutte sur le terrain réel des combats que se livrent les deux classes ennemies, le terrain de la lutte des classes. Sur ce terrain, aucune alliance, aucun front n'est possible. Les gauchistes et autres radicaux invoqueront, pour l'envoi au massacre, tel ou tel chef prolétarien en se raccrochant à ses phrases comme à la parole du sauveur. En bons fétichistes, ils ne peuvent concevoir l'impersonnalité du programme communiste et se retrouvent dès lors dans l'obligation de tordre les "textes sacrés" dans tous les sens pour expliquer les positions contradictoires dont sont parfois entachés les textes des chefs révolutionnaires (cf les différentes positions de Marx sur l'attitude à adopter pendant la guerre franco-prussienne exposées dans le chapitre "défaitisme révolutionnaire ..."). Loin de se revendiquer d'une invariance formelle, l'invariance des textes écrits, les communistes mettent en avant l'invariance réelle: celle des intérêts, méthode et programme immuables de la classe révolutionnaire, au-dela de la fétichisation de telle ou telle "parole sacrée" sortie tout droit de la bouche de ceux que la bourgeoisie veut transformer en saints! En 1848, 1'insurrection de juin tranche pratiquement la question du frontisme: soit le prolétariat s'organise et se bat de façon autonome, soit il se fait massacrer. L'expérience pratique détermine l'attitude à aoopter dans la lutte révolutionnaire: l'anti-frontisme,

le refus intransigeant de s'associer de quelque manière que ce soit, à la bourgeoisie.

Le 2 décembre 1851, trois ans après l'insurrection du mois de juin, des querelles intérieures permettent à Louis Bonaparte de s'emparer de tous les postes clés -armée, police, appareil administratif. L'assemblée nationale saute. C'est le second empire qui commence et avec lui, une période pendant laquelle l'industrie prit un essort considérable, favorisant de manière inimaginable, l'enrichissement de la bourgeoisie. La société bourgeoise libérée de tout souci politique par Napoléon III, atteint un développement dont elle n'avait elle-même jamais eu idée. L'industrie et le commerce atteignent des proportions colossales, la misère ouvrière faisant un contraste criant avec l'étalage éhonté d'un luxe somptueux, factice et crapuleux.

Le second empire, c'est aussi l'appel au chauvinisme français et la revendication des frontières du premier empire. La guerre est déclarée à la Prusse par Napoléon III en juillet 1870. Bismarck défait complètement Bonaparte, les prussiens enfonçant les français jusqu'à Sedan, aux portes de Paris. Il faut donc négocier. Mais l'empire s'est écroulé comme un château de cartes. Les grands dignitaires, hauts fonctionaaires et généraux se sont enfuis et se cachent. Comme toujours alors, la bourgeoisie polarisait la lutte sur deux formes de sa même domination: l'empire ne fonctionne plus? Va pour la République! celle-ci est proclamée le 4 septembre 1870 avec Thiers à sa tête. Les prussiens sont aux portes de Paris et toute l'armée française est défaite et prisonnière. Apparaît alors un gouvernement "de la défense nationale" composé par les députés de gauche pour la plupart de l'ancien corps législatif. Ce gouvernement devait avoir pour tâche essentielle de repousser les attaques prussiennes ou les velléités à continuer le combat contre l'armée allemande. Afin d'assurer cette défense, tous les parisiens en âge de porter les armes étaient entrés dans la garde nationale. Mais le peu d'insistance que les hommes du gouvernement mettent à vouloir véritablement contrer l'armée prussienne décourage et révolte les ouvriers armés. De mouvement nationaliste qu'il était en exigeant la continuation de la guerre entre les prussiens, celui-ci se transforme peu à peu en guerre de classe, les ouvriers armés se définissant de plus en plus par rapport à leurs propres intérêts, totalement antagoniques à ceux de la bourgeoisie.

L'opposition entre le gouvernement bourgeois et le prolétariat armé ne tarde pas à éclater. Le 31 octobre, une tentative est faite pour renverser le gouvernement de la défense nationale et s'emparer du pouvoir. Cette tentavive échoue, le nouveau gouvernement se montrant irrésolu et hésitant, à l'image de ce que seront le comité central et la Commune pendant les mois d'insurrection, incapables de donner une quelconque direction au mouvement. Le 28 janvier 1871, après plusieurs mois de siège, c'est la capitulation. Mais les gardes nationaux restent armés. Pendant la guerre, les ouvriers s'étaient bornés à exiger la continuation énergique de la lutte comme cela a été dit plus haut, mais maintenant qu'après la capitulation, la paix allait se faire, Thiers, nouveau chef de gouvernement, était forcé de s'en rendre compte: la domination des classes possédantes se trouverait constamment menacée tant que les ouvriers parisions reteraient en armes. Son but est donc de les désarmer. Le 18 mars, il envoie des troupes de ligne avec l'ordre de voler l'artilerie appartenant à la garde nationale et fabriquée pendant le siège de Paris à la suite d'une souscription publique. La tentive échoue; le prolétariat parisien se dressant comme un seul homme pour empêcher son désarmement. La querre entre Paris et le gouvernement français qui siégeait à Versailles est déclarée. Le 18 mars, le pouvoir est tombé entre les mains du prolétariat de Paris. Le comité central élu par la garde nationale détient le pouvoir. Nous verrons plus loin en quoi il n'assuma en rien

un quelconque rôle centralisateur et révolutionnaire. Mais tout aussi grave est le fait que pour les insurgés de 1871, le mythe démocratique fonctionna à merveille. Qu'on imagine: l'insurrection vient d'avoir lieu, les prolétaires armés viennent de chasser du prolétariat le ramassis de crapules ayant pour nom députés et la première décision que prend le nouveau pouvoir, c'est de le restituer "démocratiquement" à une nouvelle série de canailles désignées "librement" par les citoyens parisiens au travers d'élections. Ainsi donc, le comité central décide de remettre son pouvoir à une assemblée élue. Des élections à la Commune ont lieu le 26 mars. Comme le dit Marx: "Ce jour-là, dans les mairies de Paris, ses membres échangèrent de douces paroles de réconciliation avec leurs trop généreux vainqueurs, en grommelant du fond du coeur le serment de les exterminer en temps et en lieu!" En remettant son pouvoir dans les mains d'élus communaux, le comité central, vu le caractère d'éligibilité de celui-ci, conservait néanmoins un certain contrôle politique sur la Commune, ce qui eut pour résultat la coexistence de deux organes de "direction" distincts qui n'ont pas cessé, pendant toute l'insurrection, de diverger sur les décisions à prendre, les deux "directions" se freinant mutuellement. Ni la Commune ni le comité central ne purent se pourvoir d'un organe spécifique ayant pleins pouvoirs quant aux directives militaires à donner aux ouvriers en armes. Tous deux ne furent que les reflets de l'indécision du prolétariat, jamais ils ne purent casser ses hésitations et passer à l'action par un programme offensif, clair et déterminé contre les armées de Thiers.

Pour que la victoire devienne totale, il fallait une organisation du prolétariat en armes, en dehors des structures de l'Etat bourgeois, en dehors dt contre l'appareil militaire créé par la classe dominante pour la défense de ses intérêts. Il aurait donc fallu dé-truire la garde nationale et libérer ainsi complètement le prolétariat du commandement contre-révolutionnaire en place dans l'appareil militaire de la bourgeoisie. En lieu et place de la garde nationale devait apparaître une nouvelle structure armée défendant les intérêts de classe des insurgés, avec à sa tête de nouveaux chefs, expérimentés, sûrs, de véritables moteurs de la révolution, capables de prendre les décisions qui s'imposent aux moments opportuns. Cette question vitale pour vaincre l'ennemi de classe ne pouvait être solutionnée par de simples élections. Celles-ci constituaient directement un frein à la mise en place d'un commandement révolutionnaire. L'ennemi est guidé, dans le choix de ses généraux, par l'expérience des siècles. Les méthodes de démocratie ne peuvent constituer un fétiche face à la nécessité pour la révolution de créer un organe composé d'organisateurs expérimentés. Le commandement militaire doit revenir à la direction la plus apte à mener le prolétariat à la victoire et cette direction ne surgit pas spontanément de la "volonté du peuple", elle est l'aboutissement d'un long travail de formation. L'organisation du prolétariat en classe et donc en parti, doit permettre de tirer le bilan des affrontements passés avec la classe ennemie et de préparer le terrain des batailles futures. Le rôle des communistes est donc de former ces cadres qui seront amenés à guider le prolétatiat vers la mise en place de sa dictature. Les cadres militaires qui défendront l'insurrection surgiront de cette organisation. Eux seuls pourront assurer la pleine victoire car ils ont une conscience claire et entière du projet communiste. (1)

⁽¹⁾ Le maintien de l'ancienne structure armée comme base de l'organisation militaire du prolétariat est une erreur commise aussi bien en 1871 sous la Commune qu'en 1917 en Russie. Trotsky mit en avant la nécessité de "mesures de sélection d'en haut" pour militariser les gardes rouges. Il imposa avec force la reconstitution d'une armée rouge sur base des structures, formes et hiérarchies propres à l'ancienne

En 1871, le prolétariat reste ébloui par le caractère fétiche que la bourgeoisie donne au phénomène d'éligibilité: "la solution du plus grand nombre est toujours la meilleure!". De cette manière, il remit au pouvoir, avec la Commune, toute une série de personnalités, de démocrates connus, "réputés" qui ne purent s'empêcher une fois élus, de reproduire, aux moments les plus décisifs de l'insurrection, le spectacle éternel des discutailleries interminables et des palabres sans fin que donnent encore au jourd'hui les pantins parlementaires. L'incapacité des communards à se pourvoir d'un organe de classe, centralisateur, organisateur des décisions à prendre dans le sens de la dictature du prolétariat, a été déterminante dans leur défaite. Ne reste plus, dès lors, que le souvenir de mesures aussi "sympathiques" qu'impuissantes dans leur volonté d'enrayer la marche de la contrerévolution. Les voici brièvement résumées par Engels dans son introduction à "La guerre civile en France - 1871" écrite par Marx quelques jours après la défaite des communards: "La Commune remit jusqu'en a avril tous les loyers d'octobre 1870, portant en compte pour l'échéance à venir les termes déjà payés, et suspendit toute vente d'objet engagés au mont-de-piété municipal. Le même jour, les étrangers élus à la Commune furent confirmés dans leurs fonctions car 'le drapeau de la Commune est celui de la république universelle'. -Le ler avril, il fut décidé que le traitement le plus élevé d'un employé de la Commune, donc aussi de ses membres, ne pourrait dépasser 6.000 francs. -Le lendemain furent décrétées la séparation de l'Eglise et de l'Etat et la suppression du budget des cultes, ainsi que la transformation de tous les biens écclésiastiques en propriété nationale; en conséquence, le 8 avril on ordonna de bannir des écoles tous les symboles, images, prières, dogmes religieux, bref 'tout ce qui relève de la conscience individuelle de chacun', ordre qui fut réalisé peu à peu. -Le 5, en présence des excécutions de combattants de la Commune prisonniers, auxquelles procédaient quotidiennement les troueps versaillaises, un décret fut promulgué, prévoyant l'arrestation d'otages, mais il ne fut jamais exécuté. -Le 6, le 137ème bataillon de la garde nationale alla chercher la guillotine et la brûla publiquement, au milieu de la joie populaire. -Le 12, la Commune décida de renverser la colonne Vendôme symbole du chauvinisme et de l'excitation des peuples à la discorde, que Napoléon avait fait couler, après la guerre de 1809, avec les canons conquis. Ce qui fut fait le 16 mai. (2) -Le 16 avril, la Commune ordonna un recensement des ateliers fermés par les fabricants et l'élaboration de plans pour donner la gestion de ces entreprises aux ouvriers qui y travaillaient jsuque là et devaient être réunis en associations coopératives ainsi que pour organiser ces

armée tsariste défaite et permit ainsi la présence de généraux bourgeois dans l'armée rouge, en mettant en avant la valeur de leur "qualification". En ce sens, il ne faisait que retourner l'utilisation
de la machine militaire tsariste, il ne la détruisait pas, il s'en
servait comme d'un simple instrument, considérant à tort cette partie
de l'appareil d'Etat qu'est l'armée comme quelque chose de neutre,
sans contenu de classe. Face à cela, l'opposition de gauche appelait
très justement au maintien des milices ouvrières constituées dans les
usines comme base de la nouvelle structure militaire du prolétariat.

⁽²⁾ Une des premières mesures que prirent les sanglants vainqueurs de Paris fut, après leur victoire, de redresser la colonne guerrière. Les massacreurs tiennent à leurs symboles: plus que de simples monuments, ils servent à confirmer la réalité de leur domination pour les esprits rebelles. "Nous sommes au pouvoir et nous y resterons!" Le défilé militaire est une autre façon de terroriser ceux qui tendraient à remettre en question le pouvoir en place. Bordiga explique l'importance de cette violence potentielle pour la bourgeoisie dans la brochure: "Force, violence, dictature dans la lutte de classe".

associations en une seule grande fédération. -Le 20, elle abolit le travail de nuit des boulangers, ainsi que les bureaux de placement, monopolisés depuis le second empire par des individus choisis par la police et exploiteurs d'ouvriers de premier ordre; ces bureaux furent affectés aux mairies des vingt arrondissements de Paris. -Le 30 avril, elle ordonna la suppression des monts-de-piété, parce qu'ils constituaient une exploitation privée des ouvriers et étaient en contradiction avec le droit de ceux-ci à leurs instruments de travail et au crédit. -Le 5 mai, elle décida de faire raser la chapelle expiatoire élevée en réparation de l'exécution de Louis XVI."

Dès le 18 mars était apparu très clair le caractère de classe du mouvement parisien. Mais toutes ces mesures ne pouvaient avoir au plus qu'un commencement d'application, car, très vite, la lutte contre les troupes, toujours plus nombreuses, de Versailles absorba toutes les énergies. Il était malheureusement déjà trop tard. Les décisions prises par la Commune ne touchaient pas plus à l'essentiel de la question sociale qu'elles en fournissaient les possibilités d'une victoire technique, pratique, militaire contre l'ennemi de classe. La bourgeoisie ne commettait pas cette erreur, elle qui, dès les premiers jours, s'organisa dans la perspective de l'affrontement avec les insurgés. Thiers profita ainsi du sursis que lui donnaient les hésitations des prolétaires à marcher immédiatement sur Versailles, pour réorganiser ses forces et aller marchander chez Bismarck, la récupération d'une partie de l'armée prisonnière en Allemagne. Il prépare ses forces pour l'attaque contre Paris pendant que la Commune abolit le budget des cultes qui se trouve ... à Versailles! Ici de nouveau, la "bonne volonté" des élus communaux est détuite pratiquement par leur action réelle. Le démocratisme, exercice appliqué de la dictature bourgeoise, nie en tant que pratique dominante, les intérêts spécifiques du prolétariat, laissant le champ libre aux réformistes et autres replâtreurs du capital, apologues des "droits" et des "libertés individuelles".

Les proudhonniens, les blanquistes, principales tendances politiques présentes dans la Commune en furent les plus malheureux représentants. Les proudhonniens d'abord, à qui incombe la responsabilité de la majeure partie des décrets économiques, imposèrent leur idéologie non-prolétarienne. Ils instituèrent une organisation de la grande industrie et de la manufacture qui devait reposer sur l'association des travailleurs de chaque fabrique et réunir toutes ces associations dans une seule grande fédération. Au point de vue de l'indispensable stratégie politique et militaire, ces éternels réformateurs de système furent incapables de direction, se contentant de revendiquer une organisation d'usine autogérée pour les travailleurs pendant que ceux-ci se battaient contre les versaillais et avaient autrement plus besoin d'une direction leur permettant d'obtenir une victoire sur l'ennemi. Quant aux blanquistes, élevés à l'école de la conspiration et de la discipline qui lui est propre, ils prônaient une stricte centralisation dictatoriale entre les mains du nouveau pouvoir révolutionnaire. Ils furent le moment venu, incapables d'exercer pleinement cette direction. La raison principale étant que leur chef Blanqui, était prisonnier et otage des versaillais; on tenta bien de l'échanger contre une somme d'otages bourgeois que la Commune détenait, mais Versailles refusa. Livrés à eux-mêmes, ils ne purent jamais mettre les directives de Blanqui en pratique: étendre la révolution et assurer au prolétariat le pouvoir dans tous les pays. Aux côtés des proudhonniens et des blanquistes existait une majorité de ce qu'il est convenu d'appeler les intellectuels de "gôche", les "tourneurs" de moulin à paroles, bons patriotes qui n'ont fait qu'encombrer, freiner, c'est-à-dire nier les nécessités de la lutte, avec leur verbiage réformiste et con-ciliateur. Toute une série d'avocats beaux parleurs, de "bonnes consciences" qui donnaient l'autonomie

communale comme perspective "juste" face aux revendications du prolétariat. Quelques internationalistes étaient présents dans la Commune, tels Lefrançais et Varlain, mais, complètement isolés, ils n'eurent que peu d'influence directe sur le déroulement des événements.

Dès le moment où le comité central de la garde nationale avait décidé de céder son pouvoir aux urnes, le mouvement montrait qu'il était voué à l'échec. Pour défaire définitivement la classe dominante, les ouvriers avaient besoin de bien autre chose que de l'avis du "peuple". La bourgeoisie avait beau jeu de remettre sur la table, par l'intermédiaire de ses collaborateurs réformistes et démocrates, les règles du jeu grâce auxquelles elle soumet depuis toujours le prolé-tariat afin d'exercer sa dictature. Le démocratisme est l'idéologie et la pratique par lequel les dominants réussissent depuis des siècles à berner la classe exploitée en lui faisant croire qu'elle n'a pas d'intérêts spécifiques et que derrière les formes que prend mination se trouve l'intérêt général. Mais il ne peut y avoir d'intérêt commun pour deux classes aux projets fondamentalement contradictoires. Le prolétariat imposera le communisme, la communauté humaine en reversant violemment les forces sociales opposées à ses perspectives. Pour cela, il devra nécessairement passer sur le cadavre démocratique. La classe ouvrière devra comprendre en quoi la démocratie c'est le mode de vie propre au capital, c'est la reconstitution d'une unité fictive, une communauté matérielle, la communauté des marchandises. Tout le mythe consiste à faire croire que sont représentés au parlement les délégués de toutes les forces sociales en lutte dans la société et que le système démocratique se transforme dès lors en organe de médiation des classes. Mais la démocratie n'exclut aucunement l'Etat, la dictature de classe, elle en est le fondement même. Elle a pour but le maintien du mode de production capitaliste et du rapport social sur lequel repose la domination bourgeoise: le salariat. Seule la liberté, la liberté de se vendre, est celle d'une mise à la disposition permanente du capital, celui-ci décidant d'après ses exigences marchandes, de la survie ou de la mort des prolétaires. La démocratie se révèle être ce qu'elle est: une boucherie. Elle ne survit que sur les charniers nécessaires à la perpétuation de l'exploitation capitaliste. En 1871, à Paris, agenoullié devant le fétiche démocratique, le prolétariat s'est fait massacré pour ne pas avoir rompu avec l'idéologie dominante, l'idéologie démocratique, bourgeoise.

"Le prolétariat français plus qu'aucun autre prolétariat a fait des sacrifices à la révolution. Mais plus qu'aucun autre aussi, a-t-il été dupé. La bourgeoisie l'a plusieurs fois ébloui par toutes les couleurs du républicanisme, du radicalisme, du socialisme, pour lui mettre toujours des chaînes capitalistes. La bourgeoisie a apporté par ses agents, ses avocats et ses journalistes, toute une masse de formules démocratiques, parlementaires, autonomistes qui ne sont que des entraves aux pieds du prolétariat et qui gênent son mouvement en avant." (Trotsky - Les leçons de la Commune)

Si les ouvriers parisiens ne furent que faiblement influencés par l'action de la première Internationale qui n'eut organiquement aucun lien avec la Commune, cette dernière n'en demeure pas moins la "fille de l'A.I.T." (Engels). l'A.I.T. avait prévu la révolution. La Commune en était la preuve pratique, elle était l'explication vivante que les communistes donnent du mouvement historique de lutte de classes. Marx avait dès le début senti les pièges dans lesquels tomberait le prolétariat en cours d'insurrection. Cela ne l'a pas empêché, le moment venu, d'être activement solidaire des communards en assimilant leur expérience et en montrant ce qu'il y a de commun entre cet événement et les mouvements révolutionnaires ultérieurs. Il faisait ainsi oeuvre de parti en tirant les leçons de la Commune, en intégrant dans

un ensemble théorique, les limites de l'insurrection et sa fonction réelle que les communards eux-mêmes ne pouvaient pas saisir, éblouis qu'ils étaient par la vision d'une "révolution" où le changement de gouvernement apparaît comme remède aux maux du moment et, sans voir que la solution de la question sociale se trouve dans la destruction des rapports de production. Marx ne s'arrête pas à l'explication de la défaite du prolétariat, il lui donne ses nouvelles perspectives. La théorie communiste est explication et préparation: elle assimile l'expérience de la Commune et se développe grâce à elle. La Commune vaincue n'est pas l'image de la fin de la lutte de classe, c'est en temps qu'expérience passée, le tremplin du prolétariat pour une action ultérieure plus précise, plus forte, plus déterminée, plus consciente dans la guerre qui l'oppose à la classe dominante. La bourgeoisie l'a bien compris, elle qui, dès le lendemain de sa victoire contre les ouvriers, se lançait dans une véhémente diatribe contre les internationalistes, leur imputant la totale responsabilité des événements et appelant toutes les nations à les pourchasser impitoyablement: "... Tel est le résumé de la doctrine de l'Internationale et c'est pour anéantir toute action comme toute propriété individuelle, c'est pour écraser les nations sous le joug d'une sorte de monarchisme sanguinaire, c'est pour en faire une vaste tribu appauvrie et hébétée par le communisme que des hommes égarés et pervers agitent le monde, séduisent les ignorants et entraînent après eux les trop nombreux spectateurs qui croient trouver dans la résurrection de ces inepties économiques des jouissances sans travail et la satisfaction de leurs plus coupables désirs." Voilà ce qu'envoyait Jules Favre, assassin de la Commmne, membre du gouvernement français, aus agents de la république à l'étranger dans une circulaire du 6 juin 1871. La bourgeoisie connaît son ennemi de classe et sait où se situent ses intérêts. Dans le projet social communiste, elle voit effectivement la négation de sa dictature, la négation de la démocratie, la fin du monstrueux profit qu'elle tire de l'exploitation à laquelle elle soumet la majorité de l'humanité. C'est terrorisée par la perspective de son écrasement, de sa disparition en tant que classe, qu'elle hurle et déverse ses torrents de base contre ceux qui expriment et développement activement le projet d'une société sans classe, le projet de réaliser une histoire enfin humaine et consciente.

III. LA NECESSITE DU PARTI

"Le parti ne crée pas la révolution à son gré, il ne choisit pas à sa guise le moment pour s'emparer du pouvoir, mais il intervient activement dans les événements, pénètre à chaque instant l'esprit des masses révolutionnaires et évalue la force de résistance de l'ennemi et détermine ainsi le moment le plus favorable à l'action décisive. C'est la côté le plus difficile de sa tâche. La parti n'a pas de décision valable pour tous les cas. Il faut une théorie juste, une liaison étroite avec les masses, la compréhension de la situation, un coup d'oeil révolutionnaire, une grande décision. Plus un parti révolutionnaire pénètre profondément dans tous les domaines de la lutte prolétarienne, plus il est mû par l'unité du but et par celle de la discipline, plus vite et mieux peut-il arriver à résoudre sa tâche."

(Les leçons de la Commune - Trotsky)

La Commune est venue trop tard. C'est là la première leçon à tirer au vu de l'échec du prolétariat à s'organiser en 1871, en classe dominante. C'est le 4 septembre, lorsque l'empire s'écroulait, que le Commune aurait du prendre le pouvoir. Si elle ne l'a pas fait, ce n'est pas faute d'une quelconque volonté, c'est le résultat de l'inca-

pacité dans laquelle se trouvait, à ce moment, la classe ouvrière, à s'organiser en parti. Le prolétariat de Paris n'a pas pu prendre la direction du mouvement parce qu'il ne s'était pas donné les moteurs capables d'organiser l'insurrection et de mettre en place les mesures indispensables à sa victoire définitive. A leur place, apparurent les beaux parleurs démocrates, les républicains, les socialistes, toute une cour d'avocats, de journalistes, de députés à la recherche de gloriole, qui substitueront un langage "radical" à l'habituel verbiage libéralo-humaniste et réussiront à mystifier le prolétariat en le convainquant de leur donner la direction du mouvement. Le piège constitue le recours à une phraséologie ouvrière par la bourgeoisie est un des écueils contre lequel viennent souvent buter les prolétaires. Si la classe dominante combat militairement la révolution par l'émimination physique des révolutionnaires, une autre manière d'assurer sa domination est de piller le programme de la classe révolutionnaire et d'affirmer le sien par une expression plus radicale et donc plus camouflée de son projet. Elle présente son projet repeint en rouge et le soumet aux yeux crédules des prolétaires. Aujourd'hui, la marxologie est devenue un énorme mur derrière lequel se cache une autre façon de dominer idéologiquement les prolétaires.

Les six mois, du 4 septembre au 18 mars, pendant lesquels la gauche bourgeoise détint le pouvoir, furent six mois pendant lesquels l'ennemi put se resaisir et se réorganiser. Si le 4 septembre, le parti de classe avait pu réellement exister, il aurait immédiatement travailler à la généralisation de l'insurrection au reste de la France et au reste du monde; c'est tout le visage de l'humanité qui en aurait été modifié. Mais seul un parti révolutionnaire qui s'est depuis longtemps préparé à la prise du pouvoir, un parti qui a prévu la révolution, seul un parti habitué à une vue d'ensemble des tâches à accomplir aurait pu mettre ces directives en application. Paris devait servir de base pour vaincre Versailles, et de là étendre la révolution à toute la France et au monde entier en envoyant des agitateurs, des militants formés, pour entraîner le mouvement dans le sens de la nécessaire dictature du prolétariat. Les bavards démocrates parvinrent à empêcher cela en faisant du mouvement révolutionnaire la lutte pour une réforme communale, pour un replâtrage des failles du système. Représentants habitués du parlement, ils ne pouvaient se reconnaître dans la révolution prolétarienne.

"Le parti ouvrier, le vrai, n'est pas une machine à manoeuvres parlementaires, c'est l'expérience accumulée et organisée du prolétariat. C'est seulement à l'aide du parti qui s'appuie sur toute l'histoire de son passé, qui prévoit historiquement les voies du développement, toutes ses étapes et en extrait la formule de l'action nécessaire, que le prolétariat se libère de la nécessité de recommencer toujours son histoire, ses hésitations, son manque de décision, ses erreurs."

(Leçons de la Commune - Trotsky)

La révolution éclata au milieu des hésitations, de l'indécision d'un prolétariat non préparé à la prise du pouvoir (3). Le 18 mars, le pouvoir tombe entre les mains du prolétariat de Paris, il ne s'en est emparé que parce que ses ennemis avaient quitté la capitale. Ces six mois d'attente furent une perte irréparable. Les ouvriers n'ont pas pris le pouvoir consciemment, volontairement. Favre, Ferry, Dufaure, Leflô et tous les autres députés de gauche du gouvernement avaient fui pendant la nuit. Méprisés par les ouvriers, ils n'avaient plus non plus la confiance de la bourgeoisie. Celle ci craignait qu'ils ne puissent plus la défendre. Les soldats étaient révoltés contre leurs officiers. Pendant cette nuit du 18 mars, ils avaient fusillé deux de leurs généraux. Pour toutes ces raisons, la bourgeoisie prend peur et s'enfuit avec le gouvernement pour concentrer ailleurs

ses forces: à Versailles. Ce n'est qu'alors que le pouvoir se trouve aux mains de la classe ouvrière. La nécessité d'une direction révolutionnaire apparaît dans toute toute sa cruelle dimension. Cette direction a pour tache essentielle de prévoir, guider la lutte, être protagoniste dans l'action. Au lieu de cela, à Paris, on enregistre la révolution plutôt que de la provoquer. Les chefs sont à la queue du mouvement. L'indécision, l'attente, les hésitations de la classe se doivent d'être corrigées, complétées par les directives du parti cen-tralisé de l'action révolutionnaire. La négation de cela, c'est la contre-révolution qui se développe. Le 18 mars 1871, cette absence de direction se fait immédiatement sentir: les ministères déménagent ouvertement, de longues bandes de militaires s'écoulaient encore par les portes de la rive gauche et le comité central élu par la garde nationale et qui détenait maintenant le pouvoir négligea cette précaution classique: la fermeture des portes! Au lieu de cela, on laissera sortir même les sergents de ville qui auraient dû être désarmés et mis sous les verrous. Ils trouvèrent les portes de Paris grandes ouvertes pour aller se mettre en sûreté à Versailles; les hommes d'ordre non seulement ne furent pas molestés, mais ils Eurent la faculté de se rassembler et d'occuper plus d'une place forte au centre même de Paris. Cette indulgence du comité central était déjà criminelle. Il ne voulait pas voir la mort entre Versailles et Paris. Ce même comité central commit une autre faite décisive en ne marchant pas aussitôt sur Versailles alors entièrement sans défense et en mettant ainsi fin aux complots de Thiers. L'ennemi s'enfuyant à Versailles constituait pour sûr une victoire, c'est à ce moment-là qu'il aurait fallu écraser définitivement la canaille gouvernementale. On aurait pu prendre des otages à Paris même, faire prisonniers Thiers et ses ministres. Tout cela était de l'ordre du possible. Personne ne le fit, parce que personne ne pouvait le faire. "De telles décisions ne peuvent être prises que par un parti révolutionnaire qui attend une révolution, s'y prépare, ne perd pas la tête, par un parti qui est habitué d'avoir une vue d'ensemble et n'a pas peur d'agir" (Leçons de la Commune - Trotsky) (4).

⁽³⁾ Cela ne signifie aucunement que la révolution ne pouvait pas se poser en 1871 et que la Commune est un "accident de l'histoire". A cette idée a-matérialiste qui prétent que l'insurrection est venue trop tôt dans l'histoire, nous opposons l'explication dialectique qui dit que dès qu'un problème se pose c'est que la solution se pose aussi: "L'humanité ne se pose jamais que les tâches qu'elle peut remplir: à mieux considérer les choses, on verra toujours que la tâche surgit la où les conditions matérielles de sa réalisation sont déjà formées, ou sont en train de se créer" (K. Marx). Le fait même que la Commune a existé démontre que le communisme est à l'ordre du jour en 1871. Ceci en réponse à la déviation vulgaire qui prétend qu'avant 1914 toute lutte devait être réformiste et ne peut être révolutionnaire que de-puis 1914: misère du décadentisme! La Commune est l'expression de l'antagonisme historique entre le prolétariat et la bourgeoisie; elle est donc tout autant l'expression des forces du mouvement que de ses faiblesses. Il est bien évident que si la Commune n'a pas vaincu, c'est également au vu du manque de direction communiste et c'est là aussi l'expression du rapport de forces existant entre les deux classes ennnmies. Mais, se limiter à cette vision ne peut conduire qu'à une vision fataliste de l'histoire.

⁽⁴⁾ Nous nous attardons sur le texte de Trotsky à propos des leçons qu'il tire de l'expérience de la Commune de Paris en tant que critiques formulées historiquement par le mouvement ouvrier, critiques qui sont globalement justes mais qui en doivent pas faire oublier que Trotsky, lorsqu'il tente de tirer les enseignements de l'insurrection de 1871, idéalise complètement l'action des bolchéviks au cours de la

De la même manière, les armées qui se repliaient sur Versailles auraient pu être elles aussi, retournées contre leurs officiers, il aurait fallu quelques dizaines d'ouvriers préparés, conscients de leur projet de classe pour entamer une propagande défaitiste à ce moment stratégiquement et psychologiquement favorable que constitue le retrait des troupes d'une ville en état d'insurrection. L'ensemble de ces décisions ne pouvait être pris spontanément par les ouvriers armés. Le regard qu'ils posent sur les directives à suivre est trop déterminé par le caractère immédiat et local que recouvre leur action. Il est toujours plus compliqué d'arriver à une compréhension totale des décisions à prendre au cours d'un bouleversement social lorsqu'on ne peut disposer de recul par rapport aux événements. L'incapacité dans laquelle étaient les communards de lier leur situation aux expériences passées, aux leçons qui en furent tirées, ainsi qu'aux perspectives historiques du mouvement communiste, les empêchait d'avoir une conscience claire de ce qu'il y avait lieu de faire. Et c'est bien là le rôle fondamental de la direction communiste: faire le lien entre les différentes tentatives du prolétariat pour mener l'insurrection à la victoire.

"Le parti évidemment minoritaire au sein de la société et de la classe prolétarienne est la seule forme qui puisse exprimer les influences historiques des générations successives dans le passage d'une forme de production sociale à une autre en une unité de temps et de lieu, de doctrine, d'organisation et de stratégie de combat. La force révolutionnaire du prolétariat ne peut donc s'exprimer au travers d'une démocratie consultative au sein de la classe en lutte ou victorieuse, mais dans l'arc ininterrompu de la ligne historique du parti. Nous n'admettons pas seulement qu'une minorité parmi les vivants actuels puisse diriger la marche en avant historiquement contre le majorité (même dans la classe), mais, en outre, nous pensons que seule cette minorité peut se relier à la lutte et aux efforts des militants de toutes les générations passées et de celles qui viennent, en agissant dans la direction du programme de la société nouvelle." (Le programme révolutionnaire de la société communiste - Bordiga)

Le prolétariat en Russie aura au moins partiellement compris en 1917, cette leçon qu'est la nécessité de la préparation de l'insurection. Là où, pour la Commune, le pouvoir n'a fait que tomber dans les mains des ouvriers sans que jamais ils ne soient véritablement protagonistes de l'action, pour la révolution d'octobre, la réussite de la prise du pouvoir a été comprise comme le résultat d'une action soigneusement préparée au sein du mouvement de masse; la nécessité de la conspiration que le marxisme retient des apports de Blanqui. C'est donc là aussi une tâche essentielle du parti révolutionnaire que de dévider le moment le plus favorable à l'application de cette tâche politico-militaire.

Nous terminerons ce rappel de l'inexistence d'un parti révolutionnaire, d'une direction pleinement révolutionnaire pendant la Com-

révolution d'octobre 1917. Il ne voit pas que lui-même n'a que partiellement mis en pratique le résultat des critiques formulées à l'encontre des communards. Car, comme nous l'avons développé dans notre texte "Quelques leçons d'Octobre" dans Le Communiste n°10/11, ce n'est qu'une extrême minorité du "parti" bolchévik regroupée autour de Lénine et Trotsky et alliée dans l'action à des groupes "sans-parti" qui ont réellement préparé l'insurrection à l'encontre même de la majorité des bolchéviks que rien ne distinguait des autres partis socialistesbourgeois (cf. Kamenev, Zinoviev, Staline, ...).

mune par la question de la fausse problématique qui a toujours constitué l'objection selon laquelle les chefs "ruineront tout". Les fonctions de direction de la révolution se doivent d'être assumées par ceux qui auront la meilleure compréhension globale des tâches communistes et les capacités d'organisation nécessaires. Cette direction sera donc le résultat d'un long et minutieux travail de préparation; elle surgira des groupes et noyaux communistes ayant le mieux répondu à cet indispensable travail de formation des cadres. Ce travail passe par le bilan des expériences passées et par la compréhension la plus haute possible des perspectives de la classe révolutionnaire. La révolution se donne ainsi les éléments les plus aptes à la diriger et ces chefs ne sont rien d'autre que les forces dirigeantes dont le prolétariat s'est lui-même doté afin d'imposer son projet historique (5). C'est précisément pour avoir à chaque fois réussi à installer cette fausse problématique "masse-chefs" et à imposer les consultations électoralo-démocratiques qui en découlent, que la contre-révolution a pu vaincre: pour ne pas laisser prendre la décision la plus adéquate à la situation, on la soumet aux volontés de la majorité. Les anarchodémocrates auraient-ils oublié cette phrase classique où Marx explique les idées dominantes d'une époque commes les idées de la classe dominante? La juste décision ne peut être une question d'addition majoritaire d'avis. Cela ne peut mener qu'aux flaterries les plus méprisantes pour la masse questionnée.

"La seule forme au contraire qui évitera les dégénérescences 'bonzistes' est celle où la déclaration ouverte du parti qui tend à avoir toute la direction de la lutte révolutionnaire ne sera pas remplacée par l'offre hypocrite de consulter démocratiquement les masses plus ou moins populaires, pour se mettre au service de n'importe quelle volonté qu'elles auront manifestée. La formule "servir le prolétariat" surtout dans l'expérience pratique, a été utilisée par tous les traîtres historiques de la révolution, vendus et démagogues. Elle est, en outre, l'écho d'une sale mentalité bourgeoise. "Servir" (qui mieux "sert", profite plus) est la devise du Rotary Club international, c'est-à-dire l'organisation mondiale des prédateurs de plus-value. L'histoire des tourments du parti ouvrier, longue et sanglante, finira quand le parti aura dépassé la phase honteuse où prévaut la méthode stupide de faire la cour aux prolétaires, ce qui ne tend qu'à en faire des électeurs ou des payeurs de cotisations syndicales, mais ne les défait pas révolutionnairement des chaînes de leur servitude, moins visibles et contre lesquelles aucun héroïsme ne suffit, celles qu'ils portent à l'intérieur d'eux-mêmes." (Le contenu original du programme communiste - Bordiga)

En dernière instance, le mouvement ne produit que les chefs qu'il mérite et si, pendant la Commune, le prolétariat n'est parvenu à mettre à sa tête qu'une série d'humanistes démocrates plus ou moins radicaux, il faut y trouver là l'image des faiblesses mêmes d'une classe dont la vision de son projet historique restait encore limitée et partielle. C'est pour que cette vision ne reste pas restreinte qu'il importe de faire la critique approfondie des illusions que la classe dominante s'acharne à maintenir devant les regards crédules

des prolétaires.

IV. LA TERREUR ROUGE EN REPONSE AU CANNIBALISME DE LA CONTRE-REVOLUTION

"Après le décret de la Commune du 7 avril, ordonnant des représailles et déclarant qu'il était de son devoir 'de protéger Paris contre les exploits de cannibales des bandits de Versail-

les et de rendre oeil pour oeil et dent pour dent', Thiers n'arrêta pas pour autant le traitement barbare des prisonniers (...) Toutefois, pendant quelques temps, les exécutions de prisonniers furent suspendues. Mais à peine Thiers et ses généraux décembriseurs furent-ils avisés que même leurs espions de la gendarmerie pris dans Paris sous le déguisement de gardes nationaux, même les sergents de ville pris avec des bombes incendiaires sur eux, étaient épargnés, à peine s'aperçurent-ils que le décret de la Commune sur les représailles n'était qu'une menace vaine, que les exécutions en masse de prisonniers furent reprises et poursuivies sans interruption jusqu'à la fin." (La guerre civile en France - Marx)

Tout l'honneur de la Commune réside dans sa défaite! Ses membres ont choisi de se battre jusqu'au bout plutôt que de se rendre. Comme Karl Liebknecht, et Rosa Luxembourg en Allemagne quelques années plus tard, dans un dernier réflexe de classe, ils participeront jusqu'à la fin aux combats acharnés que les prolétaires ont livrés contre la meute d'assasins que Thiers a lâché sur Paris. Les versaillais ont eu largement le temps de réorganiser l'armée bourgeoise. Thiers est devenu de plus en plus arrogant dans les négociations qu'il menait avec les communards. La pression militaire versaillaise se fait de plus en plus forte tandis que les ouvriers armés, sans organisation, complètement laissés à eux-mêmes épuisent peu à peu leur spontanéité. Personne n'est là pour donner une quelconque direction au mouvement. Militairement, ce poids se fait de plus en plus sentir durant le mois de mai. Versailles gagne tout doucement du terrain. La Commune crève peu à peu. De quoi s'occupe-t-elle le 19 mai, veille de l'assaut final? De théâtre! Pendant que les versaillais se préparent à l'entrée dans Paris et que les ouvriers les plus déterminés à la lutte s'épuisent sous la pression des armées de Thiers, le Commune discute du problème de l'intervention de l'Etat dans la littérature et le théâtre! Criminel!

"Dans les moments de crise, le manque de tête devient un crime contre le parti et ce crime réclame un châtiment public." (Karl Marx)

Ici, il n'y a pas plus de châtiment public qu'il n'y a de parti!!! Les versaillais entrent dans Paris à la suite d'une trahison, le 21 mai. Les combats vont durer une semaine entière. A mesure que les troupes d'invasion approchent des quartiers plus proprement ouvriers, la résistance se fait plus tenace, plus violente et ce n'est qu'après une lutte de huit jours que les derniers défenseurs de la Commune succombent.

"La civilisation et la justice de l'ordre bourgeois se montrent sous leur jour sinistre à chaque fois que les esclaves de cet ordre se lèvent contre leurs maîtres. Alors, cette civilisation et cette justice se démasquent comme la sauvagerie sans masque et la vengeance sans loi. Chaque nouvelle crise dans la lutte de classe entre l'appropriateur et le producteur fait ressortir ce fait avec plus d'éclat. Les atrocités des bourgeois en juin 1848 elles-mêmes disparaissent devant l'indicible infamie de 1871. L'héroïque esprit de sacrifice avec lequel la population de Paris -hommes, femmes et enfants- combattit pendant huit jours après l'entrée des versaillais reflète aussi bien la grandeur de leur cause que les exploits infernaux de la soldatesque reflètent l'esprit inné de cette civilisation dont ils sont les mercenaires et les défenseurs. Glorieuse civilisation, certes, dont le grand problème est de savoir comment se débarrasser des monceaux de cadavres qu'elle a faits, une fois la bataille passée."

(Marx - La guerre civile en France - 1871)

Comme toujours alors, le cannibalisme de la contre-révolution est sans commune mesure avec ce que la victoire de la révolution aurait nécessité comme sang versé. Le fusil versaillais ne tuait pas assez vite et c'est par centaines que les vaincus ont été exécutés à la mitrailleuse. La lutte terminée, l'armée bourgeoise se transforme en un vaste peloton d'exécution. Lissagaray raconte:

"Les milliers de captifs emmenés au châtelet étaient d'abord parqués dans la salle, sous le fusil des soldats; puis poussés de couloir en couloir, ils débouchaient comme des moutons sur le foyer où Vabre trônait entouré d'officiers de l'armée et de la garde nationale de l'ordre, le sabre entre les jambes, quelques uns le cigare aux dents. LL'interrogatoire durait un quart de minutes "Avez-vous pris les armes? Avez-vous servi la Commune? Montrez vos mains!" Si l'attitude était résolue ou la figure ingrate, sans demander le nom, la profession, sans marquer sur aucun régistre, on était "classé". On livrait tout chaud les "classés" aux exécuteurs qui les emmenaient à la caserne Loban. Là, les portes refermées, les gendarmes tiraient sans grouper leurs victimes. Quelques unes, mal touchées, couraient le long des murs. Les gendarmes leur faisaient la chasse, les canardaient jusqu'à extinction de vie."

Puis, quand il s'avéra impossible d'abattre tous les communards, vinrent les arrestations en masse, l'exécution des victimes choisies arbitrairement dans les rangs des prisonniers, la relégation des autres dans de grands camps en attendant leur comparution devant les conseils de guerre, l'emprisonnement, les déportations.

Voilà à quoi mène, à chaque fois, l'indulgence et les "bons sentiments" des beaux parleurs. Il faut assassiner l'humanisme! La bourgeoisie ne véhicule pas son discours pacifiste par hasard! Son but est clair: lui permettre le monopole de la terreur. Pendant la bataille, les versaillais n'ont eu que peu de pertes. Les communards ont perdu trois mille des leurs. Les 100.000 autres victimes de l'immense boucherie que fut la semaine sanglante (du 21 au 31 mai) furent toutes arbitrairement exécutées dans les conditions évoquées plus haut. Ces massacres durèrent jusqu'aux premiers jours de juin et ne s'arrêtèrent que parce que la peste menaçait. Il n'y avait plus assez de place dans les cimetières!

Pour briser la résistance des exploiteurs en période de guerre de classe, le prolétariat se soit d'utiliser la terreur révolutionnaire, ne fut-ce que pour "négocier sa peau" au prix le plus élevé possible. L'exemple de la Commune est, à ce sujet, on ne peut plus démonstratif. C'est pour avoir négligé ce principe élémentaire du marxisme révolutionnaire que l'on permit à Thiers et à sa clique de députés de revenir exercer leur dictature. De l'extrême droite --les monarchistes-- à l'extrême gauche --Louis Blanc et ses adeptes, les "gauchistes démocrates" de l'époque--, les revoilà au grand complet assis sur le charnier, causant de démocratie, d'humanisme et de "respect de la personne humaine", les mêmes qui, aujourd'hui, pâliront d'effroi si vous leur avancez le mot "terreur". Non! Les 100.000 massacrés de la Commune, ce n'est pas de la terreur! C'est "la cause de la justice, de l'ordre, de l'humanité, de la civilisation qui a triomphé!" (Thiers à l'assemblée nationale, le 22 mai 1871).

A la terreur bourgeoise correspond la nécessité d'une terreur prolétarienne: des mesures révolutionnaires portant des coups à la bourgeoisie, l'empêchant de s'organiser. Les prises d'otages, les actions terroristes offensives, la prise des banques, la prise en main des moyens d'information sont autant de mesures indispensables. Attaquer l'ennemi là où il est le plus faible, décourager les forces hési-

tantes qui le soutiennent encore, faire peur, terroriser l'ennemi. Mépriser ces directives essentielles de l'action révolutionnaire, c'est se livrer à l'ennemi de classe. La bourgeoisie ne nous donnera rien! Comme le disait Marx à ses juges: "Nous ne vous demandons ni excuses ni pitié; n'en attendez pas non plus de nous demain!".

A l'invariance du programme communiste qui a comme perspective l'abolition des classes correspond l'invariance du programme de la contre-révolution: la domination de classe de la bourgeoisie qui la défendra par tous les moyens. C'est une autre grande leçon de la Commune; à Paris, en 1871, le prolétariat n'a fait peur à personne. Nous prendrons à titre d'exemple, l'incroyable "respect" avec lequel il s'est arrêté devant les portes de la banque de France. L'erreur politique était énorme. La banque aux mains de la Commune, cela valait mieux que dix mille otages; cela faisait toute la bourgeoisie française faisant pression sur le gouvernement de Versailles pour conclure la paix avec la Commune. Lissagaray raconte:

"Le comité central avait fait une grande faute en laissant filer l'armée versaillaise. La Commune en commit une cent fois plus lourde. Toutes les insurrections sérieuses ont débuté par saisir le nerf de l'ennemi, la caisse. La Commune est la seule qui ait refusé. Elle abolit le budget des cultes qui était à Versailles et reste en extase devant la caisse de la haute bourgeoisie qu'elle avait sous la main. Scène d'un haut comique si l'on pouvait rire d'une négligence qui a fait couler tant de sang (...). Dès la première entrevue, le sous-gouverneur de Ploeuc perça la timidité des délégués, batailla, parut fléchir, fila son argent écu par écu. Le côté vaudeville était qu'il chicanait à Paris l'argent même de Paris, un solde de neuf millions déposés à la banque. Il manoeuvra ainsi jusqu'au 28 mars. La Commune avait près de trois milliards sous la main dont presqu'un milliard liquide, de quoi acheter mille fois tous les Gallifet et hauts fonctionnaires de Versailles; pour otage, les 90.000 dépôts de titre et les deux milliards en circulation dont le gage se trouvait rue de la Vrillière. Beslay délégué par la Commune, se laisse embobiner par de Ploeuc et très attendri, revient le soir répéter les arguments du sousgouverneur: "La Banque de France est la fortune du pays; hors d'elle plus d'industrie, de commerce; si vous la violez, tous ses billets font faillite". Ces niaiseries circulèrent à 1'Hotel de Ville. Les proudhonniens du Conseil oubliant que leur maître a mis la suppression de la banque en tête de son programme révolutionnaire, renforçaient le père Beslay. La forteresse capitaliste n'avait pas à Versailles de défenseurs plus acharnés. Si encore on eût dit "occupons au moins la banque". La Commune n'eut même pas ce nerf, elle se contenta de commissionner Beslay. De Ploeuc le reçut à bras ouverts, l'installa dans le cabinet le plus proche, l'amena à coucher à la banque et dès lors respira."

Toute l'image de la force que peut prendre la matérialisation de l'idéologie bourgeoise démocratique! Nous voyons de nouveau en quoi l'inexistence du parti de classe a rendu impossible l'application de mesures véritablement révolutionnaires qui elles seules auraient pu éviter le massacre et contrer la terreur bourgeoise. Chacune des défaites du prolétariat au cours de la déjà longue histoire du mouvement ouvrier nous enseigne la nécessité de l'utilisation de la terreur

⁽⁵⁾ Pour toute la question relative au parti, nous vous renvoyons au texte qui, dans cette même revue, l'examine plus spécifiquement et plus profondément: "Communisme et Parti".

comme arme de classe pour enrayer la marche toujours plus terroriste de la contre-révolution. Déjà Marx, après les massacres qui avaient suivi l'insurrection de juin 1848 en France, indiquait cette nécessité d'une terreur révolutionnaire pour ne pas laisser le privilège de son utilisation aux seuls exploiteurs:

"C'est le cannibalisme de la contre-révolution lui-même qui répandra dans les masses la conviction qu'il n'existe qu'un seul moyen propre à concentrer, abréger et simplifier les spasmes d'une ancienne société agonisante et les sanglantes douleurs de l'accouchement d'une société nouvelle: le terrorisme révolutionnaire."

Lorsque la guerre de classe imposera la terreur des deux côtés, l'humanisme, ce masque derrière lequel la bourgeoisie tente de camoufler sa violente domination, restera l'arme provilégiée à l'aide de laquelle la bourgeoisie essaiera de désarmer le prolétariat. Dans un pareil moment, la frontière de classe se dessine clairement et rejette irrémédiablement dans les bras de la bourgeoisie les groupes qui tenteraient d'amener les prolétaires à renoncer à la terreur rouge. On a vu, avec l'exemple de la Commune, (et ce n'est pas le seul!) à quel résultat aboutit un tel engagement. A de semblables groupes qui, aujourd'hui déjà, s'acharnent à la démobilisation ouvrière en tentant de rayer l'utilisation de la violence, de la terreur, des moyens avec lesquels le prolétariat imposera sa domination, nous dédions, en conclusion, ce court texte de Trotsky:

"Qui renonce en principe au terrorisme, c'est-à-dire aux mesures d'intimidation et de répression à l'égard de la contrerévolution armée, doit aussi renoncer à la domination politique de la classe ouvrière, à sa dictature révolutionnaire; qui renonce à la dictature révolutionnaire renonce à la révolution sociale et fait une croix sur le socialisme." (Terrorisme et Communisme - Trotsky)

V. DEFAITISME REVOLUTIONNAIRE, INTERNATIONALISME ET GENERALISATION DE L'INSURRECTION

"Qu'après la plus terrible guerre des temps modernes, le vaincu et le vainqueur fraternisent pour massacrer en commun le prolétariat, cet événement inouï prouve, non pas comme Bismarck le pense, l'écrasement définitif d'une nouvelle société montante, mais la désagrégation complète de la vieille société bourgeoise. Le plus haut effort d'héroïsme dont la vieille société soit encore capable est une guerre nationale; et il est maintenant prouvé qu'elle est une pure mystification des gouvernenents, destinée à retarder la lutte des classes, et on se débarrasse de cette mystification aussitôt que cette lutte de classes éclate en guerre civile. La domination des classes ne peut plus se cacher sous un uniforme national, les gouvernements nationaux ne font qu'un contre le prolétariat!" (La guerre civile en France - Karl Marx)

Comme toujours lorsqu'elle est menacée en tant que classe, la bourgeoisie s'unifie en faisant taire les conflits existant entre les différentes parties qui la composent. Elle substitue l'intérêt général de classe, l'intérêt global du capital aux intérêts particuliers de tel ou tel groupe capitaliste. Les fractions qui, hier encore s'entre-déchiraient en vue de s'accaparer les plus belles parts du gâteau, interrompent leur sinistre partage et se retournent en bloc contre leur ennemi de classe. Ainsi, sous la Commune, c'est côte à côte que

Bismarck et Thiers, auparavant en querre, se retrouvent "fraternellement" en vue de l'écrasement du prolétariat. Comme le fait remarquer Marx, dans le texte ci-dessus, la guerre civile, la guerre de classe fait apparaître, au-delà des inévitables affrontements interbourgeois, le conflit fondamental qui anime la société: la lutte classe contre classe, bourgeoisie mondiale contre prolétariat mondial. Mais à l'union des exploiteurs, correspondent les actes de fraternisation active des prolétaires, également au-dessus des barrières nationales. Quand la Commune fut écrasée, un double cordon entourait Paris: celui des versaillais et celui des prussiens. Une fois passé le premier, les communards se retrouvaient face aux soldats allemands qui avaient reçu pour ordre d'arrêter les fugitifs et de les livrer aux bourreaux de Thiers. Les prolétaires allemands eurent à cette occasion la faculté d'exprimer de façon active leur solidarité de classe en laissant s'échapper bien des personnes dont la qualité de combattant de la Commune était évidente. Ils répondaient ainsi au mot d'ordre défaitiste lancé par Marx dans sa troisième adresse aux membres de l'A.I.T. en Europe.

La première adresse envoyée par le conseil général de l'A.I.T. était contre-révolutionnaire: la France étant le pays agresseur, 1'A. I.T. cautionnait une guerre défensive de la part de la bourgeoisie allemande. Dans la seconde adresse, l'Internationale adoptait une position pacifiste tout aussi bourgeoise que la première; la guerre n'étant plus défensive, elle appelait à ne plus se battre, ce défaitisme restait indifférent, passif. Ce n'est que dans la troisième adresse que Marx exprimera le mot d'ordre invariant de l'attitude à adopter pendant la guerre: le défaitisme révolutionnaire dans les deux camps. Le contenu fondamentalement communiste de ce mot d'ordre se concrétise par l'organisation de la désertion, la démoralisation des troupes envoyées à la boucherie, l'encouragement à la fraternisation et au retournement des fusils contre les officiers, toute une série d'actions visant à transformer la guerre bourgeoise, impérialiste, en guerre civile, en guerre classe contre classe pour la révolution communiste mondiale. A aucun moment, la Commune n'a pu lancer ces directives essentielles de l'action communiste et la pratique défaitiste est restée à un très faible niveau; les actes de fraternisation ne se sont vraiment matérialisés qu'après la défaite. C'était dès le début de l'insurrection, au moment où les bataillons bourgeois se repliaient sur Versailles, qu'il aurait fallu exiter le mécontentement des soldats contre leurs officiers et profiter de l'élan insurrectionnel pour les amener à déserter en masse et à venir grossir les rangs des prolétaires insurgés. Nous avons vu plus haut en quoi l'absence de direction révolutionnaire a empêché la mise en application de cette pratique défaitiste.

La condition essentielle, primordiale pour une victoire définitive du prolétariat sur la bourgeoisie est la réussite de la généralisation de l'insurrection au reste du monde. Sans cette internationalisation de la révolution, cette dernière ne peut que soit être détruite de l'extérieur parce que la contre-révolution a réussi à unifier ses forces et à lancer à l'assaut du bastion ouvrier toute la puissance de ses armées (c'est l'exemple de la Commune), soit pourrir de l'intérieur par la contrainte de développer le capital, le rapport de forces au niveau mondial restant en faveur de la bourgeoisie (c'est le développement qu'a connu l'insurrection d'octobre 1917 en Russie). Ainsi, pour la Commune, les tâches révolutionnaires consistaient à envisager et à organiser le développement de l'insurrection directement au niveau mondial en appelant les prolétaires de tous les pays à s'insurger pour étendre la révolution, pour imposer la dictature du prolétariat au reste du monde.

"Pour atteindre ce but, il fallait, sans perdre de temps, vaincre Versailles et envoyer par toute la France des agitateurs, des organisateurs, de la force armée. Il fallait entrer en contact avec les sympathisants, raffermir les hésitants et briser l'opposition des adversaires. Au lieu de cette politique d'offensive et d'agression qui pouvait seule sauver la situation, les dirigeants de Paris essayèrent de s'enfermer dans leur autonomie communale: ils n'attaqueront pas les autres, si les autres ne les attaquent pas; chaque ville a son droit sacré de self-government. Ce bavardage idéaliste --du genre de l'anarchisme mondain-- couvrait en réalité la lâcheté devant l'action révolutionnaire qui devait être menée sans arrêt jusqu'à son terme, car, autrement, il ne fallait pas commencer ..." (Les leçons de la Commune - Trotsky)

Comme l'exprime ici Trotsky, l'application du projet social propre à la dernière classe de l'histoire ne sera pss le fait des intellectuels bourgeois, réformateurs de système, trop braqués qu'ils sont sur une vision immédiate et momentanée des événements, oscillant continuellement entre un matérialisme sinistre, un désespéré "rien à l'horizon" et une utopie toute idéaliste. Cette perspective d'internationalisme, de généralisation de la révolution, seul peut l'avoir un parti communiste oeuvrant à une liaison de l'expérience passée à l'action présente et subordonnant toute directive à la perspective révolutionnaire d'un "communisme mondial" (pléonasme utilisé ici volontairement en réponse à l'imbécile mais très incidieux contresens auquel nous a habitués le discours bourgebis quand il parle de "pays communistes"!). La révolution sera mondiale ou ne sera pas. N'en déplaise aux staliniens et autres gauchistes, il ne peut exister de socialisme dans un seul pays. Le capital est un rapport social mondial. C'est mondialement qu'il a imposé sa domination, qu'il a économiquement, matériellement unifié la planète. C'est mondialement aussi qu'il sera détruit par le mouvement qu'il a lui-même engendré et qu'il ne parvient plus à contrôler. L'unification humaine, le communisme est ainsi rendu possible, mais celui-ci ne sera effectif que lorsque les forces sociales opposées à son éclosion auront été vaincues partout sur la terre. La Commune a péri, notamment pour n'avoir pas pu se placer dans cette perspective. Même si au cours de l'insurrection, l'affrontement de classe apparaissait de plus en plus net, les communards remplaçant volontiers le drapeau national par le drapeau rouge, le mouvement resta néanmoins imbibé d'un bout à l'autre, de patriotisme et c'est là une des grosses ambiguïtés du mouvement.

VI. DETRUIRE L'ETAT BOURGEOIS !

"Le cours des événements oblige la révolution à "concentrer toutes les forces de destruction" contre le pouvoir d'Etat, il lui impose pour tâche non d'améliorer la machine d'Etat, mais de la démolir, de la détruire."

(Lénine - L'Etat et la révolution)

La Commune de Paris est une des premières expériences révolutionnaires de la classe ouvrière et s'il est bien une leçon fondamentale à tirer de la défaite des communards, c'est qu'il ne peut suffir au prolétariat de conquérir l'Etat bourgeois tel quel. Pour affirmer sa dictature, le prolétariat ne peut pas se contenter d'occuper l'Etat bourgeois, il doit le détruire de fond en comble. La Commune s'est contentée d'installer ses membres sur les sièges encore tout chauds de ses anciens propriétaires et il faut y trouver là une des causes directes de sa défaite. Marx ne s'y est pas trompé, lui qui, après la chute de la Commune, a modifié le Manıfeste du Parti Communiste sur les points essentiels de la théorie de l'Etat. Le comité central disait dans son manifeste en 1871: "Les prolétaires de la capitale,

au milieu des défaillances et des trahisons des classes gouvernantes, ont compris que l'heure était arrivée pour eux de sauver la situation en prenant en main la direction des affaires publiques (...). Le pro-létariat (...) a compris qu'il était de son devoir impérieux et de son droit absolu de prendre en main ses destinées et d'en assurer le triomphe en s'emparant du pouvoir". Karl Marx de répondre: "Mais la classe ouvrière ne peut pas se contenter de prendre tel quel l'appareil d'Etat et de le faire fonctionner pour son propre compte". Lénine en fait le commentaire:

"L'idée de Marx est que la classe ouvrière doit briser, démolir la "machine d'Etat toute prête" et ne pas se borner à en prendre possession (...) "briser la machine bureaucratique et militaire", en ces quelques mots se trouve brièvement exprimée la principale leçon du marxisme sur les tâches du prolétariat à l'égard de l'Etat au cours de la révolution." (L'Etat et la révolution - Lénine) (6)

L'Etat, quelle que soit la vision que la bourgeoisie veut nous en donner, n'est en aucune manière, un organe neutre exerçant une direction au-dessus des classes, comme un arbitre des conflits sociaux. S'il est effectivement un organe de conciliation des classes appelant à la collaboration des classes, à la paix sociale, cette conciliation se fait uniquement dans l'intérêt exclusif de la classe dominante, l'Etat étant toujours l'Etat d'une seule classe, en l'occurence de la bourgeoisie. Reconnaissant cela, l'Etat prolétarien est donc l'organisation de la classe ouvrière en classe dominante de la société en vue de la réalisation de son projet propre: la suppression des classes, le communisme. Mais la machine d'Etat prolétarienne n'a rien à voir avec l'organisation de l'Etat bourgeois actuel. L'Etat n'existe pas "en soi"; il n'est pas un simple instrument, un outil à utiliser dans un sens ou dans un autre. L'Etat bourgeois et l'Etat prolétarien ont chacun un contenu de classe bien particulier, des qualités propres, des structures totalement différentes du fait de leurs programmes entièrement antagoniques. En ce sens, on peut qualifier l'Etat ouvrier de semi-Etat car son unique tâche est la destruction de l'Etat bourgeois, de ses structures, de son pouvoir économique, militaire, politique, idéologique, dans la perspective de l'abolition de tout Etat et donc de lui-même. L'Etat ouvrier est, pour ainsi dire, l'anti-Etat bourgeois, c'est la force organisée, concentrée qui oeuvre à la destruction des rapports de production capitalistes. Le maintien d'un Etat assurant sa propre négation reste déterminé, après l'insurrection, par la présence du capital qui ne disparaît pas spontanément. Il en

⁽⁶⁾ Lénine a formulé théoriquement de la façon la plus percutante qui soit, la nécessité de la destruction, de la démolition de la machine d'Etat bourgeois une fois l'insurrection victorieuse. Mais en Octobre '17, il n'a pas mis en pratique ses propres écrits: il n'a aucunement brisé l'Etat bourgeois, il s'est contenté de le gérer tel quel, en gardant les anciennes structures. Pour prendre la question militaire, les milices ouvrières existantes qui fonctionnaient par rotation dans les usines, constituaient en germe la naissance de l'Etat prolétarien. Elles furent rapidement supprimées et très vite, la seule force armée devint l'armée rouge, c'est-à-dire toute la structure de l'armée tsariste simplement retournée. La vision de l'Etat de Lénine reste, en ce sens, instrumentaliste. Quoi qu'il en dise, il s'est borné à occuper l'appareil d'Etat bourgeois en le considérant comme quelque chose de neutre. Lénine et Trotsky n'ont fait que tirer théoriquement, formellement, les leçons de la Commune. Les bolchéviks n'étaient pas suffisamment organisé en parti et n'ont pas basé leur dictature sur l'Etat ouvrier, mais sur l'Etat bourgeois. Nous reviendrons, dans une prochaine revue, sur la question de 1'Etat.

va de même pour les classes sociales qui ne peuvent se dissoudre du jour au lendemain. Les oppositions subsistant entre les classes ennemies, l'Etat lui aussi, subsistera donc un temps encore, en tant que médiation, en tant qu'intermédiaire pour détruire le capital. L'Etat bourgeois ne s'éteint pas de lui-même et quelle que soit sa direction, sa fonction reste la même: la reproduction du capital, le maintien de l'esclavage salarié. Le prolétariat n'a donc pas pour but de s'emparer de l'Etat bourgeois pour le mettre à son service. "L'essentiel est de savoir si la viellle machine d'Etat (liée à la bourgeoisie par des milliers d'attaches et toute pénétrée de routine et de conservatisme) sera maintenue ou si elle sera détruite et remplacée par une nouvelle. La révolution ne doit pas aboutir à ce que la classe nouvelle commande et gouverne à l'aide de la vieille machine d'Etat, mais à ceci, qu'après l'avoir brisée elle commande et gouverne à l'aide d'une machine nouvelle." (L'Etat et la révolution - Lénine). Cette nouvelle machine, parce que son existence n'est déterminée que par son dépassement nécessaire, sa propre destruction en vue d'une société sans Etat, n'est déjà plus tout à fait un Etat:

"Lorsque le combat politique et social du prolétariat lui aura permis de conquérir et de renverser l'Etat bourgeois, le régime conservera encore par un certain côté, le caractère d'un "Etat" (au sens actuel du mot) et par un autre côté, n'étant qu'une transition vers la société communiste future, sans classe et par suite sans Etat, il ne sera plus tout à fait un "Etat" mais déjà quelque chose de supérieur."

Karl Korsch - Au coeur de la conception matérialiste de l'histoire)

En gardant l'exemple de la Commune, cette tendance vers ce demi-Etat fut exprimée durant les mois d'insurrection, mais de manière encore trop floue. Il était néanmoins visible qu'en lieu et place d'un pouvoir spécial de répression se substituait la tendance à ce que le prolétariat lui-même règle certains problèmes d'organisation. Et c'est bien ce vers quoi doit tendre l'Etat prolétarien: vers la prise en charge de plus en plus large par les masses de l'administration des choses. C'est la le principe de l'extinction de l'Etat par l'extension de plus en plus massive de la participation à la vie politique. L'Etat prolétarien apparaît de moins en moins nécessaire au fur et à mesure que disparaissent les nécessités et contraintes inhérentes à la société de classes. Avec la décomposition de l'ancienne société bourgeoise apparaît alors la communauté humaine qui s'élargit et se renforce à partir d'une nouvelle compréhension des rapports humains basée non pas sur la mystification égalitariste des droits bourgeois, mais sur une nouvelle conscience de l'autre: chacun selon ses capacités, chacun selon ses besoins. Cela, aucun raisonnement bourgeois ne peut le concevoir! La phase de transition, de l'organisation du prolétariat en classe dominante, l'exercice de sa dictature révolutionnaire au travers de l'Etat prolétarien, n'est rien d'autre, comme le dit Lénine, que la tendance à ce que tout le monde gouverne à tour de rôle pour s'habituer rapidement à ce que plus personne ne gouverne. L'Etat devient inutile et disparaît.

"... le moins qu'on puisse en dire, c'est qu'il (1'Etat) est un mal dont hérite le prolétariat vainqueur dans la lutte pour la domination de classe et dont, tout comme la Commune, il ne pourra s'empêcher de rogner aussitôt au maximum les côtés les plus nuisibles, jsuqu'à ce qu'une génération grandie dans des conditions sociales nouvelles et libres soit en état de se défaire de tout ce bric-à-brac de l'Etat." (Préface de 1891 à "La guerre civile en France" de Marx -F. Engels)

"On ne parle plus de socialisme et on fait bien. Nous en sommes débarrassés". C'est ce que Thiers affirmait avec force après le massacre des communards. Sa vision bornée de l'histoire l'empêchant de comprendre le mouvement dialectique du vainqueur et du vaincu. La réalité l'a ainsi lourdement démenti: tandis que la sanglante marionnette des forces bourgeoises tombait dans les oubliettes de l'histoire, le mouvement communiste s'affirmait en tirant les leçons de sa défaite et en comprenant l'expérience révolutionnaire comme un saut en avant pour le prolétariat, un pas de plus vers la mise à jour du projet social qui lui est lié. Les enseignements de la Commune permettaient ainsi aux insurgés russes de 1917 de ne pas recommettre certaines erreurs: celle de ne pas préparer l'insurrection, par exemple. L'histoire révolutionnaire avance par bonds, par flux et reflux, mais au-delà de ces oscillations propres au mouvement des luttes de classes, un renforcement toujours plus puissant de la classe exploitée a lieu. Au plus la contre-révolution est compacte, puissante et solide, au plus le prolétariat se voit dans l'obligation de s'organiser en fonction et de se donner les forces nécessaires à son émancipation. Entre les journées de juin 1848 en France et la révolution prolétarienne de 1917 en Russie, aucune commune mesure quant à la force avec laquelle le prolétariat a tenté d'affirmer sa dictature. Mais l'histoire de la lutte des classes n'a pu s'arrêter en 1917 et il impute également d'en rechercher les raisons. La bourgeoisie a tiré, elle aussi, les enseignements des dernières insurrections et a compris le danger mortel que représente le prolétariat pour son existence. Elle assure la domination sur son ennemi de classe d'une main encore plus ferme afin de perpétuer l'esclavage salarié. Les exploiteurs profitent de leur force pour affirmer que les choses resteront ce qu'elles sont et pour tenter de convaincre le monde du caractère éternel que revêtirait leur règne. Mais l'histoire a déjà laché son jugement. Le capital est voué à une crise catastrophique. Les forces sociales qui le défendent sont condamnées. La révolution est un fait acquis. La réponse communiste aux thèses d'immuabilité du monde défendues par la réaction est la connaissance du mouvement dialectique de l'histoire. "Les choses ne restent pas ce qu'elles sont; quand ceux qui règnent auront parlé, ceux sur qui ils règnaient parleront" (Bertolt Brecht). En ce qui concerne la Commune, l'expérience limitée de l'insurrection parisienne en 1871, n'aura pas servi à rien: les erreurs commises furent autant d'enseignements indispensables à l'éducation ultérieure de la calsse révolutionnaire et si aujourd'hui "le prolétariat peut poser la question de venger la mort dss communards, cette fois l'action sera plus ferme, plus concentrée. Les héritiers de Thiers auront à payer la dette historique, intégrale" (Trotsky).

MEMOIRE OUVRIERE

Nous publions ci-après deux manifestes repris de "Bilan" n°23 bulletin mensuel de la fraction italienne de la Gauche Communiste, manifestes qui ont marqué la tenue du congrès de la fraction de 1935, proclamant tous deux des prises de position fondamentales sur l'évo-lution de la situation internationale qui consacrait le triomphe quasi total de la contre-révolution sur le prolétariat défait, le capital s'apprêtant à relancer un cycle d'accumulation sur les cadavres de millions d'ouvriers. Premièrement, le "MANIFESTE DE LA FRACTION ITALIENNE DE LA GAUCHE COMMUNISTE" appelant les prolétaires à ne pas se laisser enrôler dans l'un ou l'autre camp impérialiste. Deuxièmement, "EN DEHORS DES PARTIS COMMUNISTES DEVENUS DES INSTRUMENTS DU CAPITALISME MONDIAL".

INTRODUCTION

1935, la contre-révolution victorieuse étale ses préparatifs de guerre. Après avoir étouffé dans l'oeuf l'avant-garde de la révolution communiste mondiale en Russie, après avoir gagné à sa cause les organes mêmes qui furent les fers de lance du prolétariat mondial, le "parti bolchévik", l'Internationale Communiste, ... détruit les bastions de l'internationalisme prolétarien en Italie, en Allemagne, en Chine, en Amérique Latine, ... assassiné leurs militants révolutionnaires, ... la contre-révolution s'apprête alors à faire marcher les prolétaires dans les fronts d'union sacrée où ils s'entretueront sous la bannière du nationalisme fasciste ou antifasciste. C'est en un cette période la plus tragique du mouvement ouvrier, que la fraction de gauche du P.C. d'Italie a continué à se battre à contre-courant de la dissémination extrême des forces prolétariennes, pour maintenir et approfondir le programme communiste, pour tirer de la plus profonde et puissante vague révolutionnaire des années 1917-23, les acquis politiques, les leçons des affrontements, qui devront conduire la nouvelle vague de lutte à la victoire de la révolution communiste mondiale. Mais, la fraction ne mesurait pas elle-même toute la force de la contre-révolution.

Alors que tous les prolétaires s'apprêtent à prendre les armes contre leurs propres frères de classe, qu'elle-même est persécutée par toutes les polices d'Europe, la fraction réaffirme les principes communistes fondamentaux contre la guerre impérialiste, contre toutes les patries, contre tout nationalisme, ... pour le défaitisme révolutionnaire, pour la transformation de la guerre bourgeoise en guerre pour la révolution communiste.

Mais alors que l'I.C. est dès sa création tardive en 1919, gangrenée par la contre-révolution et que dès les premières années de son existence, maints faits, pratiques ont marqué son abandon de plus en plus net du combat révolutionnaire, ce n'est qu'en 1935 que la fraction conclut à la nature bourgeoise des P. "C" stalinisés depuis plus de dix ans. Dé jà.

- le soutien au nationalisme contre la lutte de classe du prolétariat en Turquie, Iran, Inde, Chine, ... dès 1920

- les vingt et une conditions d'admission décidées par le Ilème congrès en 1920, dirigées essentiellement contre les gauches communistes italienne, allemande, russe, ...

- la répression de la gauche russe, le groupe Miasnikov, l'exclusion

de la gauche allemande, le KAPD, en 1921

- l'écrasement sanglant d'émeutes ouvrières en Russie même, à Pétrograd et Krondstadt en 1921

grad et Krondstadt en 1921
- les thèses du front unique adoptées au IIIème congrès en 1921, prônant l'alliance avec la social-démocratie bourreau de la commune
de Berlin

- le traité de Rapallo dont une clause secrète autorisait l'Allemagne à reconstituer son armée en territoire russe en 1922

- le national-bolchévisme, alliance du VKPD avec les nazis contre l'occupation de la Rhur par l'armée française en 1923
- la construction du socialisme en un seul pays en 1926

- etc.

démontraient la transformation radicale de l'I.C. en une force de la contre-révolution.

Dèjà,

- en 1921, la gauche communiste allemande, le KAPD, conclut que 1'I.C. ne conduit plus à la victoire mais à la défaite du prolétariat et n'oeuvre plus qu'à sauver le capitalisme de sa crise mortelle:

- en 1927, un autre groupe issu de la gauche du P.C. d'I., le "Réveil Communiste", avait proclamé l'impossibilité de reconquérir l'I.C.

à la défense des acquis prolétariens d'Octobre 1917.

Quant à la fraction de gauche du P.C. d'Italie, "Bilan", jusqu'à son congrès de 1935, elle a considéré la nature de 1'I.C. comme "équivoque", elle voyait dans 1'I.C. un organe prolétarien menant une politique contre-révolutionnaire, confusion énorme que résume le mot "centrisme" avec lequel "Bilan" caractérise 1'I.C. et les P.C.

Il aura fallu l'engagement ouvert de l'Etat russe dans les préparatifs de guerre bourgeoise pour que la fraction considère la dégénérescence des P.C. comme irréversible et lance le mot d'ordre: "Pas un instant de plus au sein de ces instruments de la contre-révolution internationale".

Bien que, pour la fraction, "le processus de trahison du centrisme s'était déterminé avant 1927", date à laquelle l'I. "C". s'expurge définitivement de tous les militants communistes, qu'elle ait, depuis les événements de 1923 en Allemagne, dénoncé la subordination de la politique de l'I.C. à la consolidation de l'Etat russe, en 1928, lors de sa fondation, elle envisageait encore "une phase quant à une possible régénérescence des partis de l'I.C." et prévoyait que "la trahison du centrisme devait se vérifier seulement avec l'aboutissement de la guerre". Analyse très faible de l'évolution de l'I.C. qui est d'autant plus grave du fait que la fraction considérait l'Etat russe comme prolétarien ensuite dégénéré. (Ce qui a mené la fraction sur des positions similaires et même à collaborer avec l'opposition trotskyste à la fin des années '20.)

S'il est bien une explication au pourquoi il était si criminel de soumettre la politique de l'I.C. au renforcement de l'Etat russe, c'est qu'en Russie, l'Etat bourgeois n'a pas été détruit. Mondialement, le rapport de forces entre prolétariat et bourgeoisie n'a pas suffisamment été renversé pour que la révolution en Russie soit assez puissante pour entamer la destruction de l'Etat bourgeois. Le fait qu'en

Allemagne, Italie et autres centres de la fomentation de la révolution mondiale, le prolétariat n'ait pas pu prendre le relai de la prise du pouvoir, a coupé le souffle à la révolution en Russie; ce qui fait que que, les bolchéviks se maintenant au pouvoir, ils ne pouvaient que devenir gestionnaires du capitalisme en Russie. Soumettre les batailles de classe aux impératifs de l'Etat russe, c'était les soumettre au développement du capitalisme et donc les annihiler.

L'analyse du "centrisme", la conclusion fort tardive du passage de l'Etat russe et des P. "C". au capitalisme exprime donc le manque de rupture de la fraction d'avec les positions bourgeoises de l'I.C. Ce manque du rupture montre que la fraction ne mesurait pas tout le poids de la contre-révolution, que, malgré son isolement, la conscience que le prolétariat n'oppose pas de luttes conséquentes à la marche vers la guerre, la fraction se faisait encore des illusions sur la persistance de forces de la révolution dans les P. "C", les syndicats, l'Etat soviétique.

Cette sousestimation de l'emprise de la contre-révolution va encore s'exprimer dans la surestimation des perspectives de mouvements révolutionnaires qu'engendrerait l'éclosion des antagonismes de classe dans la guerre: "La guerre, le dernier acte de la victoire ennemie, sera aussi le tombeau où s'écroulera l'édifice capitaliste et les pro-létaires retrouveront le chemin de leur victoire". Pour la fraction, "dans la pire des hypothèses", au cas où le prolétariat ne répondrait pas au déclenchement de la guerre par le déclenchement de la révolution, "il concluerait la guerre dans la lutte pour l'instauration de la dictature prolétarienne". Et face à la victoire des campagnes bellicistes, au massacre de millions de prolétaires, à l'anéantissement de toute force de classe, la fraction elle-même ne résistera pas et succombera à la dissémination extrême des prolétaires par sa propre disparition.

Le congrès de 1935 de la fraction est donc marqué par la prise de position sur le passage définitif des P. "C". dans le camp de la contre-révolution et la redéfinition conséquente des tâches de la fraction.

Jusqu'à ce congrès, la gauche italienne se rattachait encore nominalement au P.C. d'I., mais, tirant la conclusion du passage des P."C". au capitalisme, il devenait erroné de maintenir une filiation formelle avec le P.C. d'I. C'est pourquoi le congrès opta pour l'appellation "fraction italienne de la gauche communiste". Ce changement de nom suscita cependant de vives discussions car la référence au P. C. d'I. n'était pas uniquement formelle, elle signifiait aussi une filiation historique, programmatique, elle représentait le rattachement et la continuité des bases fondamentales et constitutives du "parti" à Livourne en 1921.

Mais encore, le débat fut plus profond car "le changement de nom proposé par certains camarades signifie également un changement de position et de direction de tout le travail de la fraction. Il est facile d'apercevoir cette tendance quand on examine la position soutenue par ces camarades envers de récents conflits de classe où ceuxci défendirent que la fraction pouvait assurer également, dans la phase actuelle de décomposition du prolétariat, une fonction de direction de ces mouvements, faisant par là abstraction du véritable rapport entre les forces (...) La divergence réelle porte non seulement sur le changement de nom mais sur ce que doit être la fonction de la fraction". Pour la direction de "Bilan", l'oeuvre directe des P. "C" à l'embrigadement des prolétaires dans un des fronts de guerre impérialiste consacrait au contraire "la dissolution extrême de la classe prolétarienne": "Il n'y a pas synchronisme entre trahison (du centris-

me) et éclosion de mouvements de classe, bien au contraire: la trahison s'exprime au moment de la dissolution du prolétariat. Enlever P. C. d'I. pour maintenir seulement fraction pourrait permettre d'accréditer la conception que des prémisses de mouvements de classe existent aujourd'hui et, par là, porter à des positions pouvant altérer les principes de la fraction, compromettre son travail pour demain. Or, la discussion a prouvé que ce danger n'était pas vain".

En effet, cette position poussée à bout conduira une minorité de camarades à se méprendre totalement sur le rapport de forces entre bourgeoisie et prolétariat et les poussera non seulement à l'activisme mais à la dénaturation des principes de la fraction, tendance qui se cristallisera lors des événements d'Espagne. Ne reconnaissant pas la nature capitaliste de la guerre d'Espagne nourrie du sang des insurgés de mai '37, ces camarades se joindront aux forces de la contre-révolution par un soutien critique au POUM.

Contre cette tendance, la direction réaffirmera et renforcera son "travail de formation des cadres", sa "tâche essentielle de passer au crible de la critique toute l'expérience de la IIIème Internationale", sachant que la victoire de la révolution de demain ne peut sortir que de la connaissance profonde des causes des défaites passées. Pour la fraction, en cette période la plus sinistre du mouvement ouvrier, l'intransigeance sur les principes communistes signifiait une lutte âpre à contre-courant de toutes les tendances à rompre l'isolement en dépit de l'extrême dissolution du prolétariat, un travail ultra minoritaire de restauration du programme communiste contre toutes les tendances activistes, volontaristes se laissant emporter par la contre-révolution.

Malgré ses insuffisances, c'est tout ce travail de la fraction qui exprimait le plus haut point de la vivacité du programme communiste. Malgré le retard avec lequel elle a été prise, la position de la fraction sur la nature capitaliste de l'Etat russe et des P. "C". est fondamentale pour pouvoir tirer le bilan de toute l'expérience révolutionnaire des années '17-'23. Pour souligner toute la valeur, la force de ce travail vital pour le mouvement ouvrier, nous nous devons d'en souligner les faiblesses afin d'en retirer un maximum d'enseignements et de le poursuivre en acérant encore plus nos armes de la critique impitoyable de la contre-révolution qui tend à tout moment à détruire la mémoire du mouvement ouvrier pour lui ôter la force des leçons du passé qui doivent le conduire à la victoire de demain.

Dans notre rubrique "Mémoire ouvrière", nous avons déjà publié plusieurs textes de "Bilan":

- "Deux époques: en marge d'un anniversaire" dans Le Communiste n°2

- "Antifascisme: formule de confusion" dans Le Communiste nº8

- "L'Etat démocratique" dans Le Communiste n°12

- "La consigne de l'heure: ne pas trahir" dans Le Communiste n°14

Existe également "Bilan - Contre-révolution en Espagne - 1936-1939", recueil de textes publié aux éditions 10/18 n°1311.

•

MANIFESTE de la ERACTION ITALIE

FRACTION ITALIENNE de la

GAUCHE COMMUNISTE

PROLETAIRES !

La fraction italienne de la gauche communiste s'adresse à vous avec la pleine conscience de la gravité énorme de la situation actuelle et des responsabilités qui pèsent sur elle: conscience et responsabilité qui ne sont pas des affirmations vides et abstraites, présomption ou prétention, mais les produits d'un long passé d'activité politique. Par la solide cohérence et le développement de ses positions politiques que les événements ont confirmées, notre fraction peut représenter aujourd'hui, dans l'ouragan social où tout périclite et se précipite, l'ancre à laquelle peut s'attacher le prolétariat, l'extrême tranchée de la révolution où se construisent et se trempent les bataillons de la victoire communiste. L'appel de notre fraction tend à mobiliser vos énergies afin qu'au naufrage de vos institutions de classe et de vos vies dans la guerre, soit opposée la seule réplique que l'histoire et la lutte des classes admettent: le naufrage et la destruction du régime capitaliste au travers de votre victoire insurrectionnelle. Dans ce but, seule la compréhension du passé peut projecter la lumière sur l'avenir et nous faire apercevoir le chemin de la victoire.

Fascistes, démocrates, socialistes et centristes sont arrivés au terme de leur oeuvre: après avoir, par des voies différentes, intimement collaboré à l'oeuvre de démantellement et d'étranglement du prolétariat mondial, ils se rejoignent et fraternisent pour donner à cette oeuvre la seule conclusion que permet un régime basé sur la division en classes: la guerre. Oh! tous, de Staline à Vandervelde, de Mussolini et Hitler à Laval et Baldwin, tous voudraient éviter de tomber dans le précipice après l'avoir, pendant des années et des années, creusé avec les os des prolétaires massacrés. Ainsi qu'en 1914, de même aujourd'hui, ceux qui --au travers de la guerre civile que le régime capitaliste porte en ses entrailles -- ont étranglé, en le prolétariat, la seule force historique capable de construire une société sans classe qui opposera à la société bourgeoise de l'exploitation de l'homme par l'homme et de la guerre, l'harmonieuse convivance de l'humanité, non plus assujettie, mais s'assujettissant le processus de la production et de son développement; ceux qui, aujourd'hui comme en 1914, ont vaincu dans la guerre civile, au nom et pour le compte du capitalisme, consacrent cette victoire dans le déchaînement de la guerre: après la "paix" entre les brigands pour massacrer le prolétariat, la "guerre" entre les brigands pour l'hécatombe de millions d'ouvriers.

Au nom de la "paix", on prépare fiévreusement la guerre. Mussolini voudrait "pacifiquement" conquérir l'Ethiopie et, suivant le chemin que les démocrates d'aujourd'hui, français et anglais, ont battu dans le passé, il veut amasser des monceaux de cadavres en Abyssinie afin de "civiliser" ces territoires, lui qui personnifie le régime d'esclavage et de terreur qui a brisé provisoirement la seule force de la civilisation en Italie: le prolétariat; lui, le bourreau qui, clouant une croix de mort à chaque foyer ouvrier, ne pouvait toutefois empêcher que les morts, les emprisonnés, les déportés deviennent les pilliers du parti de la victoire révolutionnaire, de ce parti qui manqua en 1919-20 pour donner à l'éruption révolutionnaire des masses conscience et substance, pour en faire le torrent qui portera l'humanité de la phase préhistorique des régimes de classes à la phase supérieure où l'histoire peut commencer: la société communiste.

"Pacifiquement", le Négus voudrait conserver sa domination sur les populations abyssines soumises à un régime d'exploitation infâme; ses déclamations sur l'indépendance et l'intégrité de la "nation", dans la phase actuelle où la seule force de progrès est le prolétariat mondial, ses déclamations se révèlent pour ce qu'elles sont: des instruments de tromperie des masses et Hailé Selassié acceptera tous les concours en cette oeuvre d'exploitation des travailleurs abyssins: celui de financiers "étrangers" qui acquerront des concessions pour sucer le sang des populations indigènes, celui des gendarmes "étrangers" qui briseront l'échine de ces travailleurs qui oseraient se dresser en un effort de défense et de rébellion.

"Pacifiquement", les impérialismes français et anglais voudraient conserver les positions conquises à Versailles.

"Pacifiquement", l'impérialisme allemand voudrait obtenir une révision des frontières établies en 1919.

"Pacifiquement", les socialistes voudraient garder les places qu'ils ont pu conquérir dans les organismes que le prolétariat a fondés au prix de la vie des ouvriers et en des batailles où il dut affronter la férocité capitaliste, dans les organismes qu'ils ont pliés au service de l'ennemi; "pacifiquement", ils voudraient continuer l'orgie dans l'attente tranquille des appointements mensuels et des honneurs dans les ministères, les parlements et les autres institutions capitalistes.

"Pacifiquement", les centristes voudraient continuer à maintenir le prolétariat russe en sujétion économique et politique qui leur permette de pénétrer dans l'aisance, la tranquillité, la débauche où se remuent les exploiteurs capitalistes.

Mais les bases de la société capitalistes ne permettent pas de rester indéfiniment sur les rails d'un cours d'événements, sur la ligne d'une uniformité constante qui, domptant et étranglant le prolétariat (la personnification sociale de la seule force capable de se mettre à la tête du développement incessant des forces de production), dompte et étrangle la seule force qui puisse éviter la guerre. Le régime actuel, même après avoir égorgé le prolétariat, n'aura pas de paix, parce que chaque instant de sa vie et de son évolution n'est possible qu'en créant un contraste dans la personne du capitalisme concurrent, de l'Etat adverse, du monopole ou de la constellation d'Etats qui surgit en opposition.

Il n'aura pas de paix parce qu'il veut tourner aux fins de l'appropriation privée les forces de la production qui débordent les cadres de son régime et se dirigent vers la satisfation des besoins non des individualités, mais des collectivités, parce que les institutions de classe des ouvriers ne peuvent pas servir indéfiniment les intérêts de la classe ennemie, mais ressusciteront de la guerre comme les bastions de la révolution. Et ces lois historiques nous permettent de comprendre que socialistes, centristes, démocrates et fascistes sont tous les prisonniers de ces mêmes forces qu'ils ont engendrées; eux qui, au travers de la violence et de la corruption, ont étranglé le prolétariat, ne peuvent que tomber dans la guerre.

Et déjà la manoeuvre qui tend à établir le front unique autour des impérialismes respectifs, déjà cette manoeuvre se profile à l'horizon de la situation actuelle. Au son de l'"Internationale", les prolétaires devraient se faire tuer au nom de l'antifascisme et de la démocratie où se dissimulent aujourd'hui les coffres-forts des vampires capitalistes français et anglais, les gueules des traîtres socialistes et centristes fraternisant après que leur oeuvre ait obtenu son plein succès, l'oeuvre qui a fait de l'Etat russe --qui fut la forteresse de la révolution-- une forteresse du régime capitaliste mondial. Contre la dictature des vainqueurs de Versailles et pour les nations "prolétariennes", les ouvriers allemands et italiens devraient se faire tuer. Les cuirassés anglais dans la Méditerranée, voilà le drapeau que tiennent dans leurs mains les socialistes et les centristes. Les armées italiennes en Ethiopie, voilà les étendards des "principes de la justice".

C'est là le panorama de la situation actuelle. La Société des Nations continue son rôle en couvrant d'un masque qui veut aveugler les masses, l'activité qu'elle déploie pour la formation des constellations pour la guerre. Les principaux vainqueurs de Versailles, France et Angleterre, cherchent fiévreusement le chemin qui peut les conduire à une alliance militaire. La France, incertaine de l'appui anglais, voudrait se garantir contre l'Allemagne par un soutien italien et, dans ce but, elle est disposée à laisser les mains libres à Mussolini afin que celui-ci répète ce qu'elle fit jadis au Maroc, en Tunisie, en Indochine et dans toutes ses autres colonies. D'autre, part, l'Angleterre voudrait s'opposer à l'hégémonie française ainsi qu'à l'expansion italienne par un appui au plan allemand. Enfin, la lutte se déchaîne sur le front italo-allemand pour voir qui des deux pourra prendre la place de premier ordre dans la constellation des Etats qui combattront pour réparer les "injustices" de Versailles. La Russie Soviétique, où le récent déveppement industriel ne pose pas d'une façon aiguë les mêmes problèmes qui, dans les autres Etats, deviennent insolubles en dehors de la guerre et où la socialisation des moyens de production se basant sur l'accumulation progressive de la plus-value et non sur l'élévation sur la teneur de vie des producteurs, élimine -- dans les cycles de la production-- les crises intermédiaires pour les faire tomber directement dans la guerre, la Russie Soviétique agit au sein même du front des contrastes impérialistes et n'hésite pas à se relier avec celles des constellations où elle considère pouvoir mieux protéger ses intérêts. La Russie Soviétique n'hésite pas à appeler les ouvriers à se serrer autour des forces de "paix" qui s'appellent aujourd'hui la défense de la voie impériale anglaise, qui pourront demain s'appeler la défense des principes de justice dans l'intérêt des Etats qui furent vaincus à Versailles.

Ni dans un camp ni dans l'autre, ne se trouvent et ne peuvent se trouver les intérêts de la classe ouvrière: la guerre n'est pas l'opposition d'un groupe impérialiste à l'autre; elle est le moment extrême de l'attaque solidaire des deux constellations contre le prolétariat, la force qui menace et met en danger le régime de l'un et de l'autre groupe: le régime du capitalisme mondial.

PROLETAIRES !

Le prolétariat qui avait vaincu, en Russie en 1917, se trouva dans l'impossibilité de relier sa victoire avec celle des prolétariats des autres

pays où les batailles révolutionnaires ne conduisirent pas au triomphe de la classe ouvrière parce que manquait l'organe de guide: le parti de classe. En Russie, seulement, le matériel théorique et organisatoire avait été construit avant la guerre au travers d'un travail de fraction que Lénine dirigea admirablement. Le socialisme qui ne peut vaincre que sur un plan de luttes internationales du prolétariat, a été enfreint par les défaites du prolétariat allemand, italien, chinois, de tous les pays. Pour sauver le capitalisme dans l'immédiat après-guerre, les démocrates et les socialistes d'hier et d'aujourd'hui prirent une place de premier ordre et sauvèrent la "civilisation" en massacrant les prolétaires révolutionnaires. Ils représentèrent la force essentielle dont se servit le capitalisme pour sauver son régime. En un second moment, de nouvelles forces prirent cette place. Ces nouvelles forces (le centrisme ayant été engendré par la défaite de 1923 en Allemagne) purent arriver à briser, dans la révolution chinoise, le bastion que les millions d'exploités d'Asie voulaient élever pour se joindre au prolétariat des pays capitalistes en vue du triomphe de la révolution mondiale et arrivèrent enfin, en 1928, à expurger les partis communistes de leur aile marxiste, préparant ainsi la trahison actuelle.

En 1922, tomba, en Italie, une forteresse du prolétariat mondial, et, à cause de circonstances historiques qui empêchaient au capitalisme italien toute manoeuvre corruptrice au sein du prolétariat, eut lieu le triomphe des hordes fascistes. Successivement, en Allemagne, en 1923, fut, résolu, au désavantage du prolétariat mondial, le duel entre les classes protagonistes autour du nouvel organisme que la classe ouvrière internationale s'était donné: l'Etat russe. Ainsi que pour les syndicats, au temps de la Deuxième Internationale, la bourgeoisie comprit qu'envers l'Etat prolétarien, il n'était pas possible de déchaîner l'attaque violente, mais il fallait recourir à la manoeuvre de corruption. D'autre part, les Bolchéviks qui dirigèrent les batailles de 1923, au travers de l'I.C., crurent que le chemin à entreprendre pour la bataille mondiale consistait dans la subordination des batailles de classes allemandes au plan de l'extension et du développement de l'Etat russe. Dans ce but, ils défendirent une tactique insurrectionnelle contre laquelle ils avaient combattu en Russie, où le prolétariat avait conquis le pouvoir parce qu'au lieu de préconiser la collaboration ministérielle avec les ennemis des ouvriers (ainsi qu'on le fit en Saxe et en Thuringe en 1923); ils soutinrent le mot d'ordre de la conquête insurrectionnelle du pouvoir. Des batailles de 1923, en Allemagne, L'Etat prolétarian sortait avec une altiration profonde de ses caractères et les prémisses étaient posées pour donner vie au nouveau courant qui devait rejoindre, dans sa fonction historique, le réformisme qui nous avait conduit à la trahison de 1914 et qui en 1927, en Chine, se révéla être la digue essentielle de la défense du capitalisme international.

Au sein du parti italien et de l'Internationale, notre courant qui, en janvier 1921, à Livourne, consacra l'acte de naissance du prolétariat italien en tant que force historique de la révolution, a développé une oeuvre intense pour sauver l'organisme qui avait jailli de la victoire d'Octobre 1917: l'Internationale Communiste. En 1923, au cours des événements allemands, l'alternative fut posée à notre courant: ou se maintenir à la direction du parti italien en se rendant co-responsable de l'évolution qui devait conduire à la déformation organique de l'Etat prolétarien et de l'Internationale, ou bien remettre la démission de la direction, car aucune possibilité ne lui fut donnée pour défendre intégralement ses positions de ces postes, et cela pour le mouvement italien aussi bien qu'international. Par conséquent, il emprunta le chemin de Lénine pour la construction des fractions, mais se heurta non seulement à la lutte brutale du centrisme, mais aussi à la manoeuvre de confusion du trotskysme, tombé récemment dans les bras des traîtres de 1914.

Entretemps, de l'altération organique qui s'était produite en 1923 dans la politique de l'Etat prolétarien, devait se développer la nouvelle force de corruption et de trahison du prolétariat; le centrisme, qui recalqua les traces laissées par le réformisme entre 1900 et 1914. En Allemagne, en face du plan du capitalisme pour arriver à la victoire fasciste, le centrisme représente, avec le socialisme, une force de premier ordre pour le succès de l'ennemi. En 1933, tombe un autre bastion du prolétariat international: les organismes du prolétariat allemand s'écroulent dans les cendres. Cette défaite emporta dans un tourbillon l'Internationale Communiste et marqua la bifurcation des situations qui se dirigeront désormais vers le déclenchement de la guerre. Ensuite, le capitalisme mondial, qui avait étranglé le prolétariat italien et allemand, dispersé --en s'appuyant sur le centrisme-- le prolétariat chinois, devait diriger son attaque frontale contre la classe ouvrière de ces pays qui, étant sortis victorieux à Versailles, pouvaient ne pas devoir recourir au fascisme. Durant les mois écoulés, ce plan du capitalisme a obtenu son succès total: Staline recevra en Laval l'ambassadeur du capitalisme et lui signifiera son appui au plan d'armement pour la guerre. Mussolini et Hitler ont égorgé le prolétariat italien et allemand: Hitler portera à sa conclusion le plan de Noske et Scheideman en des circonstances historiques différentes. Ont immobilisé et dispersé le prolétariat chinois, écartelé le prolétariat français, les centristes, en consacrant dans la personne de Staline, la rupture du front prolétarien.

Aujourd'hui, les centristes ont rejoint les traîtres de 1914 et les bourreaux fascistes, en proclamant la nécessité pour les prolétaires de défendre la patrie. Lénine disait, en 1915: "les phrases sur la défense de la patrie, sur la résistance à l'agression ennemie, sur la guerre de défense, etc., ne représentent pas autre chose, des deux côtés, qu'une tromperie du peuple". Aujourd'hui, les centristes sont à leur place pour permettre le carnage mondial.

Les socialistes sauvent le régime capitaliste en 1919-20. L'immaturité du prolétariat mondial empêchera les bolchéviks de maintenir sur les rails de la révolution l'Etat prolétarien qui sortira défiguré des batailles de 1923 en Allemagne et engendrera le centrisme: voilà les prémisses de la terrible situation actuelle et de la guerre.

PROLETAIRES !

L'outrage suprême qu'on puisse vous faire est celui que vous font socialistes et centristes en vous disant que les terribles événements actuels dépendent de la nécessité où se trouverait Mussolini de faire sa "guerre de prestige"; qu'une personne pourrait avoir entre ses mains les fils d'événements qui verront descendre sur le champ de la guerre des millions d'hommes armés. De même en serait-il pour ceux qui voudraient faire croire que la position actuelle et contre-révolutionnaire de l'Etat russe dépendrait des capacités diaboliques de Staline. Non. Nous assistons aujourd'hui à une précipitation des situations dont le capitalisme devient temporairement le seul acteur ayant pu provisoirement dompter le protagoniste de la nouvelle société: le prolétariat. La classe ouvrière paie aujourd'hui le prix de son immaturité à profiter des situations de l'après-guerre pour arriver, sous le guide d'un parti de classe, à la victoire révolutionnaire. Le parti de classe ne s'improvise pas, comme le prouvent les formidables événements d'Espagne, et d'Autriche. Les prolétaires de Lindz, de Vienne, des Asturies ne firent pas comme ceux d'Allemagne et d'Italie en 1919 et 1920 et mirent en action leurs mitrailleuses pour défendre leur classe. Mais ces armes ne les préservèrent pas de la défaite: les batailles historiques ne se résolvent pas uniquement au travers des armes, mais au travers d'armes qui sont actionnées par des munitions idéologiques, théoriques et tactiques du prolétariat, munitions qui ne

peuvent être préparées au'au travers d'un travail de fraction. En Autriche comme en Espagne, le prolétariat ne fut pas en mesure de développer ce travail et les Bauer et Caballero, qui avaient collaboré avec la bourgeoisie pour massacrer le prolétariat dans les situations révolutionnaires, osèrent reprendre à leur compte les grandioses batailles de février et d'octobre 1934 au même moment où leur compères socialistes en Belgique, en France, en Angleterre, préparaient l'Union Nationale, le Front Populaire pour la défense de la République, l'appel à la flotte anglaise dans la Méditerranée. Mais ces batailles formidables, ce sont les bastions des partis de demain; elles ne resteront pas les pions des traîtres socialistes qui peuvent provisoirement --à cause de la victoire du capitalisme mondial-- se les approprier fraudu-leusement.

Pour avoir préparé le parti de la révolution dans l'avant-guerre, les bolchéviks ont permis au prolétariat russe de conquérir le pouvoir en Octobre 1917. Le danger le plus terrible qui plane aujourd'hui sur le prolétariat international consiste dans l'isolement de notre fraction qui, reprenant le chemin des bolchéviks, a développé un travail de fraction pour la reconstruction du matériel idéologique et organisatoire du parti, lequel est tombé avec l'altération des caractères fondamentaux de l'Etat prolétarien en 1923 en Allemagne.

Notre fraction a tenu, ces jours-ci, son Congrès et ses travaux se sont développés pour éclairer les énénements au travers d'une analyse du passé, pour établir les causes qui nous ont conduits à la tragique situation actuelle: non problèmes ou responsabilités d'hommes, non soif de guerre de Mussolini ou perversion de Staline, mais problèmes historiques et de classes, qui ont été examinés par notre Congrès. Grâce à un effort concordant des délégués, le Congrès a pu s'élever à la vision de la réalité, à la définition des tâches qui incombent à la fraction dans l'intérêt du prolétariat italien et mondial. Les bases programmatiques inébranlables qui furent posées à Livourne lorsque notre courant fonda le parti, les bases qui permirent la construction du parti au feu de la guerre civile, et cela pendant les deux années où la gauche tint la direction, les bases qui permirent cinq années d'opposition croissante au sein de l'Internationale et huit années de travail de fraction, ces bases ont permis à notre Congrès de tirer la conclusion qui s'imposait dans l'intérêt du prolétariat en face des deux plus récents et graves événements qui représentent aussi les premiers moments du précipice des situations dont l'épilogue ne peut être que la révolution prolétarienne. Les quinze années de travail au travers desquelles ont été édifiées et renforcées les bases de la lutte pour l'insurrection dans les pays de capitalisme avancé, et réalisées les prémisses pour reprendre et conclure l'oeuvre des bolchékiks afin d'atteindre la phase supérieure de la lutte du prolétariat mondial: arriver à l'établissement de la théorie marxiste de la dictature du prolétariat en vue de l'anéantisseemnt de l'Etat et de la construction de la société communiste, ces quinzes années ont permis à notre Congrès d'indiquer la réplique que le prolétariat devait donner à la déclaration de Staline (qui consacre définitivement le passage des partis communistes au service de l'ennemi) et la réponse du prolétariat au conflit italo-éthiopien qui est le premier acte de la conflagration mondiale immédiate ou l'occasion pour la cristallisation des constellations impérialistes pour la guerre imminente.

Notre Congrès a exprimé, à la fois, la réponse du prolétariat italien à la chute des partis communistes dans la trahison, et l'élévation de ce prolétariat qui s'apprête à reprendre sa place dans les luttes ouvrières mondiales après quatorze années de torture fasciste. A Staline, le Congrès a répondu que la pierre tombale qu'il a placée sur les partis communistes consignés à l'ennemi, ouvre la phase qui conduit à la transformation en parti de notre fraction en vue de la fondation de la nouvelle Internationale surgissant de la victoire révolutionnaire. A Mussolini qui, suivant immédiatement Staline, a donné le signal de la guerre immédiate ou pour le proche demain, notre Congrès a répondu que le prolétariat italien a forgé —au cours des quatorze années de la sanglante répression— les armes pour déclencher la bataille révolutionnaire, pour opposer à la guerre l'insurrection victorieuse ou, dans la pire des hypothèses, pour conclure la guerre dans la lutte pour l'instauration de la dictature prolétarienne.

Voilà la signification du Congrès de notre fraction, le sens de la portée de l'appel qu'il lance aux ouvriers.

PROLETAIRES DE TOUS LES PAYS !

La manoeuvre de 1914 se répète. Vous êtes appelés à vous battre pour la démocratie contre la dictature: en réalité, vous êtes appelés à épouser la cause de vos impérialismes. Nous pourrez vous opposer à la guerre en déclenchant des mouvements de classe sur la base de vos organisations syndicales de masse. De telles batailles ne peuvent se résoudre qu'en opposant la révolution à la guerre. La révolution ne peut triompher qu'en fécondant le parti de classe, le guide des mouvements insurrectionnels. Au cas où vous ne sauriez faire déferler ses mouvements de classe, la guerre est inévitable et sa transformation en guerre civile n'est possible qu'au travers de la reprise de vos mouvements de classe pour la défaite de tous les Etats qui vous auront jetés dans le carnage mondial. Disposez-vous à combattre contre toutes les patries: fasciste, démocratique, soviétique. Votre lutte est la lutte pour l'Internationale, pour la révolution. Pour la victoire révolutionnaire, vous expulserez de vos rangs les traîtres socialistes et centristes qui, brisant votre front révolutionnaire, ont préparé les prémisses pour la guerre et prendront la tête des forces qui vous conduiront à une acceptation de la cause capitaliste: la cause de la guerre.

En Italie et en Allemagne, comme en Angleterre et en France, comme en Russie et en Abyssinie, dans tous les pays, vous lutterez pour la transformation de la guerre impérialiste en guerre civile. Seulement, en vous concentrant pour cette orientation, vous serez en mesure de profiter des situations révolutionnaires qui seront engendrées par l'éclosion du contraste insupprimable et de classe qui est constitué par le bloc des ouvriers et de la bourgeoisie pour la guerre, bloc provisoire qui a été uniquement possible grâce à l'oeuvre de trahison des socialistes et des centristes, bloc qui débouchera d'autant plus vite et d'autant plus rapidement dans la victoire de la révolution que plus activement sera poussé l'effort des prolétariats pour créer les fractions de gauche, les prémisses historiques et théoriques indispensables pour le parti, pour l'internationale de la révolution.

Vive la transformation de la guerre impérialiste en guerre civile !

Vive les fractions de la gauche communiste !

Vive l'Internationale et à bas toutes les patries !

Vive la révolution communiste mondiale !

LE CONGRES DE LA FRACTION ITALIENNE DE LA GAUCHE COMMUNISTE.

EN DEHORS DES PARTIS COMMUNISTES DEVENUS DES INSTRUMENTS DU CAPITALISME MONDIAI

Prolétaires,

Le capitalisme ne peut survivre à la crise mortelle qui, depuis des années, a bouleversé et disloqué toute l'assiette de sa société, qu'à deux conditions intimement liées entre elles: écraser dans le prolétariat la force appelée par l'histoire et le développement de la technique productive à construire un nouveau typo de société, la communiste; ruer dans la guerre, la course des événements qui se sont succédé depuis le masssare de 1914-18. Dans l'immédiat après-guerre, quand les masses d'ouvriers armés passèrent, dans tous les pays, à l'attaque violente contre leur ennemi, la bourgeoisie fit appel aux traîtres de 1914 et en Allemagne comme en Italie, ce furent des gouvernements de l'extrême gauche du capitalisme qui parvinrent à sauver l'édifice de la société bourgeoise. Depuis, la bourgeoisie devait craindre que le prolétariat construise, sur la base de l'expérience des trahisons renouvelées de 1914-18, le parti mondial capable de conduire les masses à la victoire révolutionnaire. A ce but, la violence ne pouvait suffire: on ne peut assassiner des millions et des millions de prolétaires, d'exploités qui constituent d'ailleurs la source où s'abreuvent les vampires capitalistes, l'artère de la société actuelle, Cette violence peut briser les reins à l'avant-garde de la classe ouvrière, mais on ne peut l'abattre sur l'immense masse des exploités lesquels se trouveraient d'ailleurs dans la cruelle expérience de la réaction ennemie, l'enseignement pour passer d'une façon décisive à la construction de l'organe de la lutte et de la victoire: le parti mondial de la révolution. Pour atteindre ses fins, le capitalisme n'a d'autre voie que celle du recours aux moyens de la corruption au même moment où s'abattra la terreur dans les secteurs où le péril sera le plus menaçant: en Italie tout d'abord, en Allemagne ensuite.

Et, encore une fois, la manoeuvre ennemie devait réussir. D'octobre 1917 avait surgi l'appel aux masses des exploités de tous les pays pour passer à la lutte définitive, pour extirper le régime capitaliste. Et la classe ouvrière mondiale avait tellement bien entendu cet appel qu'elle fit de la révolution russe la revendication de ses luttes de tous les jours. Le capitalisme comprit la leçon de l'heure: impossible de subsister en dehors d'une pénétration progressive dans celle qui fut la forteresse de la révolution mondiale. Après une manoeuvre qui dura de longues années, le capitalisme mondial a pu désormais atteindre son but.

Envers l'Etat soviétique, le plan du capitalisme consistait à l'entraîner dans l'orbite d'un marché: contre la renonciation à persévérer dans la voie de la révolution mondiale, cet Etat obtenait la possibilité d'un développement au point de vue économique, militaire et diplomatique. D'une part, la destruction des partis communistes du prolétariat des pays capitalistes et de celui de la Russie elle-même, d'autre part, la construction d'un colossal appareil industriel, édifié au travers de l'exploitation intense du prolétariat russe qui donna son acceptation car le centrisme lui faisait croire que l'expansion du socialisme international pouvait dériver de la construction du socialisme en un seul pays.

Entretemps, l'oeuvre de violence du capitalisme se développe directement au sein même des partis communistes où le centrisme déferle la terreur contre les militants marxistes qui proclament la nécessité de la lutte pour la révolution mondiale. Et, en 1927, fut sanctionnée la nouvelle règle de vie des partis communistes où n'avaient plus accès que ceux qui renonçaient au programme marxiste duquel Lénine reste la plus grandiose incarnation. A partir de ce moment, le centrisme prit une place de premier rang dans l'oeuvre de destruction des prolétariats de tous les pays. En Allemagne, le capitalisme pourra passer à l'attaque frontale contre une avant-garde que le centrisme isolera brutalement de l'ensemble des masses et qu'il détachera du terrain de la lutte des classes. En janvier 1933, le fascisme pourra prendre possession du pouvoir donnant aux événements mondiaux l'orientation qui doit les conduire vers une nouvelle guerre; l'Etat soviétique entra ensuite ouvertement dans le front de la manoeuvre des Etats impérialistes. Mais depuis la destruction du prolétariat allemand, il fallait passer à la destruction de la classe ouvrière dans les autres pays et particulièrement en France. Ces jours-ci le capitalisme a pu obtenir sa nouvelle victoire: autour de la bannière tricolore clouée au corps de milliers de milliers de prolétaires qui, en juin 1848, en mai 1871, et encore aujourd'hui dans les colonies d'Asie et d'Afrique, sont tombés dans la lutte pour leur libération, autour de ce drapeau ont manifesté des centaines et des milliers d'exploités aux cris de "Vive la République".

Prolétaires!

L'exclusion de la gauche marxiste, en 1927, a mis la fraction dans des mauvaises conditions pour pouvoir continuer son travail au nom du prolétariat et de la révolution internationale. Les fanfares du centrisme ont assourdi les ouvriers de tous les pays et graduellement, progressivement, les partis communistes ont pu se transformer d'organes de la révolution en instruments de la contre-révolution pour la préparation de la guerre.

Babeuf, le 14 juillet 1789, pressentit dans la bourgeoisie qui montait à l'assaut du régime monarchique du féodalisme, les nouveaux tyrans du prolétariat et les scènes de cruauté de ces moments firent prévoir à Babeuf, le sort que les nouveaux vainqueurs de 1789 auraient réservé à la masse oppressée des travailleurs. Aujourd'hui, en 1935, après que dans tous les pays, au travers de la guerre impérialiste et de la guerre civile, les prévisions de Babeuf, se sont réalisées dans la décimation de millions de prolétaires, aujourd'hui les traîtres centristes et socialistes ont pu obtenir un miracle dans l'intérêt du capitalisme mondial: des centaines de milliers d'exploités ont clamé hosana pour la République, pour leur ennemi.

Désespérément, les ouvriers italiens ont combattu contre le fascisme, et cette lutte fut possible parce que l'Internationale, à cette époque, n'était pas encore devenue la proie du centrisme. Dans le découragement et dans la résignation, le prolétariat devait assister au triomphe du fascisme parce que déjà les partis communistes étaient décapités de leurs courants marxistes

et internationalistes. Dans l'enthousiasme, les prolétaires français participent actuellement à la fête de "réconciliation des Français", sous la direction des traîtres centristes et socialistes.

Prolétaires!

La destruction du prolétariat français représente un nouveau pas vers la préparation de la guerre. La guerre serait impossible si le capitalisme ne pouvait confier aux masses un drapeau sur lequel les traîtres peuvent inscrire des revendications que les masses dévoyées accepteront comme correspondantes à leurs intérêts. La manifestation de la Bastille est une fête pour le capitalisme de tous les pays et pour les forces fondamentales qui agissent actuellement au nom de ses intérêts: pour les fascistes, les démocrates, les social-démocrates, les centristes.

Aujourd'hui tout cela est clair. La lutte n'est plus pour le prolétariat et contre le capitalisme de tous les pays: aujourd'hui, le prolétariat français combattra pour le socialisme en se préparant à abattre les ouvriers allemands et inversément; ces derniers combattront pour leurs intérêts propres en permettant au capitalisme allemand de démolir l'omnipotence française. Aujourd'hui les prolétaires de France combattront pour le communisme en prêtant main forte aux prolétaires russes pour frapper les ouvriers allemands. Et dans cette terrible et cruelle tragédie, le capitalisme de tous les pays se relèle en jubilant: dans le monde entier, la bannière de son oppression peut recevoir l'appui des masses qu'il exploite et qu'il opprime.

Camarades Prolétaires!

De même qu'en 1921, en sortant des partis socialistes, vous continuâtes la lutte pour le communisme, aujourd'hui la fraction de gauche vous appelle à sortir des partis communistes réconciliés avec les intérêts du capitalisme mondial. Pas un instant de plus au sein de ces instruments de la contre-révolution internationale. Capitalistes et traîtres peuvent avoir raison de la fraction de gauche pendant une étape limitée de l'évolution historique. Leur victoire actuelle nous amènera certainement à la guerre. Mais leur succès, bien que cruel, ne signifie pas la mort du prolétariat international. La guerre, le dernier acte de la victoire ennemie, sera aussi le tombeau où s'écroulera l'édifice capitaliste et les prolétaires retrouveront le chemin de leur victoire. Pour cette victoire les fractions de gauche combattent depuis des années et elles vaincront au nom de la classe ouvrière de tous les pays, elles qui représentent l'héritage révolutionnaire d'Octobre 1917, de Marx, d'Engels, de Lénine, des millions de prolétaires qui sont tombés dans la guerre impérialiste et dans la guerre civile.

Répondez à la manifestation de la Bastille en sortant des partis communistes !

A bas le capitalisme mondial !

Vivent les fractions de gauche, les noyaux de la nouvelle Internationale de la révolution !

A bas toutes les patries !

Vive la guerre civile pour le triomphe de la révolution communiste !

21 juillet 1935.

LA FRACTION DE GAUCHE DU PARTI COMMUNISTE D'ITALIE

AUX LECTEURS

Camarade,

Une telle revue ne peut remplir pleinement se tâche de guide, d'organisateur de l'action communiste, sans la participa-tion active de ses lecteurs et sympathisants. Toute contribution matérielle, théorique, critique, ... Nous est une aide dans la construction d'un réel outil de la lutte révolutionnaire.

Utilise ces matériaux! Ils ne sont la propriété de personne, ils font partie du patrimoine, de l'expérience accumulée d'une classe qui vit, qui lutte pour supprimer sa propre condition de salariée et par là, toute division en classes, toute exploitation. Diffuse ces textes, discute-les, reproduis-les, ...

Si nos positions t'intéressent, si tu veux en discuter, travailler avec nous, prends contact avec le Groupe Communiste Internationaliste en écrivant à l'adresse suivante, sans mention du nom du groupe : Boîte Postale 54

Bruxelles 31 B-1060 Bruxelles Belgique

Si vous voulez prendre connaissance de nos approfondissements programmatiques, nous vous proposons la formule d'abonnement suivante à nos revues:

Le Communiste, organe central en français du G.C.I.

(paraît trois fois 1'an) _ et/ou

Comunismo, organe central en espagnol du G.C.I. (paraît trois fois 1'an)

400 FB, 50 FF, 30 FS, 1000 Ptas, 10.000 Las ou 10 dollars pour dix exemplaires de l'une ou l'autre revue, le double pour les deux. Les souscriptions doivent être versées au CCP 000-0386683-41 de M. Milants à 1170 Bruxelles avec mention de la raison du versement.

- Contre la guerre impérialiste: El proletariado no tiene La revolution communiste mondiale
- La guerre et la paix contre le prolétariat
- Quelle réduction du temps de travail?
- Nous soulignons
- De l'aliénation de l'homme à la communauté humaine
- Activité humaine contre travail
- Mémoire ouvrière: Bilan 1936: La consigne de l'heure: ne pas trahir.

Sommaire de Le Communiste n°14 Sommaire de Comunismo n°10

- patria
- La guerra y la paz contra el proletariado
- Memoria obrera: Las causas de las querras imperialistas
- Subrayamos
- ? Sociedad de consumo ?
- Contra la mitologia que sustenta la liberacion nacional (IVème partie)

Lisez aussi Action Communiste, publication du G.C.I. en Belgique et Parti de Classe, publication du G.C.I. en France dont les derniers sont respectivement le n°7 et le n°4.

"Des bouleversements sociaux décisifs s'accomplissent actuellement. Les prolétaires qui déclenchent leurs mouvements revendicatifs ne pourront les faire coincider avec leurs intérêts de classe qu'en les dirigeant vers le DEFAITISME REVOLUTIONNAIRE qui signifie: défaite du capitalisme dans les pays en guerre, lutte contre les forces de l'Union Sacrée qui infectent les organisations prolétariennes dans les autres pays. Faire de chaque grève un moment de la lutte contre la guerre, cela est possible à la seule condition de déterminer la défaite des forces de l'Union Sacrée. C'est ainsi seulement que peut éclore la victoire du mouvement ouvrier international.

PROLETAIRES !

La violence des événements actuels doit armer vos espérances. Toutes les victoires du capitalisme obtenues avec l'aide des traîtres sont les prémisses des catastrophes de demain. Vous serez d'autant plus vite la force qui, par la destruction de l'appareil ennemi, pourra réaliser la révolution que vous aurez repris vos armes de classe.

- Contre toutes les entreprises de guerre!
- Pour les grèves et leur généralisation et contre toutes les abdications devant une bourgeoisie arbitre de sa domination.
- Pour le défaitisme révolutionnaire dans le monde entier!
- Pour la fin du carnage impérialiste en Espagne et en Chine.
- Pour les fractions de la gauche communiste internationale!
- Pour la révolution communiste mondiale!

(Manifeste du Bureau International des Fractions de la Gaucne Communiste - ler février 1938 - Octobre n°1)